

André LORULOT

**LES HOMMES  
ME DÉGOUTENT**

PAMPHLET

ÉDITIONS DE L'IDÉE LIBRE - HERBLAY (S.-&-O.)

André LORULOT



**LES HOMMES  
ME DÉGOUTENT**



**PAMPHLET**

**AUX ÉDITIONS DE L'IDÉE LIBRE**

*Combien de fois, au cours d'une carrière déjà très longue, m'est-il arrivé de m'écrier : — Décidément, les hommes me dégoûtent !*

*Tant de platitude, tant d'égoïsme, tant de méchanceté... Tant de choses cruelles... Et tant d'imbéciles !*

*« Les hommes me dégoûtent ! »*

*Ce qui veut dire : j'avais rêvé un monde meilleur et je comprends que c'est une chimère. J'ai-  
mais la Paix et la Fraternité et je n'ai trouvé  
que la Haine et la Méchanceté...*

*Je prends la plume, simplement, pour exposer  
quelques-unes des raisons de mon amertume.  
Cela me soulagera peut-être un peu !*

*Les hommes m'ont blessé et m'ont fait souffrir,  
souvent. Mais je ne leur en veux pas.*

*Je leur pardonne volontiers leurs palinodies,  
leur pleutrerie, leur lâcheté. Je consens à  
sourire devant leur esprit moutonnier. Quels  
sui-veurs et quels badauds ! Mais loin de leur  
refuser des circonstances atténuantes, je serai le*

*premier à plaider leur cause et à dire : « Ce n'est pas leur faute ! Il faut leur pardonner, car ils ne savent pas ce qu'ils font... »*

*Les hommes m'ont souvent dégoûté.*

*Et les femmes aussi, bien entendu. (Pour des raisons quelquefois différentes.)*

*M'efforçant à une fraternelle impartialité, à une lucidité plus grande encore, j'essaierai d'exposer ici les principales de mes rancœurs et de mes déceptions...*

Un interlocuteur m'entendant maugréer, critiquer, rouspéter et se méprenant sur mon état d'esprit, me dit :

— *En somme, vous voudriez que tous les hommes soient des saints !*

Il n'avait rien compris du tout, le gars — et je faillis faire explosion.

— Des « saints » ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

S'agit-il de ces maboules, mâles ou femelles, que l'Eglise place sur ses autels, afin de les offrir à la vénération des hypocrites et des badauds ?

Le mot de « maboules » ne me paraît pas exagéré, car la plupart ont eu des hallucinations. Si le mot vous offusque (bien qu'il ne renferme dans l'esprit d'un moniste-déterministe de mon genre, aucune arrière-pensée vindicative et même simplement désogligeante), appelons-les des « irréguliers de la sensibilité et de la pensée »...

Des gens qui ont des conversations nocturnes avec le « diable », comme le « très saint curé d'Ars » !

Ou qui voient la Vierge-Mère perchée dans les arbres, à l'instar des visionnaires de Beauraing, ou dans le fond

d'une grotte ordinairement habitée seulement par les chauves-souris et les étrons, comme la Sainte Bernadette de Lourdes... Ou qui se procurent l'orgasme vénérien en gravant le nom de Jésus avec la pointe d'un canif, sur un nichon plus ou moins flétri par d'interminables stations dans les confessionnaux, ce qui fut le cas de Sainte Marguerite-Marie-Alacoque... Ou qui se roulent dans la neige glacée, ou qui se flagellent les épaules, les reins, les fesses et le reste, afin de calmer leurs ardeurs, qui ne sont exagérées et gênantes que parce qu'ils s'obstinent à trahir la Nature, pourtant si délectable en charnelle, amoureuse et normale compagnie...

Tous ces gens-là relèvent, sinon du cabanon, tout au moins de la douche (froide) et guériraient promptement de leurs misères physiques et de leurs troubles mentaux s'ils se débarrassaient de leur mysticisme morbide, consentaient à vivre de façon normale, naturelle et saine et devenaient capables, en délaissant Jésus, sa Maman-Vierge, Saint Joseph et toute cette collection de bipèdes détraqués, de se consacrer simplement à Messire Cupidon, à Vénus la capiteuse, ou à notre bonne mère la Nature... si franche et savoureuse... en liberté !

Direz-vous que les *saints* sont gens de bien, fort moraux et même *vertueux* et que cela mérite de notre part admirative considération ?

Est-il donc nécessaire pour aider le voisin à être heureux de me rendre malheureux moi-même ?

Soulagerai-je les souffrances de l'humanité en me faisant administrer une discipline plus ou moins cinglante — à l'instar des héros du « Couvent de Gomorrhe » ?

Un *sacrifice* est valable quand il est productif — et indispensable.

Lorsqu'il n'est consenti que pour apaiser la colère d'un

tion ! Patrie !! » Qu'importe le gars de vingt ans qui râle, en pensant à la fiancée jolie et à la vieille maman affectueuse et inquiète.

— Marie ! Mon café crème ! Et préparez-moi un bain très chaud. J'ai besoin, ce matin, de me calmer un peu...

Ils me dégoutent, ces matamores ! Loques inconsistentes et patriotardes. Ces actionnaires du Crédit Lyonnais... ou de la Banque des Pays-Bas. Ces habitués de l'Opéra... ou de la rue des Martyrs. Ces « toucheurs de coupons », ces onanistes de la tradition, ces féroces combattants qui versent, avec une générosité si grande, une si chaude allégresse, une fureur si nationale, le sang des autres ! le sang des jeunes, innocents mais idiots... bernés et bourrés, mais vibrants et tricolores, eux aussi !

C'est beau... c'est grand... c'est  
généreux... la France !

DE GAULLE.

D'abord, qu'est-ce que c'est, la France ? Une *entité* symbolique...

Au point de vue historique, la France a été un « enfer », comme les autres pays, du reste.

Mérovingiens, Capétiens, Bourbons... pirates féodaux, royaux, épiscopaux — tous plus ou moins ambitieux, immoraux, voleurs et assassins, empoisonneurs, débauchés et pourris jusqu'aux moelles !

Des guerres continuelles de province à province — et avec tous les voisins : l'Allemand, l'Anglais, l'Italien, l'Espagnol.

Des millions de serfs affamés, illettrés, rivés à la glèbe, que le seigneur pouvait dépouiller ou mettre à mort, à son gré, après avoir exercé son droit de *cuissage* sur les jeunes épousées des manants.

La liberté de conscience bâillonnée, les hérésies noyées dans le sang, pour plaire au Vatican. Croisades contre les Albigeois, massacre des Vaudois, tuerie de la saint Barthélémy, envoi des protestants « Camisards » aux galères et les milliers d'innocents brûlés vifs par la « Sainte » Inquisition.

Quand on nous dit que ce fut *beau* et que ce fut *grand*, c'est, évidemment, pour nous narguer !

Toute l'histoire de France est remplie par les turpitudes de la monarchie — et par les fleuves de sang versé sans arrêt.

Et dans les temps modernes, les « expéditions » coloniales — Tonkin, Dahomey, Madagascar, Algérie, etc. — ces centaines de milliers d'indigènes tor-

turés et assassinés. Et la traite des nègres expédiés dans les plantations, marqués au fer rouge.

Rien de plus *généreux* que tout cela, certainement !

Sans parler des quarante mille républicains et socialistes fusillés dans les rues de Paris en 1871, à bout portant, comme des chiens.

Et j'en passe. Car c'est tout le martyrologe de notre pays, depuis 1.800 ans, qu'il faudrait évoquer...

Derrière ce grand mot : *la France*, les exploiters et les tyrans ont toujours abrité leur rapacité, leur orgueil, leur canaillerie.

Au nom de leur « Patrie », les gredins de la Haute Banque et les dynasties cosmopolites, envoient les peuples à la mort (avec la *bénédiction* des évêques !) et s'entendent comme larrons en foire pour s'enrichir tous ensemble, par-dessus les frontières artificielles et mensongères.

*CE QUI COMPTE, ce n'est pas la Nation, c'est l'Homme.*

Efforçons-nous, individuellement, d'être loyaux, sincères et conscients. Sans la moindre haine pour les individus, quelles que soient leurs races et leurs religions... avec une commune volonté d'instaurer un monde égalitaire, fraternel et libre.

C'est cela qui serait beau, et vraiment grand et généreux !

Mais cet idéal ne sera réalisé ni par les rois, ni par les prêtres ou les généraux, mais par les peuples eux-mêmes, lorsqu'ils seront affranchis intellectuellement, dans une Internationale vraiment démocratique !

*Nota.* — On va m'objecter que j'ai montré seulement le vilain côté de la médaille. Je ne conteste pas les grandes choses, les dévouements, mais les rois sont-ils fondés à en réclamer le mérite, alors qu'ils ont toujours, par ambition ou cupidité personnelle, contrecarré le progrès ? Au surplus, les *vraies gloires*, celles de la Science,



de l'Art, de la Révolte émancipatrice, sont, avant tout, individuelles. Et l'on en trouve dans tous les pays, et pas seulement en France, heureusement !

Rien ne peut nous surprendre, bien entendu, lorsqu'on dévoile des actes de brutalité commis dans l'armée. Je précise : dans n'importe quelle armée de n'importe quel pays.

Mais d'ordinaire, la presse étouffe les scandales militaires (de même qu'elle étouffe, d'une façon plus systématique encore, les scandales cléricaux (de mœurs...)).

L'article de « France-Soir » débute d'ailleurs par une phrase significative : « Fait tout à fait exceptionnel : l'autorité militaire elle-même rend publics les résultats d'une enquête menée par le commandement et déclare qu'un « certain nombre de faits inadmissibles et de sévices à l'encontre des jeunes recrues ont été constatés au centre d'instruction du 14<sup>e</sup> régiment de chasseurs parachutistes à Toulouse ». (13 octobre 1962.)

Une telle loyauté est, en effet, exceptionnelle.

A tel point qu'il est légitime de nous demander ce qui peut bien se cacher derrière cet amour insolite de la vérité !

Je suppose que M. de Gaulle, à l'ouverture de la campagne pour son fameux référendum, a voulu redorer quelque peu son blason et faire croire aux badauds qu'il n'est pas aussi réactionnaire qu'on le prétend ? (1).

Peu importe. Les faits révélés sont navrants, mais ils ne sont pas exceptionnels, eux, bien au contraire. La discipline militaire repose exclusivement sur l'autorité la plus brutale. La hiérarchie ne connaît pas d'autre loi que la force. Le soldat doit abdiquer sa personnalité et se soumettre aveuglément à la tyrannie des supérieurs. Et l'on emploie les moyens les plus barbares pour plier sa volonté et pour en faire un automate servile et obéissant.

---

(1) Quelques jours plus tard, ça commençait. Certains gradés déclarant que les faits avaient été exagérés, que certains soldats s'étaient rétractés (sous quelle pression) ? En réalité, les faits sont encore plus graves qu'on ne l'avait dit — et des scandales ont été signalés, dans d'autres villes que Toulouse.

Depuis l'époque où nous descendions dans la rue pour soutenir la cause de Rousset, du malheureux Aernoult et des milliers de victimes des conseils de guerre torturés dans les bagnes algériens, à Biribi et aux Bat' d'Al', il n'y a pas grand changement. Durant les longues années de la révolution algérienne, les mêmes procédés ont été appliqués, avec la férocité dont nous avons donné tant de preuves, non seulement aux indigènes révoltés mais aux Français coupables de manifester des sentiments hostiles au colonialisme.

A Toulouse, les chaouchs se faisaient la main sur les jeunes recrues.

Des déclarations accusatrices ont été faites : « Mon fils n'arrête pas de recevoir des coups de ceinturon, des coups de crosse et des gifles. Très souvent, on le fait mettre le torse nu pour le frapper. Hier encore, deux de ses camarades, soumis à ce traitement, sont restés évanouis sur le sol. »

D'autres personnes déclarent : « A 9 heures du soir, en slip, on les fait courir pendant une heure et demie, avec un chargement de 45 kilos sur le dos. Pour punir ceux qui flanchent, on leur fait ramasser des mégots dans la cour et ils doivent les manger. »

Les religieuses du Bon-Pasteur étaient plus raffinées. Elles obligeaient les fillettes, en guise de punition, à faire des croix, avec leur langue, sur le sol des water-closets ! (Compte rendu du procès du Bon-Pasteur.) Saintes Ames ! Tourmentées sans doute par le refoulement sexuel — et non par la charité évangélique. L'amour du prochain et le pardon des offenses !

Ames de bourreaux, âmes de tartufes, cela va bien ensemble !

\*  
\*\*

« Allemands et Tchèques s'entendaient parfaitement bien (au pays des Sudètes), jusqu'au jour où Henlein, disposant d'influences et de

ressources énormes, intervint... ». (Louis Roubaud, *Petit Parisien* du 25 septembre 1938.)

Les peuples ne demanderaient pas mieux que de vivre en paix, si les dirigeants ne les abrutissaient pas avec leurs préjugés nationalistes et religieux.

On les excite les uns contre les autres afin de les opprimer plus facilement.

Autrement, qu'est-ce que ça pourrait leur foutre, d'être Allemands, Hongrois, Tchèques ou Polonais ? Les frontières ne signifient rien. Ce qui compte, c'est la Liberté. Débarrassons-nous donc de tous les exploiters, qu'ils arborent la croix gammée ou qu'ils soient tricolores, peu importe.

Auguste Pioche avait déserté en 1915, dans un moment de cafard. Prisonnier des Allemands, envoyé dans un camp de représailles, il connut bien des misères, revint en France après la guerre, mena une vie exemplaire et se constitua prisonnier en 1938... Il espérait trouver des juges humains, qui comprendraient sa détresse, passeraient l'éponge sur la faute (?) commise et lui permettraient de reprendre sa place dans la société.

Pioche était bien naïf car les juges (si on peut leur donner ce nom) du Conseil de Guerre, lui ont collé cinq ans de travaux forcés.

Oui, 23 ans après, ces culottes de peau n'ont pas voulu pardonner. Scrongneugneu ! la discipline ! l'obéissance ! l'armée — rantanplan, le drapeau, la Pa-a-atric ! !

Un trouffion a le devoir d'obéir et de se faire trouer la peau.

De tels jugements sont faits pour rappeler cette vérité évidente et l'imposer aux jeunes conscrits qui vont partir.

Autrefois, nous avons mené la bataille pour la suppression des Conseils de Guerre. Ils avaient commis tant d'erreurs judiciaires, tant de canailleries ! Relisez les pages vengeresses de Clémenceau : cinq ou dix ans de travaux à un simple soldat qui avait dit *Merde* au chaouch mais, par contre, trente jours d'arrêts au gaulonné refusant d'obéir et d'appliquer la loi aux moines révoltés... Et les officiers rebelles, qui font des *putsch*, ou qui torturent l'indigène — et que l'on acquitte purement et simplement.

Et les généraux factieux... Salan, Jouhaud et autres plastiqueurs de l'O.A.S. ?

Pendant la guerre, ils ont multiplié les infamies, les Conseils de Guerre. Des milliers de pauvres types ont été condamnés et fusillés, à tort et à travers. Pour un pantalon sale, pour une réponse énervée aux provocations d'un salopard en galons, pour un soupçon... au tourniquet ! Il fallait « faire des exemples », afin de maintenir le moral...

Les généraux meurent dans leur lit... Parfaitement : Hindenburg, Foch, Lyautey, Joffre, Pétain, Juin, Weygand, Ludendorff... A quatre-vingt ans. Baveux et diarrhéique ou le foie délirant ; le cerveau atrophié, comme Castelnau ; le cul rongé d'hémorroïdes, comme Pie XI

et Pie XII. Encore des malins qui n'ont pas fini sur les champs de bataille et se sont contentés de regarder... de loin, avec leurs compères les maréchaux !) (1)

Le simple soldat expose sa vie, en première ligne, sur mer ou dans les airs, sans savoir pourquoi, ni pour qui...

Le général s'amuse avec une carte d'état-major. « Ferai-je bouziller aujourd'hui la 23<sup>e</sup> division — ou la quatorzième ? Déclancherai-je la tuerie dans le secteur d'Amiens ou dans celui de Soissons ? Les avis sont partagés. Il faut pourtant faire quelque chose... ». On décide au hasard. On a mal à la tête ce matin. La petite amie du général lui cause des inquiétudes. Cette vieille baderne craint bien davantage d'être cocufié que d'envoyer à une mort affreuse quelques milliers de travailleurs honnêtes et de braves pères de famille...

« Une nuit de Paris réparera tout cela », disait le cynique Napoléon.

A l'assaut ! C'est pour la Pa-a-a-trie !! Et n'essayez pas de foutre le camp, de sauver votre peau, de vivre pour vous et non plus pour les salauds qui vous exploitent, vous abêtissent et vous tuent...

Après 23 ans, les juges militaires n'ont pas

---

(1) Voir à la fin du volume les documents annexes, références et pièces justificatives.

voulu faire un geste d'oubli. Et ils se plaindront, le jour où...

Je n'aime pas l'uniforme.

« 12 octobre 1960. — Le prince François d'Orléans, second fils du comte de Paris, est tombé dans une embuscade en Kabylie...

« De Gaulle a expédié au comte de Paris un télégramme de condoléances dont voici un passage : « Le sacrifice du jeune prince, mort glorieusement pour la France, ajoute un service exemplaire à tous ceux que sa race a rendus à la patrie et qui sont la trame de notre histoire. » (Roger Rudigoz.) »

Le télégramme de M. de Gaulle révèle, une fois de plus, le caractère profondément réactionnaire de sa pensée.

D'abord, on ne voit pas en quoi la mort d'un prince est plus glorieuse que celle d'un paysan ou d'un métallurgiste.

Elle est moins « méritoire », au contraire, étant donné que ledit prince avait *quelque chose à défendre*, contrairement à la grande masse des croquants et des prolos, contraints à se faire trouer la peau pour sauvegarder les intérêts des gros capitalistes et les châteaux de MM. les Princes.

Le prince d'Orléans ne poursuivait d'autre but que celui de servir les intérêts de sa *dynastie*, toujours désireuse de voir rétablir à son profit le régime monarchique.

M. de Gaulle, qui méprise le peuple et déteste la démocratie, parle des services exemplaires rendus à la patrie par la « race » du prince !

La plaisanterie est lugubre.

Quelle race ? Un mélange de rejetons (plus ou moins dégénérés) des différentes familles royales d'Europe, une mixture de sang français, autri-

chien et surtout allemand — sans parler des « coucheriers » plus ou moins malsaines qui ont engendré tant de détraqués !

Cette prétendue race, loin de nous rendre des services, n'a jamais fait autre chose que piller le peuple, avec les bénédictions et l'appui de l'Eglise.

Etrange « république » que celle de M. de Gaulle, mais il se trompe étrangement s'il espère qu'après sa mort cette camarilla pourra remonter sur le trône...

Vous avez vraiment du retard, mon général !

Quelle que soit sa couleur ou sa forme, il me dégoûte.

Comment des hommes, dignes de ce nom, peuvent-ils consentir à s'embrigader et à marcher au pas ? (Même si ça n'est pas le pas de l'oie, c'est toujours aussi bête.)

Endosser un uniforme, c'est renoncer à sa personnalité (il est vrai que ce mot n'a pas grande signification pour la plupart des humains).

Devenir semblable au voisin. Ressembler à tout le monde. C'est l'idéal de la platitude et de la médiocrité. C'est le triomphe de la paresse et de la veulerie. Penser comme les autres, cela épargne de penser par soi-même ; cela dispense de faire des efforts, c'est un idéal de moules.

J'exècre aussi l'uniforme parce qu'il est le signe de la servilité, le symbole de l'obéissance et de la discipline.

Qu'il soit mussolinien, ultra, franquiste ou

hitléréux, qu'il soit brun, jaune, rouge, noir ou bleu, tout uniforme est une livrée.

Je n'ai jamais voulu marcher au pas.

Je n'ai pas l'âme d'un laquais et je n'ai jamais porté d'uniforme. Jamais !



« Dans le civil, disait le caporal, chef des bourreaux parachutistes, j'en ai souvent bavé — à présent je me venge ! »

Il faut être plus abruti encore que lâche pour faire une déclaration aussi inconsciente — et aussi cynique !

Cette infecte mentalité est plus fréquente qu'on ne le suppose.

Le Directeur de l'Usine (ou de l'administration) en fait *baver* aux chefs de bureau.

Ceux-ci en font *baver* à leur tour à leurs subordonnés.

Le contremaître et le chef d'équipe empoisonnent la vie du brave prolo.

Mais ce dernier se rattrapera sur l'apprenti, auquel il bottera le derrière sans rime ni raison.

« On a toujours besoin d'un plus petit que soi » — ne fut-ce que pour le tourmenter.

Le clochard le plus misérable et crasseux a encore un chien qu'il tyrannise !

Rien de beau, rien de propre, rien d'harmonieux dans notre monde, ô tartuffes de toutes les obédiences ! O pontifes des Conciles tapageurs ! O bluffeurs, charlatans, rusés compères, qui ne parlez de fraternité que pour asservir et dépouiller plus facilement vos « semblables », au nom de la Patrie, au nom de Dieu, au nom de tant de mensonges qui



nous ont fait (et qui nous font encore) beaucoup de mal !

Précisément parce qu'il a souffert, un homme devrait avoir horreur de faire souffrir les autres !

Les larmes qu'il fera verser à d'autres n'effaceront pas les siennes. Elles montreront au contraire qu'il avait en quelque sorte mérité lui-même de souffrir et de pleurer.

La vengeance est toujours inutile et laide. Je n'en connais pas de forme plus rampante et plus cruelle que celle du tortionnaire faisant retomber sur un innocent le poids de sa rancune !

••

Pour condamner la guerre, il suffit d'évoquer les désastres qui ont été engendrés par celles de 1914 et de 1939-45. La guerre, c'est la Barbarie, c'est la régression... Nous l'avions prédit. Les événements ne l'ont que trop confirmé. Voyez les crimes du fascisme mussolinien, les hontes sanglantes du régime hitlérien, les peuples torturés en Pologne, en Hongrie, dans les Balkans, en Espagne... Partout des régimes totalitaires, des peuples domestiqués, une jeunesse en uniforme et marquant le pas. Plus de presse indépendante, plus de réunions, de syndicats, de liberté. La Cagoule partout, avec le bâillon. Les réfractaires torturés dans les prisons et les camps de concentration ou livrés aux bourreaux. Ils étaient déjà « beaux », les fruits de la guerre de 1914 !

Et ils ont trouvé le moyen de remettre ça... Et on nous en prépare peut-être une autre, plus épouvantable encore !

## LES PRÊCHEURS DE RÉSIGNATION

« Iavch vit que la malice des hommes qui vivaient sur la terre était extrême et que toutes les pensées de leur cœur étaient constamment appliquées au mal. Il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre; il s'affligea en lui-même et dit : J'exterminerai de dessus de la terre l'homme que j'ai créé. »

*La Bible (Genèse. VI-5-7.)*

(Si Dieu avait été infiniment sage et infiniment intelligent, ainsi que les religions le prétendent, il aurait prévu à l'avance les erreurs et les crimes de l'homme. Et il eut évité de le créer... pour ne pas avoir à le détruire ensuite ! (A. L.)

Ils me dégoûtent ces ascètes bedonnants, ces moralistes aux lèvres pincées, ces prédicateurs aux yeux brillants.

Les insanités qu'ils bafouillent me laissent assurément froid. Voilà belle lurette que la Vierge Marie ne me fait plus vibrer. Je lamente, sans trop exagérer, badauds du Sacré-Cœur, pélerins de Lourdes et fétichistes de la charmante et poitrinaire Thérèse de Lisieux, l'inassouvie, assassinée par le Carmel... :

Comment pourrai-je m'indigner, devant la

Sainte Trinité ? ! la Conception Immaculée ? Couillonnades invertébrées. Genuflexions baveuses. Humiliantes supplications. La religion est une vieille guenille ; elle n'abrite plus guère que l'émoi des éternels déficients, le radotage des crétins irrémédiables, ou le calcul roublard des charlatans hideux, des tyrans durs et froids, des imposteurs répugnants.

Ceux-là me dégoûtent, qui enseignent le mensonge, sciemment, volontairement, pour en tirer des subsides, et conserver une situation tranquille, privilégiée même...

« Pour mériter le Paradis, mes frères, il faut accepter la souffrance ici-bas. Patience ! Docilité ! Résignation ! La vie est une rude épreuve. Mais le bon Dieu, au prorata des larmes que vous aurez versées, ne manquera pas de vous récompenser. » Ayant ainsi parlé, l'Imposteur va se mettre à table, en galante et joyeuse compagnie. Vins fins et succulents perdreaux. Fruits savoureux. Ratatouilles raffinées. Liqueurs incendiaires... Pendant que le croyant pleurniche en regardant le Ciel. Pendant que les larves d'Eglise égrènent un chapelet illusoire. Pendant que la servitude et la pauvreté courbent les misérables dupes sous la cravache des maîtres enrichis.

\*  
\*\*

« Le casuiste jésuite Molina disait : « Toutes les guerres sont justes par quelque côté. Il suffit que chacun des adversaires s'en persuade pour sa part. »

« Heureux ceux qui sont morts dans une guerre juste », disait un poète imbécile. » (*Le Petit Cra-pouillot*, juin 1962.)

La pensée exprimée est imbécile, incontestablement. Mais le poète ne l'est pas forcément.

Généralement, il est payé pour écrire des mensonges. Ou bien encore il espère trouver plus facilement un éditeur pour publier ses œuvres ; à moins qu'il veuille simplement décrocher une décoration ou un « prix » de l'Académie, dite française.

Ceux qui sont morts, que ce soit à la guerre ou ailleurs, ne sont plus ni heureux, ni malheureux. Ils n'existent plus. La mort les met à l'abri, d'une façon complète et définitive, de toutes les sensations, agréables ou désagréables, qui sont à la base de notre bonheur — ou de nos malheurs !

Tous ces bobards n'ont pas d'autre but que d'encourager à se sacrifier pour défendre des intérêts... qui ne sont pas les leurs — pas du tout ! Bien souvent, ils leur sont même complètement opposés...

Un autre poète, imbécile ou vendu, peu importe, a dit quelque chose de moins bête, quand il a écrit ces deux vers de mirliton, dignes de l'innénarrable Deroulède (Derouledindon...).

Demain, sur leurs tombeaux...

Les blés seront plus beaux !

On ne peut rien imaginer de plus encourageant pour aller se faire transpercer joyeusement la pailasse.

Sur mon tombeau les blés seront plus beaux...

Quelle chance ! Evidemment, je n'en profiterai guère — je ne les verrai pas.

Mais d'autres les moissonneront ces blés, les vendront à des spéculateurs, à des minotiers, à des trafiquants, à toute une clique d'exploiteurs voraces pour qui la Patrie c'est la caisse et qui abritent leur parasitisme derrière le tricolore étendard du sacrifice

glorieux... auquel ils participent le moins possible — préférant l'imposer à ceux qui n'ont rien à défendre que leur pauvreté et leur servitude.

Contre tous les bourreurs de crânes réagissons sans ménagement — et sans arrêt !

\*\*

Ils me dégoutent les tartuffes. Les faux bonshommes au sourire mielleux et aux hypocrites paroles.

Quand ils se drapent dans leur soutane et dans les dogmes du Vatican pour effrayer les enfants avec de ridicules légendes, agitant l'Enfer et ses tourments, un Démon qui voudrait être effrayant et un Purgatoire purement imbécile. Quand ils bafouillent sur le compte de la Vierge Marie immaculée (soi disant) ou sur la Sainte Trinité, le Cœur sanglant de Jésus Crucifié, la comestible Eucharistie et autres calembredaines plus folles les unes que les autres. En notre « démocratie », n'est-il pas révoltant de voir encore autant de singeries, de fétichisme, de médailles, de chapelets et de cierges ?

Ils me dégoutent ceux qui, sachant que la religion est fausse, continuent, par intérêt, à l'enseigner.

Quant aux croyants sincères, je me contente de les plaindre.

\*\*

Je me ficherais volontiers en colère quand on

me rabâche que la religion adoucit les mœurs.

La religion, c'est le fanatisme — la chose la plus contraire à l'esprit de fraternité.

La religion, c'est l'intolérance, la haine poussée jusqu'à la fureur.

Au nom de Dieu, on a fait couler des fleuves de sang. Que de massacres, de croisades, de persécutions ! Et les guerres de religion ? Et l'Inquisition ? La curaille n'aime guère qu'on lui rappelle ces « gloires » féroces de l'Eglise...

Et cela continue. Aux Indes, musulmans et bouddhistes s'égorgent à toute occasion. En Palestine, les Arabes et les Juifs donnent le spectacle d'une haine enragée et chaque semaine, on enregistre 50 ou 100 morts, ou davantage (1). Parlerons-nous de l'Espagne, de ce monstrueux incendie allumé par les Jésuites en 1936 ? Dans le monde entier, Chine, Corée, Algérie, Cuba, Vietnam, etc., etc. Après de longs siècles de christianisme, de bouddhisme, de judaïsme, de mahométisme et autres mensonges, les cœurs humains sont encore pourris de méchanceté, les individus se déchirent, poussés par la folie du meurtre, par l'égoïsme, la cupidité, l'orgueil de race, la superstition. A quoi servent donc vos Dieux, hypocrites et sanglantes canailles ?

---

(1) Le 28 juillet (1938) des bagarres se sont produites à Rangoun (Indes). Les bouddhistes ont protesté contre la publication d'un livre qui critique leur religion d'une façon acerbe et dont l'auteur est un musulman. Le bilan des victimes de cette échauffourée s'élève à 67 morts et 420 blessés. Pour un livre!!!

## LES ANDOUILLES

Serai-je chrétien, parce que je serai de Londres ou de Madrid ?

Serai-je musulman, parce que je serai né en Turquie ?

Je ne dois penser que par moi-même et pour moi-même, le choix d'une religion est mon plus grand intérêt.

Tu adores un dieu par Mahomet ; et toi par le Grand Lama ; et toi par le Pape. Eh ! malheureux... adore un dieu par ta propre raison.

Un homme qui reçoit sa religion, sans examen, ne diffère pas d'un bœuf qu'on attelle.

VOLTAIRE.

Ce n'est pas un chapitre, c'est un volume entier, et un gros volume, qu'il faudrait écrire, si l'on voulait simplement énumérer les différentes catégories de tourtes et de nouilles qui évoluent sur la planète, pour le plus grand profit des astrologues, évêques, cartomanciennes, sorcières, ratichons et aigrefins de tout acabit. Le champ de la crédulité et de la jobardise est vraiment illimité !

Il me suffirait d'ouvrir au hasard quelques bulletins paroissiaux catholiques pour donner à nos lecteurs un aperçu de la superstition des masses.

En plein XX<sup>e</sup> siècle, il y a encore des dizaines de milliers d'andouilles qui adhèrent et qui cotisent à une foule d'associations guignolesques, pour sauver leur âme, échapper à Satan, tirer leur belle-mère du Purgatoire ou baiser (théoriquement) la Vierge Marie dans l'éternité du Paradis.

Il y a des Saint Christophe et des Saint Antoine de Padoue ! Et des pèlerinages pour les femmes stériles, pour les maux de gorge, pour les enfants goitreux et toutes les formes du crétinisme évangélique et vaticanesque !

Il y a même une Archiconfrérie de Sainte Barbe, pour éviter la mort subite.

Voici les « avantages » de l'association. Il y a de quoi se marrer dévotement...

« 1<sup>o</sup> *Chaque samedi*, une messe est célébrée pour tous les membres vivants, afin de leur obtenir la préservation de la mort subite et sans Sacrements ; 2<sup>o</sup> *Chaque Mercredi*, une messe est célébrée pour tous les membres défunts ; — 3<sup>o</sup> *Quatre Neuvaines de messes* sont dites chaque année pour les associés défunts ; — 4<sup>o</sup> *Des prières* sont dites chaque dimanche aux intentions des membres de l'Archiconfrérie et toutes les recommandations sont faites le plus tôt possible ; — 5<sup>o</sup> *Six indulgences plénières* aux conditions ordinaires à tous les associés : 1) le jour de l'entrée dans l'Archiconfrérie ; 2) le jour de la fête de la sainte Barbe (4 décembre) ; 3) en la fête de N.-D. des Sept-Douleurs (Vendredi après le dimanche de la Passion) ; 4) le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge (15 août) ; 5) le jour de la fête de saint Joseph (19 mars) ; 6) le jour de la fête de saint Stanislas Kotska (13 novembre) ; 7) *Une indulgence de cent jours* (une fois par jour) pour la récitation de la prière des associés ; 8) *Une indulgence de cinquante jours*, aux associés chaque fois qu'ils récitent cinq *Pater* et cinq *Ave* pour les malades et les mourants.



« A tous ces avantages spirituels, il faut ajouter ceux d'une messe célébrée chaque jour à 7 heures, en l'honneur de Sainte Barbe, pour tous les associés vivants et défunts.

« Les honoraires de ces messes quotidiennes sont demandés à la charité de ceux des associés qui peuvent aisément les offrir et donner, soit dix fr. (honoraire complet), soit une somme moindre qui, réunie avec d'autres, complètera un honoraire de dix francs, etc., etc. (1) »

Et le bulletin de ces escrocs, qui paraît à Bourges, publie, dans chacun de ses numéros, de prétendues lettres (on a soin de ne pas indiquer le nom et l'adresse des correspondants! Les Salésiens de Dom Bosco, et quantité d'autres fricoteurs, agissent exactement de la même façon... Ces lettres, renferment des remerciements adressés à Sainte Barbe, vierge et martyre!!!)

Vraiment, est-il possible d'être aussi... con ?

« Reconnaissance à sainte Barbe, pour avoir converti M. A., qui ne pratiquait pas.

« Cinq francs à sainte Barbe, pour avoir guéri plusieurs personnes et obtenu succès à un examen (elle encourage les cancre, la même Barbe!).

« Dix francs, pour un malade menacé de mort et sauvé (pas généreux, le type. Ça valait davantage).

« Cent francs, en reconnaissance à sainte Barbe (mais au fait, où la porte-t-elle sa barbe, la vierge martyre, spécialisée dans la mort subite?). Je serai heureux si vous pouviez mettre mon nom sur la plus grosse cloche. (encore une qui aime les... sonneries!) »

Il y en a DES PAGES ENTIÈRES.

Des histoires *anonymes* de familles converties, de moribonds arrachés à la mort, d'enfants gué-

---

(1) En monnaie de 1939.

ris, de « situations » trouvées miraculeusement, etc., etc.

C'est un vrai fleuve de pognon que les adouilles superstitieuses font couler dans les poches et dans les panses de ces ensoutanés voraces.

Chaque jour, ils inventent de nouveaux trucs. Mais contentons-nous de Sainte Barbe, pour l'instant :

## AVIS

« I. — Quand un associé ou même une autre personne est malade ou en danger de mort, on peut demander à son intention une neuvaine, des prières, des messes à l'autel de Sainte Barbe.

« II. — On peut aussi demander de faire brûler des cierges ou des lampes devant les reliques, la statue et l'autel de Sainte Barbe.

« Lampes : Un jour, 0 fr. 75; — neuf jours, 5 fr. un mois, 15 fr.

« Cierges : 1 franc et au-dessus.

« III. — Des médailles de Sainte Barbe, vierge et martyre, frappées spécialement pour les associés, sont vendues :

« Aluminium : 0 fr. 20 l'une ou 2 francs la dz. ; — Argent : 1 fr. 75 l'une ou 13 fr. la douzaine.

« IV. — *Petites images en couleurs* (très belles), avec prière des Associés au verso, franco : 0 fr. 50 l'une, 5 fr. la douzaine ; en noir, 0 fr. 25 l'une, 2 fr. 50 la douzaine.

« V. — *Statues de Sainte Barbe* (sur le modèle de la statue de l'Archiconfrérie), en plastique, plâtre-stuc, carton romain comprimé, quatre grandeurs différentes : 0 m. 40, 0 m. 80, 1 m. 50. — Prix suivant la grandeur, la matière et la décoration.

« VI. — *Petites statuettes de Sainte Barbe*, de 0 m. 20 : 30 francs.

« VII. — *Honoraires de messe*. — Dix francs.

« VIII. — Il est instamment recommandé de mettre très lisiblement son adresse complète. A toutes les lettres, il est répondu *immédiatement* ou *au plus tard dans les huit jours*. Quand, une quinzaine après avoir écrit, on n'a reçu ni réponse, ni les objets demandés, on doit en conclure que la lettre n'est point parvenue. Il faut alors écrire de nouveau et donner les mêmes indications.

« IX. — Toutes les communications : noms des associés, offrandes, demandes de renseignements, de médailles, de prières, de messes, etc., doivent être adressées à :

« M. le Directeur de l'Archiconfrérie de Sainte Barbe à Bourges (Cher), France.

« Chèques Postaux : Paris, 233.06. »

Il y a des médailles en or, en doublé, en argent, en nickel, depuis 1,50 jusqu'à 105 francs ! Et la neuvaine qu'il faut réciter est imprimée et vendue un franc (100.000 exemplaires ont été répandus).

Il existe des milliers d'officines de ce genre.

Voyez la *Sainte Enfance* :

« Venez au secours de vos petits frères païens.

« Rachetez un bébé moribond, qui en votre nom sera baptisé (5 francs).

« Rachetez un enfant abandonné (25 fr.) qui, grâce à vous, sera baptisé et élevé dans la religion catholique.

« Inscrivez-vous à la Légion de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : offrande 52 francs.

« Devenez Membre perpétuel de la Sainte-Enfance : offrande, 100 francs.

« Faites-vous les petits missionnaires de la Sainte-Enfance. »

Ah ! ces petits Chinois ! Ce qu'ils ont pu en rapporter des millions au Vatican, avant que celui-ci ne favorise le massacre de la Chine par le Japon, pour embêter les Soviets... (C'était reculer pour mieux sauter !)

A Lisieux, on installe un hôtel dans une mai-

son « où la petite Thérèse Martin venait prendre des leçons de français ». On émet des actions de cent francs — et l'on offre des primes.

Pour tout versement de 200 fr., il sera envoyé une grande image du Sacré-Cœur. »

« Pour tout versement de 1.000 fr., il sera envoyé la reproduction, sur très grand format, d'un merveilleux pétale de rose, contenant l'image de la Sainte Face. »

Et dans les *Annales de la Sainte Enfance* (avril 1938), je lis :

« Savez-vous que vous pouvez aider nos missions en nous envoyant les vieux bijoux, pendentifs, médailles d'or, montres, etc., qui sont au fond d'un tiroir ? De ces dons peut dépendre le salut de beaucoup d'âmes ! Envoyez-nous vos vieux bijoux : 44, rue du Cherche-Midi, Paris. »

Le salut des âmes lié à la vente d'un vieux bijou en or ! Le salut de vos estomacs, plutôt...

Et l'Œuvre des Vocations Tardives (Saint-Denis) : Donnez une journée de pain (50 fr.) ; la pension d'un séminariste (1.000 francs) ; une bourse à perpétuité (20.000 francs). Et vous obtiendrez en échange : une indulgence plénière *in articulo mortis* (au moment de la mort) ; une indulgence plénière aux fêtes de Noël, Pentecôte, Immaculée Conception, Assomption, etc. ; une indulgence une fois par mois, à condition de réciter l'*Ave Maria*.

Quel répugnant commerce ! Cent fois plus dégoûtant que le trafic de la voyante qui lit l'avenir dans le marc de café ou du fakir qui fournit le numéro gagnant de la Loterie Natio-

nale (s'il le connaissait, le bon numéro, tu parles, s'il aurait la sottise de le vendre à un couillon pour vingt francs ! !)

Les *andouilles* sont partout. Dans les églises, dans la rue, à Lourdes, à Lisieux, au pesage de Longchamps, dans les Grands Magasins, sur les champs de bataille, partout on les berne, on les estampe. Elles se laissent faire ; elles sont contentes ! Elles en redemandent du merveilleux, du miracle, de l'épatant... Et il y aura longtemps des clients pour les emprunts de l'Etat, les curés, les journaux, les politiciens et les financiers !

## LES INCURABLES

On s'attendait à trouver un auteur  
— et on trouve un homme.

PASCAL.

Il faut évidemment maintenir les poires dans la crédulité. Les charlatans s'efforcent, par tous les moyens, de tromper la clientèle. Les religions reposent uniquement sur des fausses reliques, des miracles inventés, des prodiges truqués, des légendes idiotes forgées de toutes pièces. L'ouaille est abêtie systématiquement, plongée dans l'imposture et le mensonge.

Un simple exemple : le 28 juin 1938, 250 personnes ont été intoxiqués, à Jauldes (Charente), pour avoir mangé du « pain béni » le jour de la première communion. Le lendemain, *La Croix* annonçait froidement que ces personnes avaient été empoisonnées par des gâteaux achetés à des forains, c'était un pâtissier d'Angoulême qui avait fourni le pain béni (et non pas des gâteaux) et les badauds avaient avalé cette camelote coliqueuse, non pas sur le champ de foire, mais dans l'église, après la bénédiction du rati-chon.

La probité de la presse, c'est quelque chose ! Elle vous raconte, avec des détails précis, que

Nungesser et Coli sont arrivés triomphalement à New-York, alors qu'en réalité ils sont morts en route. Elle vous affirme que les Russes sont victorieux et marchent sur Berlin, tandis que le tsarisme était à la veille de s'effondrer dans le crime et dans l'ordure.

L'exemple de *La Croix* n'est qu'un tout petit exemple de cette malpropreté journalistique, mais il montre que ces messieurs sont capables de tous les mensonges pour essayer de conserver à la religion son prestige d'autrefois — qui fout le camp de plus en plus.

Car enfin, du pain béni ne devrait pas donner la colique et rendre malade ! A quoi sert la bénédiction ? Que fait votre bon Dieu, grenouilles de bénitier ?

Le mensonge de *La Croix* s'efforce de sauver la façade et d'empêcher le scandale.

Quand une automobile ornée d'un « saint-Christophe » roule dans un ravin, quand une église brûle, quand un curé (représentant de Dieu) en état d'ivresse, se casse la figure, quand un porteur de scapulaires, de médailles et de fétiches, est cambriolé, écrabouillé ou assassiné, n'avons-nous pas la preuve que la protection divine n'est qu'une vaste blague ?

La prétraille pratique la plus honteuse des escroqueries en dépouillant des nigauds, auxquels on a eu le soin de bourrer le crâne à fond quand ils étaient tout petits. La marchandise que les prêtres vous vendent, pauvres d'es-



prit, indulgences plénières, pain béni, sacrements ou simagrées, est une marchandise frelatée, sans valeur, inexistante. On vous vole comme dans un bois. Mais le voleur en soutane est moins courageux que le bandit de grand chemin, car il ne risque rien.

Il est vrai que, parfois, il est, lui-même aussi bête que ses clients. Cela peut sembler extraordinaire, invraisemblable, impossible même.

Et pourtant cela est : il y a des curés qui croient!!! Que faut-il admirer davantage : la puissance des méthodes d'intoxication psychologique, ou la virulence du bacille de l'imbécillité, de la superstition, de la frousse des ignorants ?

Un autre exemple, tiré de la *France Catholique* (novembre 1959), sous la signature de M. Jean Le Cour Grandmaison. Une « autorité » catholique, et que j'estime, car il ne joue pas la comédie de la démocratie dite chrétienne. C'est un catholique assez intransigeant et assez moyennâgeux. Réac., et qui s'en flatte.

Voilà l'histoire qu'il raconte.

Au pays basque, à la fin de la grand'messe, le curé déplie de grandes feuilles de papier et en donne lecture.

De quoi s'agit-il ?

M. Le Cour Grandmaison va nous le dire, car il s'est fait renseigner, bien sagement, par le curé lui-même.

Celui-ci déclare, d'abord, qu'il s'agit de la liste des familles « qui ont des messes pour un tel, décédé la semaine dernière ».

« Et il enchaîne : C'est un usage dans notre pays. Quand la mort entre dans un foyer, parents, amis, voisins viennent prier, près du corps, faire leurs condoléances et, en se retirant, remettre à la famille les honoraires d'une messe pour l'âme du défunt. Le jour des obsèques, la famille apporte au curé le montant de ces souscriptions, avec la liste des donateurs ; on lit cette liste au moment de l'offrande. Ne l'ayant pas reçue l'autre jour, je n'ai pu la proclamer et c'est cette omission que j'ai réparée dimanche à la grand'messe. »

— Votre liste m'a paru longue, M. le Curé ; elle comprenait 50 ou 60 noms ?

— Bien davantage : près de 180, et elle atteindra environ 200 quand les retardataires — il y en a toujours — se seront inscrits.

— Deux cents messes, pour une paroisse de 1.500 âmes ! C'est merveilleux, et, je pense, assez exceptionnel.

— Détrompez-vous. Il n'est pas rare qu'à l'occasion d'un enterrement, on me remette les honoraires de 300 messes. Pratiquement, une par foyer.

« Quelques jours plus tard, j'assistais à l'enterrement d'un ami dans l'admirable église de Saint-Jean-de-Luz, où, le 9 juin 1660, Louis XIV épousait Marie-Thérèse. Après l'Evangile, j'entendis proclamer les noms de tous ceux qui avaient offert des messes pour le disparu. Ils étaient légion. Plusieurs m'étaient connus. Les uns se situaient aux plus hauts degrés de l'échelle sociale, d'autres aux plus humbles. C'était comme l'écho lointain d'un flot de prières — et quelle prière, la messe ! — emportant l'âme du trépassé pour la plonger dans l'océan de la miséricorde divine.

« Profondément impressionné, je comparais cette réaction chrétienne au dérisoire amoncellement de fleurs sur ce qui, demain, n'aura de nom dans aucune langue. Et j'enviais ceux qui bénéficient d'une si belle coutume : il fait bon mourir en terre basque.

« Mais au fait, pourquoi cette coutume serait-elle le privilège exclusif du pays basque ? Peut-être existe-t-elle

dans d'autres régions que j'ignore ? Et pourquoi ne s'étendrait-elle pas, peu à peu, à toutes les communautés paroissiales ? L'extension progressive d'un usage si hautement, si profondément chrétien ne serait-elle pas un objectif digne d'une campagne d'année de l'Action Catholique ? Et en attendant que cet usage s'établisse, chacun de ceux qui en entendront parler ne peut-il prendre la résolution de faire immédiatement célébrer une messe pour les parents ou les amis dont il apprend le rappel à Dieu ? »

Cet article a été reproduit sur le Bulletin paroissial d'Ancenis (Loire-Atlantique), n° du 15-11-1959. Dont le rédacteur s'empresse fièrement d'ajouter « que cette coutume existe également en certaines régions de la Bretagne ».

Ce qui n'est pas fait pour nous surprendre.

La race des jobards (et des froussards) est innombrable.

Peut-on imaginer coutume plus solte, en effet ? Et plus déshonorante, non seulement pour l'Humanité, mais pour la Religion elle-même ?

Donner de l'argent aux prêtres afin qu'ils prient... pour les morts. (Lesquels n'ont plus besoin de rien !) N'est-ce pas la forme la plus basse, la plus primitive de la superstition ?

Si la peur de la mort ne les aveuglait pas, ces gens-là comprendraient tout ce qu'il y a d'immoral dans leur procédé.

Je dis bien *immoral*.

Si le défunt fut un gredin, un malhonnête homme, il suffira de donner de l'argent au curé

pour plonger « l'âme du trépassé dans l'océan de la miséricorde divine ».

Le voilà purifié, le trépassé, nelloyé, pardonné, accablé de béatitudes et de voluptés paradisiaques, sans avoir eu la peine de bouger seulement le petit doigt.

Suffit de verser cinq cents balles au sorcier en soutane.

Faudrait d'abord démontrer que l'âme existe indépendamment du corps et cette démonstration ne fut jamais faite — et pour cause.

Faudrait prouver qu'un homme *mort* est encore *vivant*. Monsieur de La Grande Maison dira que c'est un mystère inexplicable ? Dans ces conditions, pourquoi en parler de façon si affirmative ? Et pourquoi ajouter, à cette galéjade, une promesse aussi scandaleuse : l'âme peut être sauvée par les prières, les messes et l'argent — versé par *un autre* que le défunt !!

Il est plus noble de croire que le Salut est en nous, et en nous seuls, et que le voisin ne peut rien faire pour notre âme...

Alors ? Pourquoi cette « réclame » pour une coutume aussi rétrograde ?

Calculez vous même : 300 messes à 500 francs, cela fait 150.000 francs par cadavre.

« Il fait bon mourir en terre basque », écrit ingénument le rédacteur de la *France Catholique*. Il y fait surtout bon vivre... pour les para-

sites qui exploitent la crédulité de leurs semblables.

\*\*

Quelques perles recueillies dans les sermons du R. P. Carré, à Notre-Dame de Paris (carême 1961).

« *Devant la lenteur de l'évangélisation, devant ses échecs, voire son recul, n'allons-nous pas nous interroger, non seulement sur notre rôle (« Suis-je vraiment le témoin du Christ ? ») mais sur les méthodes à employer ?* »

Le R. P. reconnaît que l'Évangélisation est lente, trop lente. Après deux mille ans d'efforts, on piétine. Pendant des siècles, l'Église a employé la force ; elle s'est opposée violemment à tous les progrès. Malgré cela, l'évolution humaine s'est poursuivie... vers le Rationalisme !

Il faut croire que le Message divin (?) exprimé par les Évangiles, n'est guère convaincant... pour que la Foi recule au lieu de gagner du terrain, en dépit de l'appui, très intéressé, que lui fournissent les classes possédantes et dirigeantes !

M. Carré, niant toute évidence, affirme que l'Église propose et n'impose pas. Elle respecte les consciences...

C'est du cynisme. Imposer des dogmes à un enfant ignorant et désarmé, ce n'est pas respecter sa conscience, c'est la déformer et l'étouffer.

Le prédicateur déclare ensuite qu'il n'y a pas d'opposition, dans la vie du chrétien, entre la contemplation et l'action. Il proclame sa « confiance absolue dans le secours du Sauveur Jésus ; impatience de sa venue ; certitude invincible que le dernier mot de l'histoire des individus et des peuples appartiendra au juge suprême qui s'est nommé Amour... » (cité par *Le Figeiro*, 27-3-61).

Le véritable Amour se refuse à condamner, cher M. Carré.  
« Tu ne jugeras pas », a dit votre Christ...

Comme toute cette phraséologie apparaît pauvre, mesquine,  
lamentablement creuse !

Attendre, toujours attendre... Le Christ reviendra ? Sera-t-il  
plus heureux (et mieux reçu) que la première fois ? Ça n'en  
prend pas le chemin. Les hommes se méfieront, de plus en  
plus, de ceux qui cherchent à les duper — pour les détourner  
du seul combat efficace : *La libération des cerveaux*, seule ba-  
se solide d'une société plus équitable.

## CEUX QUI JUGENT

Notre gouvernement s'appelle la République disent-ils. Qu'importe, si la Monarchie continue ?

(*La Justice*, 23 octobre 1895.)

G. CLEMENCEAU.

Si le « Tigre » avait vécu assez vieux pour connaître Pétain, De Gaulle, Debré et consorts, il en serait mort d'indignation !

Mais la Monarchie continue, et continuera, aussi longtemps que l'Homme ne sera pas devenu vraiment démocrate. Et ça n'est pas pour demain.

A. L.

Je m'efforce à l'impartialité. Je ne veux pas engueuler à tort et à travers. Mon esprit n'a rien de systématique. Il ne suffit pas qu'un homme pense autrement que moi pour qu'il soit un imbécile. Même quand il exerce une profession que j'abhorre, l'individu n'est pas forcément dégoûtant. (Je m'applique, tout au moins, à le croire.) Il peut y avoir des bons juges ? Tel policier est peut-être un chic type ? Nombre de patrons ne sont pas des exploiters féroces ? Il y a des commerçants qui ne vendent pas à faux poids et des officiers qui ne sont ni bornés, ni arrogants ? Il y a même des maquereaux qui aiment leur petite femme chérie et des curés qui sont sincèrement dévoués à la religion et à

l'humanité ? Sans parler des politiciens désintéressés et modestes... Vous voyez, cher lecteur, que mon impartialité vous fait bonne mesure !

Il est toujours très délicat de juger son semblable, de lui jeter l'anathème, de déclarer qu'il a mal agi. Qui vous prouve que votre conduite est supérieure à la sienne ? Êtes-vous vraiment sans reproche ? Prétendez-vous ne vous être jamais trompés ?

...Si j'étais Juge, mes scrupules seraient terriblement grands !

Il me serait bien difficile de frapper un coupable, sauf dans certains cas bien particuliers. Ces parents, par exemple, qui martyrisent de pauvres enfants sans défense. Ce couple de brutes s'acharnant sur leurs gosses pendant des années entières. Cette femme de Nancy qui débouillait un petit garçon avec une pierre ponce et lui arracha toute la peau du visage (1). Ce sauvage qui fit avorter sa femme en lui donnant des coups de pieds dans le ventre. Ces lâches qui s'acharnèrent (on est brave à cent contre un !) sur un petit bossu (2). Le soute-

---

(1) Le tribunal fut d'ailleurs très indulgent pour cette mégère, qui s'en tira avec dix-huit mois de prison...

(2) Ceux-là aussi bénéficièrent de l'indulgence judiciaire. Le tribunal de Corbeil les a tous acquittés (affaire Michaud).

A Toulon, le quartier-maître aviateur Simon André qui avait tué en le giflant *son fils âgé de 45 jours* « parce qu'il pleurait », a été acquitté par le tribunal maritime (28-11-38).



neur qui oblige une pauvre grue en la battant comme plâtre à lui rapporter le produit de son répugnant trafic. J'aurais bien de la peine, en dépit de mon libéralisme, à m'apitoyer sur cette clique.

Chose curieuse, ce sont précisément ces criminels qui bénéficient, assez souvent, de l'indulgence des magistrats. Toujours impitoyables quand il s'agit de défendre la Propriété ou l'Armée (qui lui sert de rempart), Messieurs les juges sont beaucoup plus conciliants en ce qui concerne les délits d'ordre passionnel et les crimes qui ne mettent pas en danger l'équilibre de la sacro-sainte société capitaliste, sur laquelle ils sont chargés de veiller. Les mêmes juges sont impitoyables, on le sait, pour les objecteurs de conscience et les apôtres du pacifisme intégral, dont la naïveté et le fraternel masochisme sont pourtant bien touchants !

Bien entendu, je n'oublie pas que ces criminels, ces monstres, sont engendrés par la société elle-même. Alcoolisme, dégénérescence, procréation aveugle, exploitation, tuberculose, misère et taudis, ne peuvent engendrer que des fleurs malsaines et champignons vénéneux. Une telle société ne cesse de fabriquer des détraqués, des pervers, des « blousons » (noirs, tricolores ou dorés). Ces monstres sadiques et sanguinaires sont en réalité *irresponsables* de leur déchéance et de leurs tares. Ils n'en sont pas moins dangereux, j'en suis d'accord. Qu'on les empêche de faire du mal, c'est normal, c'est même indis-

pensable. Mais que l'on ait de la haine contre ces déchets, je ne l'admets pas. Si j'étais Juge...

Ah! Si j'étais Juge, chacun de mes verdicts serait un réquisitoire contre la Société!

Vous n'avez pas connu le Président Magnaud, le « bon Juge »? Cela remonte à la fin de l'autre siècle. Tellement bon, qu'il n'eut jamais d'imitateur ni de successeur. On ne voulut pas le comprendre.

Magistrat! Tu vas frapper cet homme, dont la vie est en somme, entre tes mains. Tu peux lui infliger des mois, des années entières de prison, un long et affolant supplice. Réfléchis donc!

J'ai purgé moi-même de longues détentions (plusieurs fois condamné pour ma propagande, mon activité, mes idées (1)). Je parle donc en connaissance de cause. Et je regrette que les Juges, qui distribuent chaque jour des mois et des mois de détention, n'y soient pas passés, eux aussi. Alors, ils sauraient. Ils réfléchiraient davantage. Et peut-être hésiteraient-ils...

Pour une faute souvent bénigne, une simple étourderie, ils vont briser à jamais la vie d'un homme. Victime d'un entraînement; suivant de

---

(1) On peut lire : *Méditations et Souvenirs d'un Prisonnier*, par André Lorulot (un volume illustré).

Lire aussi : *Histoire de ma Vie, de mes Idées, de mes Combats* (nouvelle édition en réimpression).

mauvais exemples, il s'est écarté du droit chemin? Il a eu tort? Mais il était jeune, ardent, un peu connard comme on l'est à vingt ans. Il voyait le luxe et la joie des riches autour de lui. Jeune et vibrant, mais voué à une éternelle pauvreté. Il a voulu goûter à ces joies que l'Or procure et qui sont réservées à quelques privilégiés-parasites. Femme, elle voulait des toilettes, comme les autres! Homme, il désirait offrir un bijou, un voyage à la bien-aimée! Pour se procurer de l'argent, on vole, on se prostitue. Parfois on tue...

Si j'étais Juge! Je dirai aux riches : Cessez de tenter les pauvres! N'éclaboussez plus les miséreux de votre luxe! Prenez garde : la haine et l'envie germent si facilement dans les cœurs!

Si j'étais Juge... j'essaierai de tendre la main aux êtres déçus, pour qu'ils recommencent à vivre, dans la propreté, dans le travail. Mais je serais vite écrasé par le sentiment de mon impuissance. Je ne pourrai rien pour eux. La fatalité les reprendrait, dès le lendemain. Chômeurs, miséreux, tarés, vaincus, ils seraient de nouveau entraînés par les mêmes influences cruelles, implacables. Si j'étais Juge, je serai le plus embarrassé et le plus malheureux des hommes...

Qu'on se rassure : Tel n'est pas le cas de nos chers magistrats! Regardez-les, lorsqu'ils trônent au tribunal, donnant au public le spectacle de leur lassitude ou de leur énervement. Sans par-

ler de ceux qui font de l'esprit, au détriment de leurs victimes, on s'en doute. Le président écoute avec impatience les explications, pas toujours claires, de l'accusé. L'un des assesseurs dort. L'autre se nettoie les ongles, en pensant à ses affaires personnelles ou à sa maîtresse. Auront-ils la main lourde, tout à l'heure? Cela dépend. Si l'accusé n'est pas trop antipathique; si l'avocat ne se montre pas prolix; si l'audience n'est pas trop chargée. Le sort de l'accusé tient en somme à un fil bien mince.

*La partialité des tribunaux fut ignoble — et mérite de passer à la postérité pour la honte éternelle d'une justice indigne de ce nom.*

« Six mois de prison avec sursis au voyou de la métropole qui plongea son couteau dans le dos de l'inoffensif homme d'Afrique du Nord. Le sursis ! Imaginez que la violence se soit exercée en sens inverse ? Le mot sursis n'eût certainement point figuré dans le jugement. Le Marocain touchera 90.000 francs de dommages et intérêts... » (*Libération*, 5-1-1962).

*Et tant d'autres cas, plus affreux encore.*

*Ces officiers acquittés... qui avaient torturé et violé une jeune indigène.*

*Ces plastiqueurs, ces colonels rebelles, pour lesquels les tribunaux militaires (impitoyables pour le pauvre soldat coupable d'avoir simplement dit merde à un supérieur, dans un moment d'exaspération souvent très légitime) ont montré une indulgence allant jusqu'au cynisme.*

*Quand on est aussi lâche et aussi vil on devrait renoncer à la prétention de juger les autres ! !*

S'il s'agit d'un accusé politique, alors, pas de pitié ! Vouloir changer l'ordre établi ! Les « situations » acquises ! Les idées et les coutumes ! Pas

de pitié! Déclarer la guerre à la Société, protester contre les abus du Capital, du Militarisme, de l'Etat... On te condamnera, mauvaise tête, esprit subversif. Mettre les révolutionnaires en prison, c'est le meilleur moyen d'obtenir de l'avancement, quand on est magistrat.

Durant des semaines entières, le trop célèbre bourreau des Juifs était demeuré impassible. Il avait tout entendu : accusation, témoignages, sans se départir un seul instant de sa froideur et sortir de son indifférence. Sans même opposer un semblant de dénégation aux crimes monstrueux qui lui étaient reprochés...

Un seul jour, pourtant, il a rougi. *France-Soir*, sous la plume de son envoyé spécial, Joseph Kessel, nous dit comment la chose est arrivée : « *Eichmann, racontant ses crimes, a rougi une fois : il avait oublié de se lever pour répondre à un de ses juges* » (23 juin 1961).

Cet odieux criminel n'avait pas rougi au rappel de ses monstrueux forfaits. Les reproches de ses victimes l'avaient laissé froid, ainsi que la douleur des veuves, des orphelins, de tous ceux qui avaient perdu les leurs dans des circonstances si cruellement douloureuses. Rien de tout cela n'était parvenu à l'émouvoir.

Et, tout à coup, il rougit, il s'excuse... Et pourquoi ?

Pour une légère inadvertance, un accroc insignifiant au savoir-vivre...

Que faut-il en conclure ?

Tout simplement ceci : la première éducation du bourreau nazi n'était pas complètement effacée. Il avait été, comme tout le monde, pétri par le milieu familial et social. On lui avait enseigné les choses à faire — ou à ne pas faire. On l'avait giflé, tout gosse, parce qu'il mettait ses doigts dans son nez — ou dans les plats. On parce qu'il désobéissait. Mille fois, on lui avait répété

qu'il était indispensable de respecter les coutumes, de tenir compte de l'opinion publique. La politesse, le respect, fortement teintés d'hypocrisie (en général), tiennent une place considérable dans l'armature de notre système social moderne (mais chez les sauvages c'était pareil : les tabous étaient tout-puissants).

Devenu hitlérien, ayant fait sa carrière dans le nazisme, endoctriné, enrégimenté, Eichmann fut alors dominé par une idéologie dogmatique, implacable et sévère à laquelle il se soumit intégralement et sans regret. Il devint un nouvel homme, façonné par un monde nouveau. Son cas n'est pas exceptionnel, en Allemagne surtout, où la discipline, la servilité à l'égard des supérieurs sont si répandues et si fortes. Payé pour exterminer des Juifs, il trouvait cela tout naturel et accomplissait son travail consciencieusement, si j'ose dire. Les vestiges de sa première éducation furent ainsi étouffés ou s'estompèrent.

Il fallait une circonstance aussi puérile pour que le bourreau sorte de son apathie, de son étonnante sérénité — très explicable pourtant, et qui suffirait à condamner non seulement le nazisme mais tous les systèmes analogues. Croyez-vous que la mentalité des Inquisiteurs Catholiques était différente ? Pas du tout. Eux aussi gardaient tout leur sang-froid en faisant griller les hérétiques : non seulement ils n'éprouvaient aucun remords, mais leur conscience était tranquille. Ils faisaient leur *devoir*.

Je connais un cas de dédoublement plus curieux encore. Dans mon livre *Crime et Société*, étudiant la mentalité de la plupart des criminels célèbres, j'ai évoqué quelques incidents de la vie du fameux Lacenaire.

Un jour, dans une maison, il poignarda un garçon de recettes afin de le dépouiller.

Son crime accompli, il descend rapidement dans la rue, impatient, évidemment, de s'éloigner du théâtre de son terrible exploit.

## LES MERCANTIS

L'homme n'a pas d'ennemi plus terrible, plus implacable que l'homme. Dans les déserts, dans les forêts où errent les sauvages, en hordes épar- ses, s'ils se rencontrent, c'est pour se combattre, c'est pour que le vaincu serve au festin du vainqueur. La civilisation en fait-elle des peuples, ils s'attaquent aussitôt avec toutes les armes nouvelles que cette civilisation leur a mises aux mains.

FIGITE.

Ils me dégoûtent pas mal, les mercantis.

Dans leur magasin, embusqués, les mercantis, comme une araignée dans sa toile, attendent le client. Celui que l'on suce à fond, faute de pou- voir le dévorer tout à fait.

Vendre cent francs ce qui en coûte dix, à grand renfort de paroles aimables et de sourires artificiels. Endormir la vigilance de l'acheteur, trop souvent candide, avec des déclarations inté- ressées, et visiblement fausses, sur la qualité de la marchandise qu'il s'agit de lui faire empor- ter à tout prix (c'est le cas de le dire). Tromper effrontément. Mentir au maximum. C'est du commerce... Ça paie Patente. Et la Taxe sur le chiffre d'Affaires... C'est honorable. Légal. Et décoré.

— Monsieur désire? .

— Et avec ça? Ce sera tout, pour aujourd'hui?

La bouche en cœur, avec ses dents grises et son sourire visqueux — et la main tendue. Véritable griffe, faite pour saisir et pour dépouiller. Tant de grimaces et d'hypocrisie pour amasser du *pognon*, dont l'imbécile ne sera pas même capable de tirer profit, traînant ses pantoufles dans son magasin, parmi des camelotes plus ou moins douteuses...

Mais un autre client vient d'entrer dans la boutique et le commerçant se précipite, en multipliant les courbettes.

— Et comment allez-vous, Monsieur?

Vous étiez-vous douté que cet épicier, ou ce coiffeur, s'intéressait de façon aussi vive à votre précieuse santé? Que pour le moindre coryza il prendrait un air aussi attristé et que son cœur serait déchiré par la pitié? Car il trouvera les paroles qui consolent et vous dira que vous n'êtes pas le seul à souffrir dans le quartier. Il est bien placé pour tout connaître, pour tout savoir. Il vous fera espérer et vous fournira des exemples réconfortants. Vous n'aurez pas eu le temps de placer un mot. Il vous aura parlé de la température — vraiment exceptionnelle cette année — de la situation économique, politique et financière. des exigences du Fisc et de l'effronterie des prolétaires syndiqués (et insatiables). Il aura fait appel à ses souvenirs de jeunesse, car autrefois, il faut bien le dire, les choses se passaient de façon très différente,



le monde était moins laid et la vie plus facile, Monsieur!



La revue *La Vie Claire* était poursuivie par la Confédération Nationale de la Boulangerie...

Cette revue (dont nous n'approuvons pas toutes les tendances, fâcheusement « spiritualistes » à notre gré) mène, sur le plan hygiéniste et naturaliste, une vigoureuse campagne. Notre sympathie à son égard est d'autant plus grande que nous sommes d'accord avec elle sur bien des points (voir mon livre *Le Secret de la Santé*).

*La Vie Claire* dénonce le pain blanc.

Voilà bien longtemps que, dans les colonnes de *l'Idée Libre*, notre vénéré ami Daudé-Bancel (et plusieurs autres de nos collaborateurs) avait soutenu une thèse identique. Déjà, avant 1914, nous avions jeté un cri d'alarme dans le même sens (exagération du blutage des farines, etc.).

Mais jamais les boulangers ne nous avaient fait de procès, ni à *la Réforme Alimentaire*, ni à *Hygia* qui, dès 1904-1905, prônaient le *pain complet*.

Les idées ont progressé et la malfaisance du pain trop blanc étant mieux connue, beaucoup de gens ont cessé d'en consommer. Alors, ces messieurs réagissent...

Ils ont prétendu que *La Vie Claire* portait tort à leurs « intérêts » en imprimant que le pain blanc favorisait le Cancer. Et l'affaire est venue devant le Tribunal de Grande Instance de la Seine (18 octobre 1960).

*La Vie Claire* reproduit intégralement le jugement, dont les considérants sont pleins d'intérêt.

La Confédération Nationale de la Boulangerie est déboutée et condamnée aux dépens.

Je me réjouis de ce verdict, pour deux motifs.

D'abord parce que la cause du pain blanc est mauvaise, n'en déplaît aux boulangers. Certes, ils ne sont pas les seuls coupables, car il faudrait avant tout faire l'éducation du grand public, assez stupide et ignorant pour exiger un pain de plus en plus blanc (c'est-à-dire une pâte indigeste, peu nutritive et *déminéralisée*).

Ensuite parce que la Liberté d'écrire et de discuter doit demeurer entière. Il n'est pas admissible que l'on soit exposé à des poursuites chaque fois que l'on s'élève contre une coutume quelconque ou contre des errements que l'on estime dangereux, à tort ou à raison.

Dans ces conditions, il ne serait plus possible de dire que le tabac est un poison, et le *Ricard* ou autres « apéros » de même genre, car on touche, en le faisant, à d'énormes intérêts... d'exploitants capitalistes ! (1).

Que *La Vie Claire* continue son action pour l'éducation du public — et s'il nous arrive d'être brimés à notre tour, qu'elle n'inite pas le trop prudent silence de trop nombreux « confrères » (Dans *confrère*... il y a *frère*, comme disait... Victor Hugo ou Théophile Gautier ?).

... Je n'en crois rien, car il y avait déjà des

(1) On se souvient de ce fameux chocolat R... qui nous fit un procès... parce que nous avions prévenu les acheteurs éventuels de cette marque de chocolat que les tablettes contenaient... des images de bondieuserie !!

Grâce à l'appui moral et financier de nos amis et lecteurs, nous avons tenu bon et gagné les deux procès en première instance et en appel.

Signalons en passant que peu de « confrères » à l'époque se sont solidarisés avec nous. Sans doute craignaient-ils de perdre la publicité du chocolat en question ?

Boutiquiers et des Mercantis qui *morpionnaient* la pratique, et « tenaient le crachoir » pendant un quart d'heure pour arriver à vendre 125 grammes de roquefort ou une livre de haricots. Et qui se vengeaient, après le départ du client, en murmurant (après avoir fermé le tiroir-caisse) : — Quel crétin ! Quel cocu ! Quel prétentieux ! Que de paroles il faut dire dans ce fichu métier...

Mais vite... Un client se montre à l'horizon. Une mouche va trébucher dans la toile du mercanti. Vite, la répugnante araignée va reprendre son sourire, sa bouche en cœur, ses balances truquées, sa camelote vendue trois fois trop cher...

... Avec le *Marché Noir*, le mercanti s'en est donné à cœur joie. Comme les gens manquaient de tout, on pouvait les écorcher sans qu'ils se plaignent. Ils se confondaient en remerciements, trop heureux de pouvoir emporter, pour cent francs, quelques vagues denrées alimentaires qui valaient dix fois moins.

La frénésie du gain étant fort contagieuse, le mercantilisme, alors, se répandit. Tout le monde se mit à trafiquer. On achetait pour revendre — en troisième ou quatrième main (chacune de ces mains prélevait un copieux bénéfice) un *beafsteack*, des patates ou des haricots. On trouvait toujours un at'amé, pas trop fauché ou trop peu débrouillard, sur le dos duquel on pouvait réaliser une bonne petite affaire. Chacun s'démerde, n'est-ce-pas ? ô Charité chrétienne ! ô Solidarité française, patriotique, humanitairo-sociale !!

Parmi les mercantis, une mention toute spéciale doit être faite au *bistro*.

Ventru, hilare, hypocritement familier, populacier. Et surtout vorace. Surveillant le client tout en rinçant ses verres. Approuvant systématiquement toutes les conversations. Serrant la main des maquereaux, en camarade. Et parlant à l'oreille des flics, en « indic ». Il s'intéresse à la santé de la putain qui boit son crème au comptoir (tout en guettant un possible miché devant la porte). Car il loue des chambres, le bistro. Et quelles chambres : sordides, humides, lépreuses, aux tapis pourris, au papier crasseux, au lit ignoble. Des chambres au mois, à la journée, à l'heure, au quart d'heure (le temps de ramasser la serviette et de tapotter les draps). N'allez pas surtout médire de ce répugnant trafic de l'amour, car il rapporte gros. L'argent n'a pas d'odeur. Les affaires sont les affaires. « S'ils ne venaient pas chez moi, ils iraient ailleurs. Autant qu'j'en profit', s'pas? »

Lebistro est un personnage. Il parle au député et au conseiller municipal sur un ton d'égalité. Il fait des sourires au souteneur, mais il rabroue le colporteur, qui ne consomme guère. Dans ses verres mal lavés, il distribue aux uns et aux autres un peu d'oubli, beaucoup de mort. De son officine sortent les détraqués, les névropathes, les fous. Que lui importe ! Du moment qu'on gagne !

D'ailleurs, ce n'est pas seulement la morale du mastroquet, mais celle de la Société toute entière. Car le Pognon est Dieu et Mercanti est son Prophète...

## CATINS, MARLOUS, MAQUERELLES

Une société qui permet que l'on s'enrichisse par la prostitution, qui protège les exploités et qui encourage le mensonge sous tous ses aspects... est foncièrement immorale et doit être énergiquement combattue.

André LONJON.

— Après tout, je ne comprends pas pourquoi l'on nous méprise tellement! Nous vendons nos faveurs, nous prostituons notre corps? Mais nous ne sommes pas seules à le faire. Le monde est plein de prostitués des deux sexes, d'écrivains qui vendent leur talent, de politiciens qui trahissent leur mandat, par intérêt; de jeunes filles qui se marient sans amour, pour avoir une « situation » plus ou moins avantageuse... Alors!

— Madame! Je reconnais que tous ces gens-là sont mal placés pour vous jeter la pierre, pas plus que vous ne l'êtes, au surplus, pour la leur jeter vous-même.

Vous auriez tort de croire, cependant, qu'une action cesse d'être vile pour la seule raison qu'elle est commise par un très grand nombre de gens, appartenant aux milieux les plus variés et sous les formes les plus différentes.

S'il est ignoble de se prostituer, je ne vois pas

pourquoi vous me dégoûteriez moins, sous prétexte que telle femme mariée, tel député, ou tel journaliste, sont aussi « putains » que vous...

Remarquez-le bien : je ne vous condamne pas. Pour en avoir le droit il faudrait que je puisse vous fournir des moyens d'existence propres et vous aider à sortir de là. Ne pouvant le faire, comment me permettrais-je de vous accabler?

— Je mérite plutôt des excuses... ajouta-t-elle.

— Peut-être, mais tout le monde dit cela. J'ai beaucoup d'indulgence, croyez-le, pour les malheureux, pour *tous* les malheureux. Il n'en est pas moins vrai que votre *métier* me dégoûte, parce que je le trouve répugnant. Si j'étais femme, j'aimerais mieux faire n'importe quoi, plutôt que de consentir à ça...

Evidemment, Madame la Grue, vous me dégoûtez moins que les exploiters et les trafiquants de diverses catégories. Au fond, la catin, l'hétaïre, la courlisane, la péripatéticienne, la putain, de haut ou de bas étage, la putain, je la plains...

Je la plains de se salir, de se souiller, de s'humilier, de se frotter, pour vingt francs (quelquefois moins) (1) à d'autres malheureux, à de

---

(1) Ceci fut écrit, ne l'oublions pas, il y a déjà pas mal d'années. Dans tous les genres de trafic, avec les fluctuations de la monnaie, les tarifs ont été modifiés. Mais dans l'ensemble, rien ne diminue jamais — au contraire.

pauvres types qui puent, à des goujats qui crânent, à des salauds tout court...

Plusieurs d'entre elles m'ont dit « Les hommes me dégoûtent! »

C'est le titre même du présent livre. Et, par conséquent, je ne saurais les blâmer. Je les comprends — trop.

Enlever sa combinaison (un geste aussi charmant!) devant un type inconnu, rencontré cinq minutes auparavant à l'angle du boulevard. S'allonger à ses côtés, dans les mêmes draps que lui... Et attendre! Attendre qu'il parle! Attendre qu'il touche! Qu'il étreigne! Qu'il baise! enlace! soupire! murmure! délire!

Et pendant que le pauvre malheureux divague... penser au loyer de sa chambre! à la facture de l'électricité! aux remontrances de M<sup>o</sup>ssieu Prosper, lequel trouve que les fonds « ne rentrent pas suffisamment », étant donné qu'il perd aux courses, ou à la belote, et que le prix des cravates, chatoyantes et grotesques, a augmenté...

Gui, décidément, la pitié l'emporte sur le dégoût. Je te plains, ma sœur, la grue, l'*horizontale*, la pitoyable allongée, la complaisante fardée, l'experte, la trop experte et grimaçante poupée. J'ai pour toi beaucoup de pitié.

Quel avilissement! Laisser palper son corps par un quelconque croquant... Consentir aux gestes les plus dociles, se prêter aux plus humili-

liants contacts, aux frottements les plus intimes... Et tout cela pour de l'argent. Pour vingt francs ou pour mille, peu importe. Le geste est le même et la déchéance n'est pas moins grande quand la honte est mieux rétribuée.

Mais tu ne sens rien, tu ne comprends rien de tout cela. Ton cœur est engourdi, ton âme est obnubilée. Tu ne penses qu'à l'argent, au trafic — et quel trafic! Celui de ta chair sacrée, de ton sourire, de ta personne toute entière. Tu penses que cela ne compte pas? Quelle erreur! Tu fermes les yeux, pendant que le type baffouille — ou tu pousses des soupirs complaisants, et mal harmonisés, en général. Ses pieds fermentent sous les draps pollués de la chambre à dix francs, il repousse du goulot, le frère énamouré — allons-y quand même. Vingt francs par celui-ci, vingt francs par celui-là, je paierai mon terme et je pourrai renouveler mes bottines éculées et mon soutien-gorge délabré...

Oui décidément, je te plains, petite et terne putain. Mais tu me dégoûtes quand même invinciblement...

J'ai tellement faim et soif de propreté, de simplicité, de sincérité!

Une petite « poule » m'a dit, avec un accent désabusé : « Vous prétendez que les hommes vous dégoûtent? Que diriez-vous alors, si vous étiez à notre place... »

Elle entra dans une description véritablement édifiante.



Il y avait déjà deux ou trois ans qu'elle se livrait à ce répugnant commerce. Que de « piqués » n'avait-elle pas dû satisfaire! Ceux qui veulent être fustigés — ceux qui s'avalissent dans les positions les plus répugnantes — ceux qui exigent qu'on leur enfonce des épingles dans le derrière ou ailleurs (afin de réveiller une virilité absente) — ceux qui farfouillent dans les excréments de leur partenaire, afin de s'exciter (sic). Et mille autres saletés, plus écœurantes les unes que les autres, qui suffiraient à déshonorer l'Amour, si elles ne relevaient de la pathologie, c'est-à-dire de la douche, du lavement, ou de la piqure hypodermique et sous-cutanée! (1)

Tout cela te dégoûte, petite poule? C'est un honneur pour toi. Hélas, tu te dégoûteras de moins en moins, parce que tu seras davantage habituée. A force de remuer la merde, on finit par ne plus être incommodé.

Oui, je compare volontiers la prostituée au vidangeur. L'un comme l'autre s'efforcent à décongestionner les boyaux humains... L'un et l'autre mériteraient d'être décorés, car il faut un rare dévouement, ou une exceptionnelle insensibilité, pour se plonger ainsi dans le caca sans éprouver des nausées et vomir.

---

(1) On sait que j'ai consacré plusieurs ouvrages spéciaux à l'étude des phénomènes sexuels, normaux ou pathologiques. La vente de plusieurs de ces livres fut même interdite, au nom de la Morale!! Scandaleuse hypocrisie...

Et pourtant? sais-tu, petite poule, idiote qui t'ignore, ou cynique qui ne trompe que plus nigaud que toi, sais-tu que la vie pourrait être magnifique et saine, superbe de sincérité, de loyauté, éblouissante de conscience et de propreté? Mais tu vas te foutre de moi — et rire des « grands mots » que tu n'auras pas compris.

Je tiens cependant à te rassurer, pauvre petite catin, et à te dire que tes clients me dégoutent au moins autant que toi. Ne sont-ils pas aussi sales que toi?

Coucher avec un type que l'on n'aime pas, c'est une coucherie. Non seulement une salissure pour le corps, mais aussi pour le cœur, et pour l'âme. Souiller le corps, cela est répugnant. Chaude-pisse, chancre, syphilis, infernal et purulent cortège, tous les organes gangrenés, la raison qui s'effondre, les bouches qui havent et les yeux aveuglés par le pus nauséabond... Quelle horreur! Mais salir son âme, la plonger dans la boue, rougir devant sa propre conscience, devenir incapable d'aimer proprement et librement, n'est-ce pas encore plus ignoble et plus dégoutant? Si tu ne t'en rends pas compte, pauvre petite catin, c'est que ta déchéance est complète. Enlisée dans la fange, tu perdras pied, de plus en plus...

Un conseiller municipal de Paris demandait la réouverture des « maisons », récemment, pour des raisons de salubrité morale (!) et de sécurité publique.

— Songez à vos filles, Messieurs, exposées ou importunées par des hommes privés de satisfactions hygiéniques!

Pour que les jeunes bourgeoises puissent déambuler sans qu'on les aborde, il faudrait donc sacrifier délibérément toute une catégorie de mercenaires, destinées à servir de réceptacle aux ardeurs des mâles insatisfaits (1).

Le Conseiller évoquait ensuite les hommes trop laids pour trouver une femme, les pervers, les vicieux, les détraqués, toute une armée de dangereux maboules, des sadiques aimant à torturer une femme, ou des masochistes impuissants à trouver leur jouissance autrement que par la fustigation, ou en se roulant dans le caca et l'ordure.

Le rôle social de la prostituée, servant de débouché à toutes ces turpitudes, est réellement bienfaisant. C'est tout juste s'il ne les comparait pas à des infirmières... du cœur. (C'est une façon de parler!)

Que la prostitution soit un déversoir, une latrine, d'accord. Une vidange, si l'on veut.

---

(1) Pourquoi ne pas leur donner, à ces fillettes, une éducation assez *virile*, afin qu'elles aient assez de *caractère* pour se débarrasser des importuns? Trop de gens croient encore être à l'âge des *oies blanches*, élevées au couvent dans la plus imbécile et la plus complète innocence, avant d'être livrées, aussi pures et dociles que possible, à la domination égoïste d'un mari.

Vous n'accepteriez pas le déshonneur de voir votre fille, ô bourgeois cruellement égoïste, devenir un exutoire de ce genre, détournant vers elle le torrent des spermes corrompus et des désirs morbides — pour sauver une Morale d'hypocrisie et de servitude. Ce rôle vous le réservez aux filles du peuple. Leur pauvreté en fera vos esclaves; elles vous serviront d'égoût. A côté du soldat, du gendarme et du gardien de prison, elles contribueront au maintien de l'Ordre — de votre Ordre!!

\*\*

Oui, les « clients » me dégoûtent aussi. Je les ai vus, au bordel, attendant leur tour, au pied de l'escalier, ayant payé leur « passe », une serviette à la main. Au premier étage, la prostituée activait, activait... Les draps pollués, la couverture crasseuse, le robinet qui coule ou la cuvette rapidement rincée...

On me dira qu'il s'agit ici de la forme la plus basse de la prostitution (1)? Croyez-vous que la mondaine empanachée soit tellement supérieure à la vile raccrocheuse du carrefour?

---

(1) Ces bordels (populaires) étaient désignés par une épithète significative. On les baptisait de maison d'abatage ! (De trente à soixante clients dans la journée et la nuit...)

Je plains le client, le *miché*, le *cave*. Ce sont les parias de l'Amour. Je les considère comme des vaincus — et qui peut donc se vanter de ne pas l'être, *peu* ou *prou*, dans un monde aussi brutal ? Des vaincus, au moins de façon provisoire; des déficients, des malchanceux...

Mais je refuse d'emboîter le pas à l'ineffable Marthe Richard, lorsqu'elle demande qu'ils soient traités comme des délinquants.

« Le client de la prostituée est aussi coupable que celle-ci ! » affirme-t-elle, avec une assurance plutôt cocasse.

Dangereuse manie, celle qui consiste à voir des responsables partout.

Il est trop facile de distribuer ainsi des condamnations à tort et à travers.

Quand un type va avec une « courtisane », c'est tout simplement parce qu'il n'a pas trouvé mieux.

D'autre part, celle qui se vend au premier venu, c'est parce qu'elle a besoin d'argent. Que ce soit pour manger, ou pour s'offrir de jolies toilettes, ou pour échapper aux rigueurs du salariat, peu importe.

Pour traiter une maladie, on doit en rechercher les causes, chère Madame Richard !

Normales ou pathologiques, elles sont d'ordre social.

Voyez-vous comparaître devant les tribunaux tous les individus coupables d'avoir eu des rapports sexuels... en payant la partenaire.

Thémis aurait du boulot ce jour là. Et je suppose qu'elle en entendrait de raides, si j'ose ainsi dire.

Car nécessité n'a pas de loi.

En voici une preuve récente : les autorités municipales de Villefranche-sur-Mer, près de Monte-Carlo, où la flotte américaine a coutume de venir stationner de temps à autre, a décidé d'ouvrir une maison de tolérance à l'usage des vaillants navigateurs. Ils se répandaient effectivement dans les rue de la coquette cité, affamés d'amour et s'attaquaient avec vigueur à tout ce qui portait jupon ou robe (un curé faillit lui-même y passer, victime de l'obscurité...).

Les bourgeois de l'endroit ont préféré déplaire à Marthe Richard en fondant un bordel. Cela valait tout de même mieux que de savoir leurs femmes et leurs filles exposées à la lubricité de la marine yankee, aussi avide de chair féminine que de cognac frelaté. Tant pis pour la morale!

Il y avait aussi des bordels en Afrique du Nord. Les *tauliers* n'étaient pas les moins patriotes. Dame! Ça leur rapportait gros... Ils ont défendu l'Algérie française (!) jusqu'à la dernière cartouche, tirée pour la Liberté... des Lunars!

Il y avait pendant la guerre des bordels militaires de campagne (B.M.C.). Nous avons connu à Paris, les « maisons » réservées à la Wehrmacht. Hitler ne voulait pas que les putains de la capitale couchent avec d'autres mâles que ceux de la race des Seigneurs. Quel honneur pour elles!

Dans ces conditions, pourquoi ne pas installer également des bordels pour les étudiants, pour les prolos, pour tous ceux qui gémissent dans la privation, ou s'abrutissent lentement par des plaisirs non seulement solitaires mais aussi monotones que débilissants?

Etreindre une femme dont on ne connaît même pas le nom — et qu'on ne reverra jamais. C'est cela qui est écœurant. L'acte d'amour me paraît le plus noble et le plus beau. Posséder une femme! Caresser son corps et pénétrer sa chair dans la plus ineffable des voluptés... Cette chose admirable, on en fait un commerce et l'objet d'un trafic! O Femme, être de douceur, de beauté et d'affection, je t'approuve quand tu te donnes, mais tu me dégoûtes quand tu acceptes de te vendre aux michés — ou de payer le *maquereau*, ton amant.

Comment une femme peut-elle, non seulement supporter, mais aimer un maquereau? Un homme qui vit d'Elle. Qui trafique de sa chair et de ses baisers; qui l'expoite aussi grossièrement, aussi lâchement?

Il y a pire : je crois que certaines femmes

sont attirées par le souteneur, comme d'autres sont attirées par l'aviateur ou le toréador.

Elles lui attribuent un prestige particulier. Il n'est pas *comme les autres*, et cela leur suffit. Il se donne une allure brutale, cynique, méprisante. Il crâne!!

Certaines femmes sont tellement femelles, névropathes, ineptes, qu'elles se laisseront toujours prendre aux pièges de l'illusion ou de la vanité.

Le personnage est essentiellement vulgaire et borné, en général. Il ne devrait récolter que des haussements d'épaules et des sourires de mépris. Mais de pauvres sottes raffoleront de son « genre » déhanché, de son chiqué de mauvais goût. Elles se laisseront dépouiller — pâmées d'admiration et fières, aux yeux des *copines* (aussi écœurantes de bêtise qu'elles-mêmes), d'avoir été choisies et distinguées par le Monsieur. Il y a vraiment de quoi être fier! Se prostituer, sombrer dans la déchéance morale et physique, crever de syphilis ou de tuberculose ou (si l'on vieillit par miracle) connaître les pires misères et les abandons les plus crapuleux. Et tout cela pour un *mec* qui se dandine comme un *pédé* et qui se fait la réputation d'un tombeur de poules, d'un irrésistible cent pour cent, d'un dur, ultra-dur, célèbre aux Halles ou admiré au Barbès!!

Si les femmes étaient moins gourdes, le règne de ces morpions grotesques au chapeau verdâtre ou caca-d'oie aurait tôt fait de prendre fin.



— Que voulez-vous, Monsieur? Ça coûte cher à entretenir, une femme. Moi, je n'ai pas les moyens. D'abord, je suis venu au monde un peu fatigué. Et ensuite, je suis au chômage... Alors! Je la laisse se débrouiller!

— Salaud!

— Mon homme... c'est pas sa faute! Il ne peut pas *rapporter* suffisamment... Et comme il n'est pas jaloux, je m'arrange. Vous comprenez?

— Vous êtes aussi répugnants, aussi vils l'un que l'autre. Vous me dégoûtez tous les deux — de façon éperdue, jusqu'au vomissement.

Et la *maquerelle*? Connaissez-vous quelque chose de plus fétide? Est-il nécessaire d'appuyer mon pied sur cette vermine? Que sortirait-il de sa panse boursouflée? Trop vieille et trop roupie pour se faire encore baiser, elle trafique à pré-

sent de la chair d'autrui... Elle a échappé à la vérole et au poignard des mecs. Elle continue à déshonorer la planète de sa présence visqueuse. Combien de jeunes filles va-t-elle attirer dans son bouge, pour les jeter au fumier, à leur tour ? C'est sa vengeance. Elle a passé par là ; elle voudrait que toutes les autres y passent également. D'autant plus que ça lui rapporte. Quand le client lâche cinquante francs, elle en garde trente. La grue n'empoche que vingt francs — ou plus exactement 18 fr. 50, car il y a toujours quelque retenue. Sans parler du marchand de viande (1), qui ne badine pas sur le chapitre de son pourcentage.

Du souteneur, de la maquerelle et de la putain, c'est encore celle-ci la moins dégueulasse, comme ils disent. La putain est une imbécile. Les autres sont des poux qui la dévorent, tant qu'elle est à peu près fraîche. Ensuite, au charnier, à l'hôpital, au cimetière... Les araignées trouveront d'autres mouches à sucer.

Les hommes ont tout sali : la Religion, la Politique, la Patrie, la Pensée, l'Art... Ils ont tout souillé, vendu, prostitué. Ils ont trafiqué de tout.

Je pourrai le leur pardonner, s'ils avaient au

---

(1) Le *placeur*, celui qui s'occupe de l'embauchage, à Paris, en province, à l'étranger.

moins respecté l'Amour. Mais l'Amour lui-même!  
Cet élan sublime, ce don intégral... L'Amour  
aussi, ils ont bavé sur lui, dégoûtantes limaces!

\*\*

Si les hommes sont écœurants, trop souvent,  
de prétention, d'égoïsme, de muflerie, les femmes  
sont, presque toujours, révoltantes de bêtise et  
de gourderie.

Quelle ânerie dans leurs propos!

Quel vide dans leur ciboulot!

Quelle lamentable indigence intellectuelle !  
Quelle ignorance complète — et dans tous les  
domaines...

Ce n'est pas toujours leur faute, assurément.  
Et la plupart d'entre elles finissent par se com-  
plaire dans cette médiocrité intellectuelle.

A quoi s'intéressent-elles, sinon à leur maquil-  
lage, à rougir leurs lèvres, à choisir leurs cha-  
peaux, à dénigrer la toilette de leurs copines?

A qui donnent-elles leur amour? Non pas à  
des hommes intelligents, bons, propres, mais à  
des *minus habens*, à des rigouillards aux belles  
cravates, à des danseurs de tango plus ou moins  
émérites, à des aviateurs portant une belle cas-  
quette et un uniforme bien serré à la taille.  
Voilà ce qui les trouble ! La musique d'un jazz ;

les attouchements furtifs du danseur; la prestance d'un gigolo — qui les abandonnera dès qu'il sera rassasié de leur gymnastique amoureuse...

Toute la joie de vivre est pour elles circonscrite entre la boutique du parfumeur et le dancing, en passant par le Ciné lorsque le film est dramatique et grotesque ou platement sentimental. Ne leur parlez pas des beautés de la nature, de joies saines, d'art propre et puissant, de littérature, de culture... Elles s'esclafferont, ces linottes! Leur esprit est confiné entre leurs cuisses et leur idéal consiste à plaire aux mâles en tortillant le cul dans une robe qui les moule... Oui, qui les moule... ô les moules!!

## BOURRIQUES ET POULETS

J'allais oublier cet échantillon de la faune sociale. Cela eut été dommage ! Car il est aussi répugnant que le maquereau lui-même, le flic des mœurs — et ça n'est pas peu dire.

La plupart des membres de la brigade des mœurs ne se différencient guère des souteneurs. Leur mentalité est la même. Eux aussi, ils exploitent les femmes. Quant elles sont jolies, et restées suffisamment fraîches, ils les obligent à coucher avec eux (et gratuitement!). Quand ils peuvent en tirer des subsides, ils le font. La femme leur donne de l'argent. Il faut avoir un bon « condé », si l'on veut travailler tranquillement. On m'a dit que certains de ces « poulets » se faisaient ainsi un supplément de revenu de cinquante à cent mille francs par mois (500 ou 1.000 NF).

Ayant la patte bien graissée, l'argousin ferme les yeux. La grue peut aguicher, racoler, embêter et cramponner les passants, ça n'a pas d'importance, la bourrique a reçu cinquante ou cent balles le matin.

Et l'on parle de morale ! Certaines rues sont encombrées de gourgandines qui importunent les passants, les poursuivent — allant jusqu'à les injurier lorsqu'ils repoussent leurs proposi-

tions faisandées. Les enfants assistent journellement à cet édifiant tableau. C'est la police qui est responsable de cette turpitude. Elle ne fait pas son *travail* — elle ne veut pas le faire. Elle préfère prélever sa part sur le profit du stupre. Dans un monde de pourris, de vendus, de catins, c'est normal — mais alors foutez-nous la paix, hypocrites apologistes de la Morale, de l'Ordre, de la Religion et de la Vertu, puisque vous êtes tous à vendre, puisque vous consentez à tout, pour du Pognon, puisque vous êtes, tous, aussi putains que les plus putains du ruisseau.

Depuis que les bordels ont été fermés la gangrène du racolage s'est répandue dans les rues ou dans les cafés, avec plus de virulence que jamais. Le flic des mœurs ne fut jamais aussi prospère, ainsi que les « Jules »... ses cousins germains.

## LES SALIGAUDS TOTALITAIRES

Pendant le mois d'avril, mai et juin 1938, l'aviation légionnaire italienne a effectué 7.566 raids en Espagne, comportant 14.174 heures de vol, 1.440.866 kilos d'explosifs ont été lancés.

*La Dépêche Dauphinoise,*

d'après les statistiques publiées par les journaux italiens eux-mêmes (12-7-38). Voilà qui semble bien oublié aujourd'hui. Surtout après les destructions de ces Messieurs O.A.S. !!!

Quand j'étais tout jeune, je trépignais d'horreur au récit de la répression versaillaise, qui était fraîche encore.

On avait beau me dire que les Communards étaient des bandits, je ne pouvais admettre qu'ils aient été exterminés à tous les coins de rue par une soldatesque avinée, fusillés en tas sur l'ordre d'officiers à monocle ou de vieillards tremblants et baveux.

Mon pauvre père me conduisait souvent, par la main, devant les ruines de la Cour des

Comptes incendiée, sur le quai d'Orsay (1), contemplant les corbeaux qui volaient autour des murs noircis par le feu, je pensais aux belles dames qui s'étaient acharnées sur les prisonniers, aux dévotes cruelles qui leur envoyaient des coups de parapluie dans les yeux, à toutes ces chiennes hystériques et à tous ces bourgeois foireux qui aboyaient à la mort des prisonniers et qui s'imaginaient noyer le socialisme dans le sang des *pauvres* assassinés. Même s'ils ne partageaient pas ses espérances trop chimériques, ils auraient dû s'incliner devant l'écroulement de la Commune. N'étaient-ils pas les premiers responsables de l'insurrection, n'avaient-ils pas poussé à bout le peuple parisien, par leur incurie et par leurs trahisons?

... Ils avaient eu terriblement peur et ils se vengeaient lâchement, les Versaillais, sur des vaincus, sur des innocents.

Je dévorai les livres d'histoire et, tout jeune encore, j'avais compris que la bourgeoisie était cruelle et sans pitié.

Beaucoup d'années se sont écoulées et ma conviction, chaque jour, est allée en se fortifiant. Quels monstres que les bien-pensants ! Quels hypocrites, quels tartuffes, quels égoïstes !

---

(1) Ces ruines disparurent en 1900, lors des travaux exécutés pour l'Exposition Universelle. **En** mais je n'arrivai pas à détester les vaincus. **En**



Pour garder leur pognon, ils sont prêts aux pires atrocités — à condition, bien entendu, de ne pas exposer leur viande molle. Ils se battent par procuration et leur acharnement n'en est pas moins grand, au contraire. Nous les voyons à l'œuvre au Katanga, à Cuba, en Argentine et au Vénézuéla, après les avoir vus au Viet-Nam, à Madagascar, en Afrique du Nord — et en dix autres endroits.

La guerre civile espagnole nous avait permis de les voir à l'œuvre, ces hyènes patriotardes et chrétiennes.

Dès le premier jour, leur cœur a battu pour Franco. C'était un officier félon? il avait trahi son serment? Mais il n'y a pas de parjure quand il s'agit de maintenir la canaille prolétarienne sous le joug de l'exploitation cléricafarde et capitaliste. Nos hommes d'Ordre approuvaient Franco de poignarder dans le dos le gouvernement légal et régulier, cette jeune République espagnole, qui n'avait eu qu'un seul tort, à mes yeux : celui de ne pas se montrer assez virile contre ses adversaires (1).

En 1937, j'écrivais :

« *Gringoire* organise un concours et offre cin-

---

(1) Quand je suis allé en Espagne, en 1935, nos camarades m'ont dit : « Le gouvernement a eu le tort de conserver à la tête de toutes les administrations les créatures d'Alphonse XIII, les hommes des Jésuites et de la monarchie ». Tout le mal est venu de là. *Oignez vilain, il vous poindra...*

quante mille francs de prix à ceux qui annonceront la prise de Barcelone avec le maximum de précision. La prise de Barcelone! Toute une population, fière, héroïque, livrée à la plus sauvage des répressions. Le sang versé, les femmes violées, les innocents abattus dans les rues à coups de crosse, tout cela est pour *Gringoire* un objet de rigolade. Les brutes Marocaines déchaînées contre les jolies filles de Catalogne, les mères de famille... quel sujet de concours! Des milliers de jeunes gens étendus, la tempe perforée... Des prisonniers sur lesquels on s'acharnera, avant de les fusiller, les brûlant au fer rouge, coupant leurs testicules, imaginant les horreurs les plus raffinées... cinquante mille francs sont offerts aux inconscients qui auront calculé et supputé avec exactitude le moment où cette orgie sadique pourra (enfin!) se produire. Car voilà longtemps qu'ils attendent et qu'ils espèrent, les assassins de Salengro, les vipères de *Gringoire*, les maquereaux de Chiappe (1)...

« Pourquoi se gêneraient-ils? Ils comptent sur l'impunité. La mort de Salengro n'a pas été

---

(1) Cette clique a bien jubilé, de 1940 à 1944, couverte d'or par les Nazis qui utilisaient ses services, tout en la méprisant. Combien ont pu remplir leurs poches, en se vautrant devant les bottes de la meute hitlérienne lancée à la conquête du monde!!! Il est vrai que certains ont « trinqué » tels que Chiappe et Philippe Henriot, l'animateur de la Fédération Nationale Catholique — le plus haineux de mes contradicteurs...

vengée. Ils continuent à vendre leur torchon ; ils s'enrichissent grâce aux trafics les plus sales. Henri Béraud baffre et éructe. Ce qu'il perd en talent, il le rattrape en graisse... »

\*  
\*\*

Pierre Bénard, le regretté directeur du *Canard Enchaîné*, a pu écrire, en 1944 (dans les *Lettres Françaises*) qu'aucune profession ne fut aussi contaminée par la corruption nazie que le journalisme.

Cela n'est que trop vrai. Il faut cependant faire un distinguo.

Je n'ai jamais considéré comme des journalistes, les quidams, aussi démunis de talent que de conscience et de propreté, qui *pondaient* leur prose dans les colonnes des *grands* journaux. Bunau, Varilla, ce satrape qui dirigeait *Le Matin*, les appelait « Mes employés ». Le terme convenait fort bien. Si Galtier-Boissière avait voulu leur décerner l'épithète de « gilets rayés », comme il fit à certains avocassiers, il aurait eu fort à faire. Car ils ont été *légion* les sportulaires qui ont baffré dans les écuelles à Goebbels, de Georges Suarez à Henri Béraud, à Laubreaux, Chateaubriant, Luchoire et autres Brasillach (1),

---

(1) Lequel, ayant « couché avec l'Allemagne » (c'est le mot qu'il employait lui-même), en avait conservé un « souvenir très doux ». Pendant qu'il y était, il eût tombé le pantalon, comme on dit à Marseille...

que certains tentent d'excuser, sous prétexte qu'ils avaient de grands besoins d'argent, c'est-à-dire de grands vices à satisfaire.

Le journalisme, fier, propre, indépendant, courageux, n'a rien de commun avec ces catins, ces larbins, ces fantoches. Malheureusement, le vrai journaliste, espèce qui se raréfie, est en voie de disparition.

\*  
\*\*

Non contents d'assassiner les républicains (privés d'armes par la lâcheté de notre Front Populaire), on a essayé de les salir. On leur reprocha de prétendues atrocités. On inventa de toutes pièces des histoires ignobles, de prêtres scalpés, émasculés, rôtis, de religieuses violées, que sais-je encore. Pour la Commune de 1871, pour la Révolution russe en 1918, on avait fait la même chose. Toujours le mensonge et la calomnie.

Oh ! quand on se bat... des excès sont toujours possibles, car la bête humaine est féroce lorsque ses instincts sont déchaînés. Mais je suis certain que les gens du peuple sont *toujours* moins cruels que les soudards, les curés, les nobles, les bourgeois. Ils ont moins d'imagination et sont incapables d'inventer des supplices raffinés et savants. Quand ils se fâchent, ils ont bien quelque excuse, ils ont tellement supporté d'avanies, de tortures, d'humiliations, de misères,

à travers les siècles — les parias, les opprimés, les gueux ! Néanmoins, en dépit de leurs justes rancunes et de leur colère trop longtemps comprimée, ils descendent rarement aux turpitudes sanglantes, aux saturnales meurtrières des Franco, des Torquemada, des bourreaux de l'Allemagne nazie ou des « ultras » d'Algérie (1).

La sale presse ment à jet continu, publie de fausses nouvelles et de faux documents...

C'est la danse du scalp. L'obscène Maurras est élu académicien à son retour de Burgos. Le Conseil d'Etat met l'embargo sur l'or de la République espagnole. René Benjamin, qui vient de lécher les pattes de l'assassin de Matteoli, entre à l'Académie Goncourt, aux côtés des Descaves (*Sous-off !*), de Rosny, d'Ajalbert (de l'affaire

---

(1) Qu'on veuille bien relire ma *Barbarie Universelle* et les centaines de documents qui s'y trouvent. Paul Reboux m'écrivait que mon livre lui avait donné le cauchemar... avec les crimes de la royauté, de l'Eglise, des bourgeois et des galonnés !

M. Edmond L. Taylord, président de l'Association de la presse anglo-américaine et correspondant français du *Chicago-Tribune* déclarait à l'American Club de Paris : *Pétat d'esprit de l'armée de Franco est celui d'un groupe de lynchers de nos Etats du Sud poursuivant un nègre assassin.*

Nous avons eu l'équivalent de ces infamies, au cours des sept années de la guerre algérienne. Il y aurait tout un volume à faire avec les tortures, les criminels attentats, les massacres lâchement perpétrés sur des populations sans défense. C'est tout le procès du Militarisme et du Fascisme qu'il faudrait faire. (Lire le beau livre de mon regretté ami Lacaze Duthiers : *La Torture à travers les siècles*, chez le même éditeur.)

Dreyfus !) qui devint, hélas, un farouche « Kol-laborator ».

Et que faisaient les républicains ? Ils délè-guaient Lebrun à l'inauguration de la Cathé-drale de Reims ! La non-intervention battait son plein et nos frères d'Espagne, mitraillés par Hitler et Mussolini, étaient abandonnés par le Front Populaire. On « tendait la main » à la clique des jésuitières. La prétraille jubile au-jourd'hui encore de la bêtise de ces socialos et de ces bolchevistes qui envoient leur marmaille au catéchisme. Quels couillons que ces prétendus révolutionnaires ! Bien peu dangereux pour le fascisme féroce, dont la menace grandit. Ils seront sans doute les premiers à se prosterner devant lui.

Enfant, je vibraï de colère en pensant à Thiers, à Gallifet, aux soudards sanglants de Versailles. Aujourd'hui, mes poings se serrent devant la lâcheté et la sottise de ceux qui prétendent diriger la lutte contre le fascisme mondial, tout en flagornant les vampires ténébreux du Vatican, qui sont pourtant les principaux complices des Salazar, des Franco, des Massu et des Salan de tous les pays.

\*\*

Simples *glanes*, parmi les horreurs récentes. Je n'ai que l'embarras du choix (Guernica, Canton, l'Ethiopie, que de sang versé, que d'infâ-

mies...), en Corée, au Vietnam, au Portugal, en Afrique du Sud, en Angola, etc.

Depuis de nombreuses années, des milliers de travailleurs indigènes haïtiens étaient employés dans les plantations de canne à sucre de Saint-Domingue.

Par suite de la crise, il fut question de renvoyer plusieurs milliers de ces travailleurs (dont le sort était loin d'être enviable) dans leur pays d'origine, à Haïti.

Des altercations se produisirent et les Dominicains surexcités massacrèrent environ mille cinq cents Haïtiens (dont un grand nombre de femmes et d'enfants) et jetèrent ensuite leurs cadavres à la mer, où ils furent dévorés par les requins.

Elégante façon de résoudre le problème du chômage !!!

Et cela s'est produit, non pas sous le règne de Néron, mais les 9 et 10 octobre 1937, chez un peuple ultra-catholique, après vingt siècles de christianisme moralisateur !!!

\*  
\*\*

« Ayant appris que Mme Matteotti se trouvait à la Chambre dans l'espoir de recueillir des nouvelles de son mari, M. Mussolini la fit mander au Palais Chigi.

« Dès que la pauvre femme parut à la porte, Mussolini se leva et se mit au garde-à-vous pour l'écouter. Puis, visiblement ému, il dit d'une voix ferme :

— Madame, je voudrais vous rendre votre mari vivant. Vous pouvez être sûre que le gouvernement fera tout son possible. Nous ne savons rien de certain, mais il y a encore quelque espoir... » (*Il Giornale d'Italia*, organe fasciste.)

Ignoble comédie ! Non seulement Matteoti avait été assassiné sur l'ordre de Mussolini (lâchement frappé de soixante coups de poignard), mais à l'instant même où il parlait à la veuve du martyr, il avait déjà dans sa poche des documents appartenant à Matteoli — documents volés sur le cadavre du regretté leader socialiste.

Nul n'ignore, au surplus, que les assassins furent, par la suite, *acquittés par le tribunal fasciste*.

Et combien d'officiers tortionnaires et de policiers, légionnaires ou « activistes » assassins, n'ont-ils pas été acquittés par des tribunaux français !!!

\*\*

Parmi beaucoup d'autres infamies :

*Prise de Tolède par Franco* : « Ce que fut cette nuit, quelle orgie de violences et d'assassinats



virent ces vieux-murs, nous le sûmes par quelques pauvres créatures tremblantes, les seules qui avaient pu s'échapper de la ville... » (Andrée Viollis, *Petit Journal Illustré*.)

*Bombardement de Falset* (petite ville auprès de Tarragone) : « Ce matin, par trois fois, pendant qu'affluaient dans la ville des centaines de femmes, de vieillards et d'enfants évacués de la zone conquise par les troupes républicaines, plusieurs escadrilles de trimoteurs « Junkers », ont bombardé furieusement Falset, mitraillant les routes et les rues, détruisant et incendiant les édifices. Après la troisième agression, la ville n'était guère plus qu'un monceau de ruines (1).

« Beaucoup de femmes et d'enfants ont péri instantanément sous la mitraille rebelle ; d'autres, malgré la rapidité avec laquelle les secours furent organisés, sont morts après d'horribles souffrances. On ne peut encore calculer le nombre des victimes, mais, à trois heures, l'hôpital de Tarragone avait déjà recueilli plus de cent blessés, tous dans un état grave. »

Et le fils de Mussolini, aussi bandit que son père, s'amusant à descendre, du haut de son avion, des nègres et des négresses sans armes et affolés de terreur, en Ethiopie ?

---

(1) Ces braves Boches se faisaient la main, en vue des futures boucheries de Pologne, de Russie et d'ailleurs,

Et nos bons amis d'Amérique, s'amusant à lyncher les nègres, à les torturer, en les écorchant tout vifs, en les faisant brûler après les avoir arrosés de pétrole... Ils s'en vont ensuite au temple ou à l'église et se plongent avec dévotion dans la sainte Bible (ce livre dégoûtant et atroce n'est-il pas le symbole le plus frappant de la canaillerie religieuse ?).

Et les Japonais? Dans l'espace de six semaines (en 1937), ils ont tué en Chine centrale 68.737 Chinois — et ils n'ont perdu que 1.750 hommes. Quelle ignoble tuerie, consistant à massacrer des gens privés d'armes et de moyens de défense...

Et tant d'autres horreurs, qui nécessiteraient dix volumes...



« J'en passe — et non des moins odieuses. Je ne citerai pour mémoire que l'ignoble assassinat d'un indigène employé comme porteur sur la route de Faranah à Konakry. Le malheureux noir s'était blessé au pied et il était resté en arrière de la colonne pour se panser. En arrivant à l'étape, le chef blanc s'aperçoit qu'il lui manque un porteur. « Il revient sur ses pas, aperçoit l'homme qui a déposé sa charge... Et sans lui demander aucune explication, il s'approche et d'un coup de revolver lui brûle la cervelle... »

« ... Il importe que, de façon énergique, de telles pratiques soient réprimées et qu'intervienne la vigoureuse sanction nécessaire. Ce n'est pas avec du sang que doit

être tracée la route, assez rouge déjà, de la civilisation. » (Jacques Dhur, *Le Journal*, 13 avril 1906.)

« ... Puis le chef blanc fit appréhender et fusiller en sa présence dix-huit nègres inoffensifs, en exécution d'un soi-disant jugement — jugement devenu introuvable. Et les noms des exécutés seraient inconnus, s'ils n'eussent été dénoncés par la grande voix de la rumeur publique...

« Ces atrocités valurent à l'administrateur, non pas un blâme, mais un avancement scandaleux. Car, en vingt et un mois, il parvint à un degré de hiérarchie où les autres n'arrivent qu'au bout de six ans... Il fut nommé à la tête du Fouta-Djalou. Désormais, il était maître incontesté et dans son immense et naïf orgueil, il se crut du coup sacré roi. Et sous son omnipotente dictature se multiplièrent les arrestations arbitraires, etc... » (Jacques Dhur, *Le Journal*, 15 avril 1906.)



Dans *Le Populaire*, organe du Parti Socialiste, on pouvait lire, à la date du 13 janvier 1920 :

« Soixante Canaques viennent d'être condamnés, dont cinq à mort, pour les faits qui ont accompagné la rébellion de 1917.

« Les Annales Coloniales écrivent :

« Depuis 1853, le drapeau français flotte sur la Nouvelle-Calédonie. En 1917, quand la rébellion a eu lieu, il y avait donc soixante-quatre ans que nous possédions le pays. Cela fait presque trois générations. Voilà donc plus de soixante ans que nous avons envahi le pays, chassé les possesseurs du sol de leurs meilleures terres, que nous les forçons à payer un tribut sous le nom d'impôt de capitulation ; que leur avons-nous donné en échange ? Toutes les tares de notre civilisation. Quelles tentatives ont été

*faites pour les instruire, leur apprendre les notions d'hygiène les plus élémentaires, faire naître en eux les besoins d'une civilisation un peu plus élevée qui les aurait contraints à travailler de concert avec les blancs au lieu de massacrer ceux-ci et de dévaster leurs propriétés ?*

*« Nous ne leur avons rien appris, rien enseigné. Tels ils étaient en 1853, tels ils sont en 1919, peut-être avec quelques vices en plus. Nous n'avons eu nul souci de leur santé physique, et le seul résultat obtenu est que la population canaque a diminué de deux tiers depuis l'annexion. Au lieu d'assurer à chaque tribu un instituteur ou un médecin, on a réparti, par-ci, par-là, quelques gendarmes. »*

Ces quelques lignes, dans leur simplicité et leur concision, sont plus éloquents que de longs discours.

Courage ! Encore un peu de ténacité et la plaie du Colonialisme disparaîtra définitivement, avec toutes les tares et toute les tyrannies de notre mensongère « Civilisation » !

\*\*

*Les Phosphates Tunisiens réalisaient des bénéfices tout aussi scandaleux.*

Avec un capital de 81.750.000 francs, ils réalisaient, pour le seul exercice 1928, un bénéfice de 22 millions ! (22.425.288 francs.)

Le capitalisme français s'était abattu sur l'Afrique du Nord, parce qu'on y trouvait les gisements les plus considérables du monde entier.

Pour empêcher une concurrence qui aurait fait baisser les prix de vente, ils s'entendirent, non seulement entre eux (Tunisie, Maroc), mais avec les gisements étrangers.

La production de phosphates n'était que de 850.000 tonnes en 1885, pour le monde entier. En 1900, elle dépassait 3 millions de tonnes. En 1925, l'Afrique du Nord produisait à elle seule près de 7 millions de tonnes et d'énormes bénéfices, auxquels la Nation française ne participait pas, étaient réalisés au détriment d'une main-d'œuvre indigène, astreinte à un travail pénible et malsain (et durement exploitée...).

Aujourd'hui, c'est au Katanga qu'il nous est permis de voir à l'œuvre les grands pirates colonialistes (comme en Afrique du Sud : Rhodésie, Angola).

Voici des chiffres qui donneront un aperçu de la puissance de la trop fameuse Union Minière du Katanga.

« Le Katanga, qui est presque aussi grand que la France avec 1.700.000 habitants noirs et, au 1<sup>er</sup> janvier 1960, 33.000 Européens, « représente 42 % du revenu national congolais et des rentrées de l'Etat. La province a produit en 1959, 282.000 tonnes de cuivre, 24 kilos d'or fin, 3.206 tonnes de cassitérite, 167 tonnes de tantale colombite, 3.444 tonnes d'étain, 6.101 d'alliage cobaltifère et 5.991 de cobalt granulé, 117.778 de concentrés de zinc cru et 54.810 de zinc métal, 148 d'argent, 475 de cadmium, 13.643 kilos de platine, 388.184 tonnes de manganèse, enfin 366.830 tonnes de charbon. Or et diamants exceptés, le Congo minier se résume dans le Katanga et, plus précisément, dans le Haut-Katanga. En 1959, l'Union minière accuse un bénéfice net de plus de trois milliards et demi de francs belges. »

« Ces chiffres peuvent paraître à première vue assez arides. Ils expliquent tout. Pour le reste, voilà quel était le climat en 1959 avant l'indépendance : « Sainte alliance de l'Etat, du capital et de l'Eglise... paternalisme extrême... respect quasi fétichiste de l'Union minière et de sa puissance. » (D'après Pierre Davister, *Katanga, Enjeu du Monde.*)

S'appuyant sur un aventurier sans scrupules,

Tsombé (qui a déjà sur la conscience les assassinats de Lumumba, de M. H., etc.), l'Union Minière embauche, dans le monde entier, des « hommes de main » et des tueurs. Un bureau spécial de recrutement fonctionne en Espagne (dirigé par un certain capitaine Serge) et l'on sait qu'un certain nombre de gangsters de l'O.A.S. sont partis au Katanga grossir les rangs des « Affreux », ainsi qu'ils se désignent eux-mêmes.

Tous ces « durs » sont grassement payés. On s'en doute.

Fascisme, Capitalisme et Militarisme se retrouvent toujours fraternellement associés, tandis que le Vatican, plus habile, reste prudemment dans la coulisse.

L'enjeu en vaut la peine, aussi bien dans la Rhodésie britannique que dans le Katanga de Tsombé !

Les deux grandes Compagnies minières de Rhodésie viennent de fusionner, constituant un puissant trust de mines de cuivre — dont les réserves s'élèvent à environ 300 millions de tonnes de minerai !

Les noirs n'ont pas fini de s'exténuer pour fournir, dans le sang et dans la servitude, de copieux dividendes à cette clique de rapaces...



« La *Vanguardia*, le plus grand journal de Barcelone, paraît ce matin sur quatre pages. La foule s'arrache le journal.

« Vingt gros trimoteurs sont passés à midi au-dessus de la place de Catalogne, pendant la célébration de la messe. Les appareils volaient très bas. La foule les a acclamés longuement. »

(Après la prise de Barcelone par Franco.)

La foule a acclamé les bandits qui, depuis plus de deux ans, venaient la bombarder — assassinant des milliers de femmes et d'enfants sans défense.

La canaillerie des « maîtres » est révoltante, mais la lâcheté du « sujet » ne l'est pas moins.

Bruno était bien le digne rejeton de son ignoble père. Tous deux ont eu d'ailleurs la fin tragique qu'ils avaient cent fois méritée.

D'un article de *La Lumière*, de l'époque, je découpe un extrait du journal anglais *Evening News*, qui donne une citation de Bruno Mussolini, tirée du livre qu'il écrivit sur l'Ethiopie :

« Je n'avais jamais vu un grand incendie, bien que j'eusse souvent suivi les autos des pompiers. C'est peut-être parce que quelqu'un avait entendu parler de cette lacune de mon éducation qu'une machine de la 17<sup>e</sup> escadrille reçut l'ordre de bombarder la zone d'Adi-Abo, avec des bombes incendiaires. Nous devions mettre en feu les champs et les villages. Tout cela était très divertissant... »

« Lorsque les châssis porte-bombes furent vides, j'ai commencé à lancer des bombes à la main... C'était très amusant. Une « zariba » entourée d'arbres n'a pas été facile à atteindre et je n'ai réussi qu'à la troisième fois. Les valetudinaires qui s'y trouvaient ont sauté au dehors lorsqu'ils ont vu leur toit brûler et se sont enfuis comme des fous. Entourés d'un cercle de flammes, quatre à cinq mille Abyssins ont péri : asphyxiés. »

Cela peut se passer de commentaires !

## LES FOIREUX

Je sens contre la bêtise de mon époque des flots de haine qui m'étouffent.  
FLAUBERT.

Les chefs qui plastronnent, couverts de galons, de plumes et de décorations, les tyrans qui crânent, les rois qui s'offrent aux bravos de l'imbécile multitude, me répugnent évidemment. Mais j'ai un particulier dégoût pour ceux de ces fantoches qui éprouvent le besoin de parader derrière un triple rang de policiers armés.

Quand on veut en imposer aux badauds, on commence par ne pas claquer des dents !

J'ai lu naguère dans *Le Matin*, le récit détaillé des dispositions policières qui avaient été prises à Rome afin de protéger la peau précieuse du Reichführer, quand il est allé là-bas.

(Les gens du *Matin* étaient si bouchés qu'ils n'avaient pas compris qu'en publiant cet article, ils donnaient au fascisme — dont ils étaient les défenseurs ardents — un fameux coup de pied en vache.)

Rome était méconnaissable (*sic*). Les gens ne sortaient plus, les rues étaient barrées, les restaurants déserts, etc., etc. Le matin du grand défilé, les argousins avaient réquisitionné les clefs de toutes les terrasses. Le ministre du



Danemark lui-même ne put accéder à la sienne que le soir, après la cérémonie !

Quand le Führer apparut au balcon, on éteignit les lumières, afin qu'on ne puisse tirer sur lui.

Ces Messieurs avaient une frousse intense. Ils faisaient littéralement dans leur culotte.

Nous savons bien que la conscience des dictateurs n'est jamais tranquille. Ils ont commis tellement d'infamies et de crimes qu'ils craignent, non sans raison, de se faire dégringoler. Ils ont fait enfermer, torturer et massacrer tant d'innocentes victimes qu'ils n'osent plus faire un pas sans craindre de voir un justicier se dresser devant eux, pour venger la Liberté et le Droit. famies et de crimes qu'ils craignent, non sans raison, de se faire dégringoler. Ils ont fait enfermer, torturer et massacrer tant d'innocentes victimes qu'ils n'osent plus faire un pas sans craindre de voir un justicier se dresser devant eux, pour venger la Liberté et le Droit.

Quand même ! On ne s'attendait pas à les trouver si lâches et si peureux... On pouvait supposer qu'ils auraient assez de cran pour braver l'ennemi. Mais ils ne savent crâner que devant les journalistes (et pas tous).

Ces fantoches sont aussi foireux que cruels. Ils reculent pour nous les limites du dégoût...

Les mêmes précautions abusives (et tremblantes) ont été renouvelées depuis la Libération. La frousse des *puissants* est devenue universelle — et significative. Quel déploiement de police

et quel luxe de précautions pour le moindre de leurs déplacements !

Et ça coûte cher ! Peu importe le gaspillage de dizaines de millions, puisque c'est le contribuable qui paie...

Paris rajeunit... Paris sera bientôt tout blanchi, inoffensif par conséquent... Rendu à l'innocence.

Salut donc, Français mes frères, à une France vraiment purifiée ! Mieux vaut tard que jamais...

Car Pouillon, sacré Pouillon, oui... Pouillon court toujours !

Et combien d'autres Pouillon, pas du tout couillons, font de même et, comme lui, emplissent leurs poches, escroquent à droite et à gauche (surtout à gauche) et, finalement, se promènent dans les Champs-Élysées, adressant de dédaigneux sourires aux grues qui circulent, nippées pourtant de façon très excitante, quoique de mauvais goût, complètement rassurés et confiants, tranquilisés et euphoriques, ayant graissé suffisamment de pattes, depuis le greffier d'un tribunal jusqu'aux plus hauts (?) personnages de la Cinquième (au-dessus de la cave...).

Mais la vraie Cave..., c'est toi qui me lis, ingénu contribuable !

On blanchit les façades ! Que pourrait-on faire d'autre ? La façade, c'est le principal, parce que ça se voit. Ce qui ne se voit pas, ça n'a pas d'importance. C'est le domaine ignoble et dissimulé du crasseux, du répugnant, du merdeux...

Lorsque les chaussettes du Marseillais d'autrefois étaient vraiment trop sales — et toutes raidies de crasse et de transpiration — il se contentait de les retourner et les portait crânement à l'envers. Il eût mieux fait de ne rien mettre du tout !

... Bien entendu, cette histoire de chaussettes n'a rien à voir avec le replâtrage de notre vicille société, autoritaire et capitaliste...

Dont certains naïfs assurent qu'elle est mourante et condamnée (par qui ?) alors qu'elle est, hélas ! plus douloureusement écrasante que jamais !

## LES POLITICIENS

Le courage, c'est d'aimer la vérité  
et de la dire !

Jean JAURÈS.

Comparé aux Salazar, aux Fuhrer, aux Franco et autres fripouilles *totalitaires*, notre politicien semble presque anodin.

Ne vous y fiez pas trop.

Dans la peau d'un Laval ou d'un Tardieu, il y a sans doute le cœur féroce d'un Thiers ou d'un Franco qui attend son heure... On l'a bien vu en 1940 — et *depuis* !

Il n'est pas méchant par principe, le politicien. Mais il veut régner à tout prix.

La revue *Aux Ecoutes*, qui change assez souvent son fusil d'épaule (et son escarcelle aussi) reconnaissait elle-même (15-4-1960) comment le gouvernement français truquait les élections... dans la *Libre Algérie* « française » à part entière (*sic*). Entière pour les Colons et les Magnats !!

Oui, la revue *Aux Ecoutes* (15-4-1960) écrivait (au sujet des élections cantonales) :

« Des parlementaires-recruteurs, membres de l'U.N.R., ont été envoyés là-bas à la recherche de candidats valables (*resic*). Pour faciliter la tâche des parlementaires, les Préfets ont pour mission de leur communiquer des listes de personnes valables, âgées de trente à quarante ans. »

Comme les candidats peuvent être effrayés par les menaces du F.L.N., les recruteurs devaient susciter la

confiance en expliquant que les conseillers généraux toucheraient le même traitement que les députés.

Mais on avait tellement bourré le crâne, et de façon tellement cynique, aux pauvres Arabes, qu'ils ne marchaient plus — plus du tout ! Qui dira qu'ils avaient tort ?

Rien ne le désignait de façon particulière pour être au pouvoir (il est vrai que le génie n'est pas indispensable pour chausser les pantouffles de Doumergue ou celles de Lebrun ! Debré ? Vous êtes-vous jamais demandé ce qu'on aurait pu faire de ce polichinelle dans une société à peu près intelligente ?)

Le politicien est souvent un ignorant, doublé d'un paresseux. Un esprit brouillon, incapable de diriger un vulgaire commerce d'épicerie ou une fabrique de chaussettes, un avocat bafouilleur, un plumitif vaseux, un raté comblé de diplômes... Fussiez-vous affligé des tares les plus lourdes, de l'incapacité la plus notoire, on vous mettra à l'Intérieur, à la Guerre, à l'Éducation Nationale. A moins que vous préféreriez la Justice ? les Colonies, peut-être ? Prenez toujours l'Agriculture — vous permuterez avec le Commerce ou les Travaux publics, au prochain remaniement...

Une *qualité* est indispensable pour faire un bon politicien : l'astuce.

La finesse d'un Chautemps ou la roublardise d'un Briand... Le culot d'un Doriot, d'un Lacoste, d'un Pflimlin...

La duplicité et la pleutrerie des politiciens

sont aussi funestes que la canaillerie cynique des dictateurs.

« La politique anglaise a été justifiée par M. Chamberlain plusieurs fois avec des arguments qui sont dans la mémoire de tous. En fait, tout s'est passé comme si elle eût voulu favoriser Franco, tout en tenant compte de la complexe réalité européenne et mondiale.

« La France... va-t-elle s'obstiner à ne pas comprendre que la savante politique de M. Chamberlain n'a eu d'autre but que celui d'assurer la victoire à Franco ? » (*titre d'un journal fasciste italien*).

Le politicien se drape dans la non-intervention, avec le désir évident de favoriser la canaille franquiste. Nous le savions déjà, mais l'aveu est bon à épingleur — et à retenir.

Le politicien dit « blanc » — et il fait « noir ». Et il prétend que c'est pour notre bien et dans notre intérêt, qu'il a retourné sa veste !

Il passe la main dans le dos aux prolétaires, mais il a promis au bourgeois de consolider ses privilèges.

Le politicien n'a qu'un idéal : emplir ses poches et garder sa place. On l'a vu en Algérie, et au 13 mai, et même depuis...

\*\*

Précisons-le. La plus sale, la plus écœurante espèce de *politicards* (qu'ils soient de l'État ou de l'Eglise), ce sont les individus qui ne cessent de parler de fraternité et font de beaux discours,

avec de sublimes paroles, émouvantes, onctueuses — et qui se comportent d'un façon absolument opposée à leurs déclarations.

En les écoutant, certains s'y laissent prendre et se mettent à chialer. D'autres, sachant à quoi s'en tenir sur la tartuferie et la vilénie de ces comédiens cyniques, serrent les poings d'indignation et de colère. Moi, j'ai simplement envie de leur cracher au nez, ou d'éclater de rire, au beau milieu de leurs homélies, pour le seul plaisir de leur montrer que je n'en suis pas dupe.

... Pour ne pas être écrasé, je lutte de toutes mes forces, mais il m'arrive de succomber. Hélas! Je rongerai mon frein et j'attendrai — mais si l'on espère que je lécherai les bottes de mon vainqueur momentané... jamais!

Un journal d'Amsterdam a posé la question suivante à ses lecteurs : *Quels sont les dix plus grands hommes de notre époque?*

Si l'on m'avait posé cette question, j'aurais été bien embarrassé pour répondre. Vous en connaissez, vous, des « grands hommes », à la dizaine ?

Les braves hollandais ont répondu : Roosevelt, Hitler, Mussolini, Staline, Eden, etc., etc.

Pas un Français n'a été désigné — le squelette de Paul Déroulède a dû trembler de fureur!

Un seul savant : Einstein (et il n'a pas eu beaucoup de voix). Pas un écrivain, pas un philosophe, un penseur, un éducateur, mais rien que des politiciens. Et qu'ont-ils fait de grand

et de propre pour l'humanité? pour tirer le prolo de la crise? pour triompher de la misère, de la maladie, pour assurer la paix dans le monde? Il serait cruel d'insister.

De telles enquêtes sont très éducatives, malgré tout, car elles nous renseignent sur la mentalité publique.

Quand j'accuse les hommes d'être des moutons, n'ai-je pas raison?

Pour ces badauds, les grands hommes, ce sont les personnages dont les journaux parlent tous les matins. Simple affaire de réclame et de publicité. On n'est grand que lorsqu'on est connu, archi connu...

Si l'on faisait une enquête de ce genre aujourd'hui, soyez assuré que les résultats ne seraient pas meilleurs !

Le Populo n'a pas gagné grand chose en jugeotte, en clairvoyance, en esprit critique. Il se passionne davantage pour les « catcheurs », les pitres (en tous genres) et les porteurs d'uniformes, de galons et de décorations, de diadèmes, tiaras, couronnes. On l'éblouit avec tout un bric-à-brac de verroteries, ferblanteries, drapeaux, emblèmes et on l'entraîne où l'on veut, jusqu'au cimetière, inclusivement, à grand renfort de fanfares et de boniments. Populo est un gosse incorrigible et jobard ; sensible à toutes les flatteries, il mord à tous les hameçons et se fait prendre à tous les pièges... patriotiques, religieux, démagogiques...

Allons, les inconscients, les moutons, les sui-

veurs, soyez logiques. Mettez vos actes d'accord avec vos idées.

Vous criez contre les curés, mais vous vous faites enterrer par eux et vous envoyez vos gosses se faire abrutir au catéchisme.

Vous criez contre la guerre, mais vous êtes chauvin et vous aimez les fanfares : ran-tan-plan. et pan-pan-ra-ta-plan. C'est avec des *résonnements* de peau d'âne que vous allez faire trouver la vôtre.

Vous criez contre le Patron, mais vous êtes aussi exploiteur que lui, aussi pognoniste, aussi *radin*. Si vous trouviez une bonne occasion d'emplier vos poches, vous n'y manqueriez pas.

Vous criez contre le voisin parce qu'il a regardé votre Femme, mais vous essayez de trousser tous les jupons qui passent.

Vous criez contre le Fascisme, mais vous faites risette au *contre-coup* et vous laissez tomber lâchement le copain persécuté par les « Singes »...

Vous criez pour la Liberté ! pour la Paix ! pour la Justice ! Mais vous continuez de battre vos enfants et vos femmes, de débîner vos amis, de vous saouler comme des bêtes, de mijoter dans la crasse, le tabac, la saleté. Vous vivez comme des brutes. Vous acceptez de vous vendre, mâle ou femelle. Vous rampez, vous grimacez, pour quelques francs de pourboire ou d'augmentation de salaire !

Alors, de quoi vous plaignez-vous ?

Et pourquoi voudriez-vous que les choses changent, si vous ne changez pas vous-mêmes ?



## LES GIROUETTES

Ne jamais trahir la Vérité ; ne  
jamais prononcer une parole qui puis-  
se encourager l'Erreur ou le Mal...

MANZONI.

C'est parmi les politiciens, les journalistes, les avocats, que l'on trouve les girouettes les plus désinvoltes, les menteurs les plus effrontés, les bateleurs les plus cyniques. Un charlatan de fête foraine n'arrivera jamais à la cheville d'un curé ou d'un député.

Le politicien se contredit chaque fois que son intérêt le lui commande.

M. Casimir de La Rocque, en 1935, fulminait contre l'Angleterre.

« Il est vraiment inutile d'épiloguer sur l'Angleterre, fidèle à sa plus lointaine tradition historique lorsqu'elle déguise ses entreprises commerciales, ses ambitions impérialistes, le travail inexorable de son Intelligence-Service derrière les rangs serrés de ses commentateurs de Bible... » (La Rocque : « *Egoïsme sacré* », *Le Flambeau*, 19-10-35.)

Il stigmatisait : « la mégalomanie conqué-

rante et aveugle des marchands de la Cité britannique ». Et leur « impérialisme insatiable ». (9-11-35.)

Mais trois ans plus tard, le roi d'Angleterre vient à Paris — et Kasimir pavoise.

Il écrit froidement que « la solidarité franco-anglaise est la pierre angulaire de la paix européenne » (19 juillet 1938). Entre la France et l'Angleterre, il découvre « les mêmes conceptions de justice, d'égalité, de liberté, d'émancipation humaine... » M...ince alors !

En 1935, La Rocque vitupérait l'Angleterre pour être agréable à Mussolini (c'était le moment où celui-ci s'emparait de l'Abyssinie, au grand mécontentement des Angliches).

En 1938, l'Angleterre a très bien travaillé en Espagne. Grâce à elle, Franco est victorieux. Voilà pourquoi La Rocque change son fusil d'épaule et adore ce qu'il avait brûlé. Sans parler des fonds secrets, bien entendu, qui ont permis d'arroser la presse enthousiaste...

Je pourrai donner mille exemples de ce genre. On se sert des prolos pour être élu député. Puis on fait les affaires des capitalistes.

On exploite l'amour de la Justice et du Progrès, la haine de la Guerre, etc. Mais une fois *parvenu*, on marche avec les tyrans, les conservateurs, les marchands d'obus, les massacreurs...

C'est ça la Politique !

On débute à Chateldon (Puy-de-Dôme) (1). On est socialiste, révolutionnaire, antimilitariste, bouffeur de curés. On se fait un nom, comme avocat, en plaidant pour les copains syndiqués, assez niais pour se faire passer à tabac par les flics. On décroche la timbale, candidat des ouvriers ! Une fois au Parlement, un bon intrigant n'a plus qu'à se laisser... flotter. Il est facile de se faire des relations et de fraterniser dans la coulisse, avec les vampires du Capital et de la réaction, contre lesquels on gueulera le soir, à la tribune des *métingues* !

C'est ainsi que l'on devient capitaliste soi-même. Vingt ans plus tard, le socialo achète le château de son village et marie sa fille à un Monsieur le Comte. Il se rend à Rome et lèche les pattes au Saint-Père, après avoir reçu les directives hautaines de Mussolini — encore un ancien chambardeur, dont le casier judiciaire comportait quatorze condamnations !!!

N'insistons pas, sur Laval. Pour une fois la farce a mal fini. Il a trinqué pour ses fautes. Tandis que le Vatican sauvait les pires gredins, les Von Papen, par exemple, plus coupables que Pierre Laval, mais complètement inféodés aux Jésuites.

---

(1) Pierre Laval (je l'y ai connu en 1909).

## LE DÉCLIN DU SOCIALISME

Au lendemain du dernier succès des Conservateurs en Angleterre, la presse de droite s'est ouvertement réjouie de ce qu'elle a appelé l'embourgeoisement du parti socialiste et de la classe ouvrière. On sait que ce phénomène n'est pas particulier au travailisme anglais.

Le *New York Times* écrit : « Le parti travailliste a rendu au pays un signalé service en corrigeant un grand nombre de maux du passé, mais, les ayant corrigés, il n'a plus aucune revendication à formuler et le peuple britannique, ayant davantage d'argent à dépenser, préfère le dépenser lui-même que de demander à l'Etat de le dépenser pour lui ».

Même son de cloche dans le *New York Herald Tribune* : « Les électeurs britanniques tiennent à conserver l'Etat-Providence que leur ont donné les travaillistes, mais préfèrent le voir administré par les conservateurs ».

Ce qui revient à dire que le prolétariat « révolutionnaire » devient réactionnaire et conservateur... dans la mesure où il a quelque chose (ou croit avoir quelque chose) à conserver.

Voilà bien longtemps que nous avons constaté ce phénomène, tant sur le plan individuel que dans le domaine collectif.

. Combien d'ouvriers qui grognent contre la Société capitaliste, dont ils critiquent violemment les institutions — et qui changent d'opinion à partir du jour où ils ont eu la veine de décrocher une bonne petite place ! mieux payée et mieux considérée ! Sans parler de ceux qui font un héritage inattendu. Presque toujours la métamorphose est complète. On améliore son vêtement et l'on se rengorge aux yeux des voisins. La femme et les gosses deviennent comiquement crâneurs. Ils vont parfois jusqu'à mépriser les pauvres bougres qui ont eu moins de chance et continuent à végéter. Et laissent volontiers entendre à qui le veut que ceux-là ne sont pas dignes d'un meilleur sort.

Bref, la société n'est pas tellement mauvaise et chacun arrive à s'y faire la situation que lui mérite sa valeur...

Voilà l'inconvénient, chers camarades socialistes, d'avoir cantonné votre propagande sur le terrain des revendications matérielles et d'avoir totalement négligé l'éducation de la classe ouvrière, sa véritable et féconde émancipation intellectuelle.

Vous ne lui avez pas donné d'autre idéal que l'amélioration du *standard* de vie : logement plus agréable, mobilier moderne et confortable, frigidaire et télévision — table mieux garnie, pinard plus abondant... que voulez-vous de plus ? La Révolution est faite. On n'ira pas plus loin. On n'a même pas la moindre idée de ce qu'on pourrait revendiquer en supplément de toutes ces belles choses !

En conclusion. — On restera sous la tutelle du Capitalisme, de l'Etat et de l'Eglise...

Et alors ? Lutter contre le Fascisme, contre la Guerre ? Vous voulez rire... Parlez-nous plutôt d'acquérir une petite *bagnole* pour sortir la « smala » le dimanche et aller visiter la belle-mère. Voilà qui en bouchera un coin aux péquenots du secteur...

Ça ne veut pas dire, précisons-le, que les bagnoles et les frigidaires sont dénués de tout intérêt. Mais ça n'est pas tout. Il faut viser encore plus haut, beaucoup plus haut — et sur un plan tout différent.

On en reparlera. En attendant, Prolos, nos frères, loin de vous endormir sur les « lauriers » obtenus, il faut demeurer vigilants.

Car vos conquêtes demeureront éphémères, aussi longtemps que le pouvoir restera entre les mains d'une poignée de privilégiés ambitieux, avides, sans scrupules...

Tous les « avantages » réalisés sont à la merci de quelques mois de chômage...

Loin de vous endormir dans une fausse et trompeuse sécurité, penchez-vous, par exemple, sur le problème crucial, essentiel, de la *surnatalité*, facteur de misère, de concurrence, d'esclavage et de guerre.

Le grand crime de vos chefs fut de s'associer, par veulerie ou par démagogie, à une politique aussi dangereuse.

Ne comptez pas sur eux pour vous ouvrir les yeux et vous montrer le chemin d'un progrès authentique et durable.

Ce chemin-là, vous seuls pourrez le découvrir, si toutefois vous en êtes capables...

## UNE BELLE GIROUETTE : LE PAPE !

Bien rares sont les gens qui osent attaquer le vieux sorcier du Vatican. Des écrivains qui se croient très révolutionnaires (?) trouvent la chose de mauvais goût. Ils ferment volontairement les yeux sur l'hypocrisie de cette canaille rusée, qui a joué un rôle si pernicieux, depuis quelques années, dans le gâchis international.

Léon Blum ne suggérerait-il pas de mettre le Pape... à la tête de la Conférence de la Paix ? Incroyable !

Pour sauver les privilèges de la curaille, le Pape est prêt à toutes les volte-face, à toutes les palinodies, à toutes les culbutes.

Il a béni Hitler, espérant que celui-ci, qui était catholique, allait le favoriser. Puis il l'a combattu de son mieux, quand il a vu que le Führer n'acceptait pas de tirer les marrons du feu pour la Sainte Eglise.

Il a organisé une croisade mondiale contre les Soviets, parce qu'ils avaient bousculé papes et raticlions. Il a fait de même contre le Mexique, contre Cuba, la Yougoslavie, etc. Mais il lèche demain leurs bottes, s'il y trouvait un quelconque intérêt, aux Soviétiques et Marxistes du monde entier...

En 1934, il demandait aux catholiques espagnols de soutenir le gouvernement régulier contre les révoltés. Parce que le cafard Gil Roblès était au pouvoir et que les révoltés étaient des prolos ! Mais trois ans plus tard, le même Pape a envoyé un ambassadeur officiel au révolté Franco — parce que le gouvernement régulier était laïque (le coup d'Etat fasciste a du reste été manigancé par le Vatican).

Pie XII, tout comme Pie XI, a servi le Fascisme ; quant à Roncali, il est prêt à tout... Il sera fasciste, il se dira républicain, monarchiste : il bénit Franco, inspire Salazar, intrigue avec Mollet, Kennedy et consorts. Il est prêt à encenser les chefs socialistes et communistes s'ils commettent le crime de lui abandonner l'enseignement et s'ils livrent à la prétraille le cerveau des prolos gobeurs.

Ça parle de Paix — et ça bénit les Canons !

Ça se réclame d'un Jésus miséreux — et ça vit dans un palais merveilleux !

Ça prêche le renoncement aux imbéciles — et ça accumule les plus formidables richesses de la terre !

Ça chante la Fraternité — et ça collabore avec tous les tyrans !

Ses prédécesseurs ont d'ailleurs été aussi politiques, aussi jésuites que lui. En 1895, le Pape Léon XIII soutenait les Ethiopiens contre l'Italie, pour embêter le ministre Crispi, qui était



franc-maçon. Quarante ans plus tard, Pie onze a béni les massacreurs italiens, qui allaient exterminer les... Ethiopiens.

Bref, ils sont toujours, les Papes sanglants, du côté du plus fort, du côté du Pognon, du côté de la Tyrannie et surtout du côté de leur INTÉRÊT PERSONNEL, du côté des PRIVILÈGES de leur Eglise !

\*  
\*\*

La princesse Anne de France, troisième fille du comte de Paris (« prétendant » à la couronne de France, comme on sait), devait épouser le jeune prince Siméon de Bulgarie, « héritier » (qu'il dit !) du trône de Sofia.

Ils étaient très amoureux l'un de l'autre, ce qui peut arriver à tout le monde. Pour être prince on n'en est pas moins homme...

Malheureusement (pour eux) les princes ne sont pas libres de se marier avec qui bon leur semble. M. Jean XXIII s'est opposé au mariage, sous prétexte que Siméon appartient à la religion orthodoxe (1). Ceux-là ont dû y mettre le prix...

De quoi se mêle-t-il, ce gros plein de soupe ? Étant lui-même célibataire, il n'est guère qualifié pour s'occuper du mariage des autres...

---

(1) On a vu cependant, il n'y a pas longtemps, un prince catholique espagnol être autorisé par l'Eglise à épouser une princesse grecque orthodoxe. Pourquoi cette différence de traitement ?

Le comte de Paris, qui voyait cette alliance d'un bon œil, a dû s'incliner. Quelle platitude ! Et ça veut gouverner la France !...

La petite Anna en a pleuré pendant trois mois, cloîtrée dans un couvent. A sa place, je les aurais envoyés promener, les couvents et les curetons.

Quant à Siméon le Bulgare, ayant rencontré dans un cabaret, où il se consolait des avanies de Rond-Kali, une très belle brune espagnole de 20 ans, il a renoncé, « subito presto », à la couronne d'Anne la Catholique pour se consacrer au giron de la jolie Margarita Acebo, d'autant plus qu'elle est héritière d'une grande fortune.

L'histoire est très morale, comme on voit. La Morale du Fric. L'Argent d'abord, l'Amour ensuite, c'est la règle du monde actuel. Et c'est aussi la règle de l'Eglise.

Il aura bonne mine le pape, après avoir montré tant d'intolérance, de faire appel aux orthodoxes pour qu'ils participent à son prochain Concile œcuménique !

Si le prince bulgare avait accepté de se convertir au catholicisme, il aurait épousé la princesse française en grande pompe, à grand renfort de rois, de présidents, de généraux, d'archevêques et autres ganaches, sans parler des gros industriels, capitalistes, financiers, diplomates, pétroliers et multiples parasites plus ou moins engraisés par l'ignorance, la bêtise et la lâcheté des masses populaires.

La base de la Société, c'est l'exploitation, la pourriture, la corruption.

Et la façade... c'est l'hypocrisie !

NOTA. — Ajoutons un mot, au sujet de l'Internationallisme de ces têtes couronnées.

J'ai publié naguère, au temps où l'Action Française prêchait le nationalisme intégral (sic), des documents amusants.

On sait, bien sûr, que les mariages princiers et royaux n'obéissent que très rarement à des préoccupations sentimentales. Ce sont des combinaisons politiques, étant bien entendu que ceux qui les imaginent n'ont pas d'autre souci que celui de défendre ce qu'ils appellent les intérêts dynastiques, lesquels n'ont rien de commun, cela va sans dire, avec les intérêts des nations et des peuples. Ce serait plutôt le contraire !

Tout récemment, l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux a publié les « quartiers » de l'actuel prétendant à la couronne de France :

#### QUARTIERS DE L'ACTUEL COMTE DE PARIS

a) Hélène de Mecklembourg-Schwerin. 2. Frédéric-Louis, grand-duc héritier de M.-S. (13-6-1778 dcd 29-11-1819) ép. 2<sup>o</sup> 1-8-1810. 3. Caroline, princesse de Saxe-Weimar-Eisenach (18-7-1786 dcd 20-1-1816). 4. Frédéric-François Ier, grand-duc de M.-S. (10-12-1756 dcd 1-2-1837) ép. 31-5-1775. 5. Louise, princesse de Saxe-Gotha-Altenbourg. 6. Charles-Auguste, grand-duc de S.-W.-E. (3-9-1757 dcd 14-6-1828) ép. 3-10-1775. 7. Louise, princesse de Hesse-Darmstadt (30-1-1757 dcd 14-2-1830).

Victoire de Saxe-Cobourg-Gotha. 2. Ferdinand, prince de S.-C.-G. (28-3-1785 dcd 27-8-1851) ép. 2-1-1816. 3. Antoinette, princesse de Kohary (2-7-1797 dcd 25-9-1862). 4. François, duc de Saxe-Cobourg-Saalfeld (15-7-1750 dcd 9-12-1806) ép. 13-6-1777. 5. Augusta, princesse Reuss-Lobenstein-Ebersdorf (19-1-1757 dcd 16-11-1831). 6. François-Joseph, comte et 1<sup>er</sup> prince de K. (4-9-1767 dcd 27-6-1825) ép. 13-2-1792. 7. Marie-Antonie, comtesse de Waldstein-Wartenberg (31-3-1771 dcd 17-1-1854).

J'ai eu l'occasion de faire observer que ces messieurs étaient peu qualifiés pour soutenir le dogme maurassien du nationalisme intégral !

Les diatribes furibondes de l'Action française contre les

Juifs et les Mètèques m'ont toujours paru extrêmement injustes et ridicules.

Il faut être logique.

Si l'on admet les croisements matrimoniaux entre les rejetons des dynasties monarchiques internationales, on devrait avoir au moins la pudeur de ne pas étaler un chauvinisme étroit et maladroit, lequel doit rester l'apanage des esprits bornés, accrochés aux préjugés racistes, lesquels ne servent que de paravent aux exploités et aux tyrans de tous les pays.

Quand on compte dans ses ascendants une quantité aussi impressionnante de Bavaois, de Saxons, etc., il est risible de consacrer tant d'efforts, sur tous les plans, pour faire « manger du boche » aux nigauds de tout acabit...

« Diviser pour régner », exciter les haines et les antagonismes, jeter les exploités les uns contre les autres, n'est-ce pas le meilleur moyen utilisé de toute antiquité par les maîtres afin d'empêcher les esclaves de s'unir, sur le terrain de classe, pour se débarrasser de leurs véritables ennemis ?



La farce est terminée. Les épousailles de l'inquiétante Espagnole et de Baudoin le refoulé ont eu lieu dans un tra-la-la qui fit la joie des innombrables badauds bavant chaque soir devant une « Télé » de plus en plus abêtissante.

Cela dura plus de deux heures. Une foule hurlante, trépignant d'allégresse au spectacle de tous ces uniformes constellés de décorations, de tous ces galonnés, de tous

ces ventrus, de ces dames revêtues de leurs plus beaux atours, des innombrables personnages défilant avec un air... qui voulait être « solennel ». Quel grotesque carnaval !

Dans la foule, on voyait les cous s'allonger pour mieux contempler les robes, les diamants, les colliers, les manteaux, les fourrures... Scandaleux étalage d'une richesse... dont ces crétins oubliaient l'origine immorale ! Rentrés dans leur médiocre logis, ces prétendus « démocrates » auront-ils compris que leur place n'était pas dans cette cohue de pleutres et d'esclaves — apportant par ses acclamations (et même simplement par sa présence) son approbation au régime social qui l'exploite et la domine ?...

Et les amateurs de Télévision réfléchiront-ils, de leur côté ? Si on leur donne, pendant des heures entières, de telles images à regarder, n'est-ce pas avec l'intention, trop apparente, de les maintenir dans cet état d'indigence intellectuelle et d'infantilisme social, qui les condamne à demeurer, comme des jouets dociles, entre les mains de leurs maîtres ? Bien rares, hélas, ceux qui auront la lucidité et le courage de briser ce faux décor, de cracher sur cette mascarade, de crier à tous ces pitres qu'on les a assez vus et que leurs grimaces ne soulèvent plus que du mépris ?

L'un des tableaux les plus significatifs était celui de la cathédrale — pleine à craquer. Assistance de choix, triée sur le volet ! (1)

---

(1) Le propre frère de la mariée — reine de Belgique — était absent. Il est considéré, en Espagne, comme un indésirable, et presque un voyou. Franco lui fit refuser un passeport — alors qu'il faisait porter tous les jours un panier de provisions... à Lagaille ! (*France-Soir*, 15-12-66)

Il y avait le frère du Shah et le Tony de Margaret, décoré pour la circonstance (de l'Ordre de Léopold II — l'homme du Congo !). Et la reine Juliana, accompagnée de ses filles. Et quantité d'autres *inutiles*...

Le mariage fut béni par le Légat, au nom du Pape... Dommage que Roncali ne soit pas venu en personne, avec sa bedaine. La foire eût été complète.

Quinze cuisiniers ont travaillé pendant 48 heures pour préparer le banquet. (J'espère qu'ils ont craché dans les plats... avant de les apporter à tous ces fainéants !)

L'élégance de Paola était formidable (*sic*) et la Fabiola portait une couronne de diamants offerte par Franco (et prélevée, bien entendu, sur les trésors de la couronne d'Espagne, dont il s'est emparé illégalement, comme le plus vil — et le moins courageux des bandits).

Inutile d'insister sur les détails de cette exhibition honteuse. Un seul mot encore, cependant, pour saluer les gueules funèbres des quelques douzaines d'évêques, archevêques, cardinaux, agglomérés tous ensemble sur des fauteuils spéciaux, dans leurs jupons de cérémonie, joignant hypocritement les mains, ou regardant les femmes de façon sournoise, en faisant mine de prier. Desséchés ou rubiconds, décrépits ou valides encore, ils semblaient dire : Notre Eglise mène toujours le jeu et tous ces imbéciles ne s'en rendent même pas compte...

Sur un vitrail au-dessus de leur tête, on voyait je ne sais quel personnage brandir une épée et agiter son manteau. Un étendard flottait surmonté d'un globe... lui-même dominé par la Croix.

Quel symbole ! Le monde entier assujéti aux caprices

ambitieux d'un clergé répugnant de scélératesse, aussi tartufe que cynique... Belle comédie, en vérité ! Mais je suis tranquille : le grand coup de balai est proche qui emportera tous ces fantoches (lamentables) et tous ces gredins malfaisants.

Patience ! La *purge* viendra.

\*  
\*\*

Il y a des grandes girouettes. Des politiciens, des papes, des gouvernants, qui brûlent ce qu'ils avaient adoré et qui adorent ce qu'ils avaient brûlé — selon leur intérêt. Ce sont des canailles intelligentes.

Mais il y a des petites girouettes imbéciles, en quantité inénombrable. Elles changent d'opinion sans savoir pourquoi ni comment, parce qu'on leur dit d'en changer. Le cerveau de ces gens-là doit ressembler à une éponge : il absorbe tout ce qu'on lui présente.

Des millions d'hommes étaient (ou croyaient être) socialistes et communistes, en Italie et en Allemagne ; ils sont ensuite devenus de chauds partisans de Mussolini et d'Hitler.

Quand Dollfuss est arrivé au pouvoir, les social-démocrates autrichiens sont allés en foule à la messe — et *La Croix* a jubilé devant ce prétendu « réveil de la foi religieuse ». Mais lorsque les nazis ont balayé les papistes (ils ne valent pas mieux les uns que les autres), un nouveau revirement s'est produit et *La Croix*

déploira la quantité considérable d'*apostasies* qui se produisirent dans les rangs des catholiques d'Autriche !!! Les girouettes, c'est fait pour tourner. Toujours du côté où souffle le vent.

Combien de gens se feraient juifs, protestants, communistes, bouddhistes, si ça leur rapportait quelque chose ! Par frousse, ou par calcul. La mangeaille. La plupart des « conversions », des trahisons, des « évolutions » et des revirements sont d'ordre... alimentaire.

Un prêtre missionnaire défroqué, M. Leturmy, dans un livre récent, raconte, parmi d'autres anecdotes savoureuses, la stupéfaction qu'il éprouva, en Algérie, en apprenant que les quatre enfants d'une famille musulmane qu'il avait baplisés récemment, avaient été circoncis huit jours après, redevenant ainsi sectateurs de Mohamed. La chose était d'ailleurs courante en raison même de la grande misère des indigènes. J'ai connu aussi des gens qui mangeaient, en même temps, au ratelier catholique et au ratelier protestant...

Une messe devait être dite à Notre-Dame de Paris, vers la fin de l'occupation, en l'honneur d'un personnage pétainiste. Les troupes de Leclerc étant entrées dans la capitale sur ces entre-faites, la messe se transforma subito presto en un *Te Deum* gaulliste ! Le bon Dieu encaissa le coup sans rien dire. Mais de Gaulle, écœuré de cette palinodie, interdit au Cardinal Subard d'assister à la cérémonie...



## LES PROSTITUÉS DE LA PLUME

Je n'ai pas sur ma langue un assez  
grand empire...

ALCESTE.

Le plus ignoble des tyrans a toujours trouvé une multitude de courtisans. Ça pullule.

Plus grande est sa cruauté, plus énorme sera la lâcheté de ses admirateurs. Ils rivaliseront d'obséquiosité pour chanter son génie, sa grandeur et son courage. Ils le couvriront de fleurs et le compareront aux hommes les plus illustres. Que dis-je : ils le placeront bien au-dessus des gloires universelles les mieux établies.

Si le tyran n'est pas complètement abruti par sa mégalomanie, je suppose qu'il doit éprouver instinctivement, un fameux mépris pour les larves humaines avachies à ses pieds.

Ce n'est pas seulement dans l'ombre des très grands bandits que s'agitent les valets. Vous en trouverez d'autres, à tous les échelons de la hiérarchie sociale.

Donnez un bon pourboire au garçon du restaurant et vous le verrez se précipiter au vestiaire pour vous apporter votre pardessus.

Partout, la Force et l'Argent sont respectés.

dût-on, pour vivre, se serrer quelquefois la ceinture...

\*  
\*\*

Caligula, Néron, Torquemada, Napoléon, Mussolini, Franco, Hiller... La liste est longue de ces monstres à figure humaine, que l'humanité a supporté si longtemps !

Quel est le plus répugnant ? Est-ce le tyran cruel, qui mène les hommes à la cravache et qui fait torturer ou assassiner tous ceux qui gênent son ambition ? N'est-ce pas, plutôt, celui qui se prosterne devant lui, qui lèche le sang de ses bottes, qui flatorne et glorifie l'Assassin ?

La platitude de l'esclave me révolte au moins autant que la folie sadique et ambitieuse du maître.

Comment peut-on, pour satisfaire son orgueil et se griser de gloire, ordonner un massacre, envoyer à la mort le militant généreux, l'esprit fier et indépendant ? Comment les nuits de Mussolini et d'Hitler purent-elles ne jamais être troublées par le remords ? Pie XII a-t-il jamais pensé aux horreurs des camps de concentration ? Et Franco ? A-t-il pris la peine d'imaginer le spectacle des villes bombardées, les blessés évantrés au coin des rues, les femmes et les enfants qui hurlent, tandis que le sang coule de leurs chairs fracassées ?

## LE RÈGNE DU "CLINQUANT" ET DES CABOTINS

C'est avec des hochets que l'on conduit les hommes. C'est avec un elixir de pompeuses fariboles et de breloques symboliques que l'on mène les hommes, comme l'on veut, jusqu'où l'on veut, au bout du monde...

Soigner le cérémonial... des uniformes éblouissants, afin de frapper l'imagination imbécile.

NAPOLÉON I<sup>er</sup>.

Etant gosse, j'avais vu jouer je ne sais plus quelle pièce historico-mélodramatique. N'allant presque jamais au théâtre, mon émerveillement fut grand. Ces costumes chamarrés ! Ces types avec des grandes épées ! Ces bottes qui leur montraient jusqu'au nombril ! Et ces douzaines de médailles appliquées sur le plastron d'un génial artiste de six-septième ordre, qui faisait des « cuirs » à gueule que veux-tu... J'admiraï de confiance. Et surtout l'Impératrice... Ce qu'elle était majestueuse, avec sa couronne, ses bijoux, sa robe tout en or qui traînait à deux mètres de ses talons, son sourire divin ! Sa démarche enchanteresse... J'en rêvais la nuit. Je ne pouvais concevoir rien de plus admirable. Et j'aurais donné gros pour être embauché dans cette troupe

ambulante, qui jouait les *Trois Mousquetaires* et *Madame Sans-Gêne* à travers les banlieues naïves et enfumées...

Mais un jour, je la rencontrai, mon Impératrice. Elle faisait son marché, en négligé du matin. Elle avait en réalité une sale gueule, avec quelque chose de vulgaire et de flétri, comme les putains quand elles ont traîné quelques années. Savates éculées, voix éraillée, elle marchandait du roquefort. Je pris la fuite, avec une violente envie de pleurer — ou de l'injurier.

Etonnez-vous après cela que les redingotes verdâtres de l'Académie, les soutanes violettes ou rouges, les uniformes rutilants, les galons, les casques à plumes, les mîtres et autres ferblanteries ne me fassent plus d'effet !

Quand je vois une belle dame à l'Opéra, dans un manteau d'hermine ou de vison, avec un gros bouchon de carafe au doigt, ou un général empanaché, ou une grue maquillée, peinte, fardée et vernie sur toutes les coutures (ce qui ne guérit pas son tréponème, hélas !), je pense à mon Impératrice d'autrefois.

Inutile de vous mettre en frais, fantoches des deux sexes. Vous ne m'en imposez pas ! Par la pensée, je vous ai tous déshabillés. Je vous dépouille de vos colifichets, de vos parures, de vos dorures et de vos croix et vous m'apparaissez nus, tristes et répugnants. Cent mille francs de nippes sur le dos n'empêchent pas ton âme d'être sale, ô pantin...

Représentez-vous un grand homme en caleçon ! Hitler, par exemple. Ou Mussolini, avec du poil sur la poitrine et sur les cuisses. Pourriez-vous encore les admirer sans leurs uniformes, leurs brassards, leurs plumes d'autruche ?

Les idoles que vous contemplez ne vous en imposent que par le chiqué, la mise en scène.

Si le cardinal Feltin se nippait comme les autres Auvergnats, vous passeriez dans la rue, à côté de lui, sans même le regarder. Mais quand il a son chapeau pointu et son habit de Mardi-Gras et qu'il lève ses deux doigts (à son âge, on lève ce qu'on peut) pour donner la bénédiction, vous en avez de volupté, triples conots.

Quand la vedette apparaît sous le feu des projecteurs et que la foule en délire lui fait une chaleureuse ovation, elle paraît divinement belle. Son corps est splendide. Son allure, son sourire, son teint, ses yeux... on ne sait ce qu'il faut admirer le plus.

.....

Moi, je ferme les yeux. Et je me la représente sur son pot de chambre, le lendemain matin. Adieu, ton auréole, ô mon impératrice ! Et vous tous, monarques, généraux, papes, crâneurs de tout acabit, duchesses et gourgandines, vous ne m'en imposez pas du tout. Je vous connais trop

bien, lamentables échantillons d'humanité, aussi moches, avec votre haleine mauvaise, vos intestins constipés, vos mille misères, que le plus minable des crétins qui vous admire.

\*\*

Eblouir les autres !

Mâles ou femelles, ils ne pensent qu'à cela ; ils ne vivent que pour cela. En boucher un coin aux copains et surtout aux copines, avec une robe neuve, un chapeau dernier cri. Quand ils vont visiter des amis, ce n'est pas par amitié, c'est pour les faire bisquer en étalant un manteau « qu'ils n'avaient pas encore vu », des bottines et un sac à mains inédits. Et les autres seront obligés d'admirer, ou de faire semblant, la mort dans l'âme. « Comme cette robe vous va bien, ma chère ! » Ils se rattraperont après votre départ et la dépiauteront à belles dents, la crâneuse ! Ils se rattraperont, s'ils en ont les moyens, en achetant de nouveaux complets ou de nouvelles fanfreluches et ils essaieront à leur tour de vous en foutre plein la vue.

Polichinelles !

Un grand magnat de l'industrie automobile britannique, Lord Bruce, désireux d'offrir une soirée à ceux de ses employés qui ont participé au Salon

de l'Auto (à Paris), et à quelques journalistes anglais, a loué la salle du Cabaret *Sexy*, aux Champs-Élysées, pour une soirée, la bagatelle d'un million d'anciens francs (information donnée par *France-Soir*, n° du 23 octobre 1961).

Le chiffre est éloquent.

Un million pour se distraire une seule soirée (et le champagne est-il compris ? et les pourboires au personnel, masculin et (surtout) féminin ? Car le Cabaret *Sexy* est un des principaux établissements où l'on pratique le *Streap Tease*.

Contentons-nous de souligner deux enseignements :

1° Il faut que les magnats du Capitalisme international encaissent de fameux bénéfices (en exploitant leurs ouvriers) pour pouvoir se permettre des largesses aussi énormes — et aussi scandaleuses ! Ils feraient mieux de les payer davantage, ces ouvriers.

2° Quand les hommes veulent se distraire et se réjouir, c'est toujours vers la Femme et vers l'Amour — vers le Nu — qu'ils se tournent. Le *Streap Tease* « électrise » ainsi des millions d'individus : tous ceux qui possèdent les moyens financiers de satisfaire leurs passions.

Tous ces gens-là sont des moralistes, remarquez-le bien. Leur comportement est très puritain, très conformiste, très sévère... dans leur foyer, leur famille, la société.

Ne les blâmons pas trop. Car leur hypocrisie n'est pas autre chose que le fruit du *Tabou anti-sexuel* que l'on persiste à imposer à l'humanité, au nom de l'Ordre, du Devoir et de la Religion. Si l'Amour était libre, et non plus considéré comme un péché ; enait simple et *naturelle*, les humains cesseraient d'être obsédés par le désir de la chair nue

et du fruit défendu. Ce sont là des vérités que l'on ne répètera jamais trop.

Quel plaisir peut-on éprouver à éblouir des imbéciles ? Des esprits superficiels, dont l'opinion ou le jugement n'ont absolument aucune importance et aucune valeur ? C'est au fond pour les dominer, leur faire croire qu'on a du pèze en masse et qu'on ne se refuse rien, se griser d'une supériorité factice — et souvent même inexistante.

Pantins fardés, costumés, tirés à quatre épingle, *radins* qui vous privez de nourriture (et, bien entendu, de lecture — et même d'hygiène !), afin d'être mieux fagotés... Vous ne vivez pas pour vous-mêmes, mais pour les autres. Pour d'autres guignols, aussi vains, aussi sots que vous... C'est à cela que vous passez votre vie, ô cerveaux creux ! Des pirouettes de paon et des contorsions de singe...

J'ouvre au hasard mon numéro de *France-Soir* et je tombe sur les réclames des Spectacles.

Les trois-quarts de ces annonces concernent des films ou des comédies amusantes !

*Un numéro du tonnerre... Les portes claquent* (un film « à se tordre de rire » (sic) ; *Can-Can, C'est magnifique* ; *Voulez-vous pêcher avec moi* (« des tonneaux pleins d'éclats de rire » — resic) ; *Le Clown et l'Enfant* (« joyeux spectacle »), sans parler de *Mourir de plaisir* (!), de *Bobosse*, des *Jeux de*



*l'Amour, Zazie dans le Métro, Comment qu'elle est, L'Affaire d'une nuit, La Garçonnière, Amours, délices et Golf, Quand le rire était roi, Les dessous de la Millionnaire*, et j'en passe une quantité dans le même genre, y compris, bien entendu, les music-halls, opérettes, cabarets, boîtes de nuit, spectacles de *strep-tease*, etc., etc.

Bref, tout le monde veut se détendre et rigoler comme des fous (« de doux dingues », c'est encore le titre d'une comédie...). Une seule chose compte : SE MARRER.

N'allez pas me prendre pour un hypocondre — un pisse-froid — un constipé de la rate — un neurasthénisant ou un renfrogné. Je suis loin (et même très loin) de vouloir que l'on se morfonde et il m'arrive de rire de bon cœur. La verve de Rabelais m'enchanté, tandis que les prêcheurs de carême m'exaspèrent.

Faut-il encore que l'on me donne un prétexte valable à *m'esbaudir*. La plupart de ces divertissements à *se tordre* ou à *mourir de rire*... me consternent par leur platitude. Mes nerfs se crispent douloureusement au spectacle de gens qui se tire-bouchonnent l'abdomen en écoutant des plaisanteries ou des calembours plus ou moins *éculés* à force d'avoir trop servi... Il y a des exceptions, heureusement, mais la plupart des auteurs et des artistes peu soucieux de fatiguer leurs ménages chétives, se bornent à ressortir des mots d'esprit... qui vous fichent le cafard instantanément et gâchent toute votre soirée !

Cette préoccupation de faire rire et d'amuser le populo coûte que coûte est révélatrice, peut-être, de ce malaise moral (et social), de notre époque. Ces gens qui réclament, avant tout, du *rigolo*... obéissent à un obscur besoin de *s'évader*, de sortir de leur existence médiocre.

C'est d'ailleurs pour cette raison que les entrepreneurs de spectacles multiplient ce genre de *distractions*. Ils savent que ça rapporte. Il y a toujours foule pour les cirques, les pitres, les femmes ou filles à poil et les histoires de commis-voyageurs ayant trop bien diné. Puisque ça lui plaît, et puisque ça fait recette, on lui donne de la galté (à l'emporte-pièce) et du rire... pré-fabriqués et sur commande.

Pendant ce temps-là, on ne pense plus à la guerre d'Algérie, ni à ses feuilles d'impôts... Les soucis sont renvoyés à plus tard. Après nous le déluge, *vive de Gaulle* et haro sur ces empêcheurs de se marrer aussi bêtement que bruyamment, qui se permettent de demander que l'on consacre, au moins de temps en temps, quelques minutes à la réflexion, à l'étude — et même au combat pour un monde plus conscient. Un monde où le Rire ne serait plus, comme tout le reste, un facteur d'imbécillité et d'abêtissement.

— Maurice Chevalier touche deux cent mille francs par représentation !

— Le nouveau film de Sophia Loren lui rapportera cinquante millions !

— La jeune star Monique Kilasec gagne cinq cent mille francs par jour !

— On a volé cent millions de bijoux à la duchesse de Mocheberg ! Et la sœur du Shah d'Iran a un collier de cinquante millions !!!

Tel ou tel roi oriental possède 130 costumes, 24 uniformes et 200 automobiles. La duchesse de Windsor a soixante paires de chaussures et près d'une centaine de robes ! Telle actrice

se lave le derrière dans une baignoire en or massif ! Etc., etc.

Voilà ce qu'ils lisent dans leur « canard », en buvant un café-crème, ou en déjeunant au prix fixe à 6.75 (vin compris).

Comment ne rêveraient-ils pas tous (et toutes !) de faire du cinéma, de devenir vedette et de rouler sur les millions. Lâcher le *Crédit Lyonnais* (où l'on végète), le patron rouspéteur, le chef de bureau atrabilaire, la vie plate et grise des purotins, des gagne-petits — la vie sans espérance et sans horizon... Avoir des toilettes mirobolantes et des bijoux dignes des « Mille et Une nuits » ! Epater les copains avec une bagnole dernier cri...

Si l'on est mâle, rêver de s'offrir toutes les poules, à grand renfort de fric...

Si l'on est femelle, s'embellir à tel point que tous les hommes tomberont à vos pieds...

Combien de pauvres malheureux ont été perdus par ce mirage, sont allés en réclusion, au bagne... et même à l'échafaud. Le mirage de l'argent facile à conquérir. La griserie de la vie luxueuse, de la joie intense et multiple...

La disparition quasi-complète des pièces de 5 nouveaux francs en argent montre clairement le peu de confiance possédée par le grand public pour la politique *financière* (?) de MM. Pinay, Debré, Baumgartner et *tutti quanti*.

A peine mises en circulation... elles s'évanouissent.

Où vont-elles se dissimuler ?

Chez des bijoutiers désireux de récupérer un peu de métal, plus précieux assurément que la matière des billets qui s'ornent(?) du faciès de Bonaparte ou de Richelieu ?

Où vont-elles dormir simplement dans quelque vieux bas de laine (si toutefois il en existe encore, avec la mode du « nylon »). Soigneusement dissimulée dans une cachette jugée, peut-être à tort, inaccessible aux esprits malintentionnés ?

En tout cas, une chose est certaine : le Français moyen n'attache pas de valeur bien certaine et bien solide à la monnaie de papier. La moindre parcelle argentée lui paraît plus sérieuse.

Quant à nos grands argentiers, ils s'en fichent, étant donné que le papier monnaie leur laisse un bénéfice considérable — ce qui n'est pas le cas de la monnaie en argent.

Celle-ci n'aurait-elle été imaginée que pour jeter de la poudre aux yeux à la naïveté populaire — et fortifier le moral d'une opinion publique, qui devient, malgré tout, de plus en plus difficile à bernier ?

Ils ont tort, bien sûr. Mais la vraie responsable n'est-ce pas la société elle-même, avec ses tentations, le scandale de son opulence provocatrice ? Comment ne seraient-ils pas révoltés, ces jeunes écervelés, par le spectacle de ces rupins les éclaboussant au passage, les narguant, en quelque sorte, par l'exhibition de leurs colliers, de leurs fourrures, de leur confort insolent... Comment les têtes ne tourneraient-elles pas ? Demain, la pauvre gosse ira faire la « rac-

crocheuse » pour avoir de belles nippes. Et le pâle voyou, souteneur ou escarpe, assassinerait une vieille concierge afin de la dépouiller...

Pourquoi les Grands de ce monde ne donneraient-ils pas eux-mêmes, l'exemple de la dignité, de la simplicité, au lieu d'allumer des désirs malsains dans les cerveaux faibles, par l'étalage de leur vanité simiesque ?

Mais une telle proposition est baroque. En agissant ainsi, ils perdraient tout leur prestige aux yeux de la multitude des crétins et seraient bien vite remplacés par un bluffeur moins scrupuleux.

Songez à ce qu'il a fallu de ténacité à Margaret pour épouser son photographe... Qui sait d'ailleurs si elle n'a pas obéi surtout au désir de narguer et d'emmerder la clique des aristos de la Cour ?

*L'orgueil est une maladie morale vraiment terrible, dès qu'il tend à s'exagérer — et s'extérioriser à tout propos.*

*Nous imaginons que l'étalage de nos qualités, réelles ou hypothétiques, peut nous valoir l'estime et l'admiration de nos semblables. Il n'en est pas toujours ainsi. Trop d'insistance se retourne contre nous. On prendra note de notre valeur, dans la mesure où il serait déloyal de la contester, mais on restera frappé d'une façon durable par notre suffisance, notre prétention à une supériorité trop exceptionnelle. On regrettera de nous trouver vaniteux. Notre maladresse aura contribué à nous diminuer, au lieu de nous grandir.*

*Il nous faut le déclarer, l'orgueil éveille dans l'es-*

*prit d'autrui un réflexe défensif assez compréhensible. En nous élevant très haut, nous semblons vouloir diminuer autrui. Il est très rare que cela soit volontaire, mais le désir de briller inquiète vaguement les spectateurs. Ils se sentiraient rassurés par une attitude plus modeste ; elle nous assurerait d'une sympathie plus vive, en leur donnant l'impression d'un rapprochement fraternel. Le développement de l'esprit démocratique favorise, en même temps que la formation d'une mentalité consciemment individualiste, l'éclosion d'une morale et d'une philosophie profondément rationnelles et humaines.*

*En conclusion, il est bien préférable de conserver notre orgueil pour notre usage interne. Si nous y trouvons un réconfort moral personnel, tant mieux. Mais il faut éviter d'agacer les gens qui nous approchent !*

« J'ai besoin que l'on s'occupe de moi », déclarait naïvement une célèbre vedette — du cinéma, bien entendu. Car celles de la Pensée ou de la Science sont plus raisonnables et surtout plus modestes (sauf exception) (1).

Quant à celles de la Politique, j'en ai suffisamment parlé. Leur fatuité orgueilleuse est immense, elle égale celle des « Monseigneur » et des « Eminence » de l'Eglise — et ce n'est pas peu dire ! Ce qui ne les empêche pas de jouer la comédie de l'humilité, ne se rendant pas compte, ces hypocrites, que pour être modeste, il faut d'abord être simple. Comment croire à la sincérité, à la modestie, d'un gars qui me donne la bénédiction et qui prétend faire mon salut ?

Innombrables sont les fantoches, gonflés d'orgueil comme des baudruches, croyant, de bonne foi peut-être, qu'avant eux... il n'y avait rien ! Et que personne jamais ne pourra les égaler, encore moins les surpasser.

Au fond, tout cela est aussi triste que cocasse !

---

(1) Jayne Mansfield.

## LA BRUTE FAMILIALE

Je n'ai point d'illusions sur les hommes et, pour ne les point haïr, je les méprise.

JUVENAL.

Le prévenu avait copicusement rossé sa femme et comparaisait en correctionnelle.

Le président du Tribunal questionnait la brute. Et celle-ci expliquait, avec un cynisme écœurant, que son épouse ne se prêtait pas avec une suffisante complaisance à ses effusions de mâle légal, aviné et robustement viril.

Le juge grommela une vague protestation, mais le délinquant de lui rétorquer, textuellement :

— Ben quoi ! Mōssieu le Président ! Quand on a une femme, *c'est pour s'en servir...*

Vous allez me dire que tous les maris ne sont pas aussi exceptionnellement dégoûtants que ce goujat, qui s'en tira d'ailleurs avec quelques francs d'amende? Je vous l'accorde volontiers, mais je pense néanmoins que cette mentalité

dominatrice n'est pas aussi rare, dans le sexe laid, qu'on aimerait à le supposer.

Il n'en manque pas de ces sauvages, au phallus déchainé, qui considèrent la femme comme un exutoire, un débouché approprié à leurs déversements intimes. *Elle est à eux*, la femme! A toute heure qu'il conviendra à Monsieur de choisir, elle doit se prêter docilement à leurs assauts, fussent-ils le fruit de la plus répugnante soulographie.

Une femme, c'est pour s'en servir! Jouet, récipient, chair complaisante à pétrir, et à chevaucher...

Allonge-toi, l'épouse! Tu n'es pas disposée? la fatigue t'accable? tes sens endormis auraient désiré le repos — ou peut-être des caresses délicates et nuancées? Ta personnalité, tes préférences, tes goûts n'ont rien à voir ici. Le Mâle a parlé. Ton maître entend se servir de toi : allonge-toi donc, viande molle et cœur absent...

Tous les maris n'assomment pas l'épouse rétive à coups de poing et ne préludent pas à l'union charnelle par une distribution de taloches, me direz-vous? On prétend, au surplus, que certaines femmes sont assez friandes de ce piment et qu'elles ne *jouissent* éperdument qu'après avoir encaissé quelques *gnons* bien appliqués. O la joie délicieuse de baiser follement celui qui vient de vous mettre un œil « au beurre noir »!!  
**Je vous laisse le soin, lectrices normales et saines,**



de qualifier vous-même l'abjection servile, l'irréremédiable dégradation de ces *femelles*.

Mais beaucoup de maris (même non légaux!) considèrent la femme comme une esclave, comme un objet. Alors que l'étreinte librement consentie est si belle! Plaisir non partagé n'est que jouissance de bête...

\*  
\*\*

Ne manquez jamais cette occasion-là.

Dans un restaurant quelconque, il y a une petite femme à la mode, c'est-à-dire coiffée, teinte, arrangée, vêtue avec un certain goût... ce qui veut dire que son équipement met fortement en valeur la poitrine soulevée et bien soutenue ainsi que l'arrière-train qui se dandine comme un gros coquin.

Examinez tout ce manège d'un œil indifférent, ou qui s'efforce de l'être. D'autant plus que la poulette est accompagnée d'un ami — quelquefois même de plusieurs, dont il est difficile de diagnostiquer, tant leur allégresse est grande, lequel d'entre eux lui frictionnera les cuisses, la nuit prochaine, d'une façon toute particulière et peut-être très provisoire.

Ce qui d'ailleurs n'a pas grande importance pour eux — et encore moins pour vous, cher lecteur pour lequel je serai enclin à me tracasser.

«Ils ont bien mangé, bien trinqué leurs verres, bien *rigolé*. Ils s'en vont, repus, congestionnés, et toujours rigolant et s'esclaffant...

Jusqu'à la dernière minute, les regards des autres autres consommateurs vont les suivre — avec le minimum de discrétion. Les messieurs s'intéressent

à la cambrure des reins. Des dames, pinçant les lèvres (on pince ce qu'on peut — et on pince d'autant plus fort que le poids des années se fait plus lourd sur vos charmes... déclïnants), en supputant la valeur des chaussures aux talons proéminents et mal équilibrés ; des bijoux, du *toc*, sans doute ?) ; du chapeau burlesque, et de la chevelure — qui mériterait, à elle seule, tout un poème de Victor Hugo le grandiose ou de José-Maria de Heredia, le décadent trop délicat.

A peine la porte refermée et les polichinelles disparus, ceux qui restent se détendent.

La femme (quarante-cinq ? ou cinquante-cinq ? ou davantage ? Sait-on jamais, avec les ressources infinies de la mise en scène contemporaine ?) Elle se penche vers l'oreille de son mari, avec une moue pleine de dégoût...

Que peut-elle bien lui murmurer ? Critiques impitoyables, au nom du Savoir-Vivre, du Kandiraton, et surtout de la Maurale !!

Quant au mari... Est-ce parce qu'il a trop bien diné ? ou parce qu'il pense encore aux attraits é moustillants de la jouvencelle ? C'est à peine s'il daigne écouter — sans les entendre — les diatribes de sa digne moitié. Et celle-ci a grand tort de tant insister, animée sans doute par un sentiment obscur de jalousie et d'inquiétude... Le mari n'entend rien. Il demande l'addition. L'heure est venue de se rendre au lit. On va s'y rendre comme on se rendrait dans un refuge paisible, avec la possibilité, pas trop fatigante, d'êtreindre ce qui est légitime, sans cesser d'évoquer ce qui ne l'est pas.

Alors que le lit devrait être un autel sur lequel on sacrifie à l'Amour, dans un don total de soi-même, dans un oubli absolu de toutes les mesquineries et de toutes les bassesses...

\*\*  
\*

Pour être équitable, je dois ajouter qu'un certain nombre de dames s'évertuent à être parfois très désagréables. On se venge comme on peut. La brutalité masculine engendre l'hypocrisie féminine. Madame refuse systématiquement de procurer à son conjoint (c'est le terme précis...) la petite secousse libératrice et calmante. On lui tient la dragée haute, à l'affamé. Pas ce soir la bagatelle! Tu peux bien attendre à demain, ou plus tard.

Excellent moyen pour dominer et gouverner le partenaire!...

A moins que la citoyenne ait besoin d'une robe, d'un chapeau, d'une bague... qu'elle veuille obtenir son consentement à quelque sortie, bal, cérémonie, première communion... « Je l'aurai, mon manteau? » Comment ne pas capituler, afin que les cuisses se desserrent et que le flot de ton désir comprimé soit enfin accueilli?

Si le mari autoritaire et brutal me répugne, la femme astucieuse, calculatrice ou vénale ne me dégoûte pas moins.



« A qui connaît le bonheur d'aimer, le reste n'est qu'évacuation d'hygiène. Quelle grimace quand le mot amour veut dire désirer. Quel sourire quand il veut dire servir... » (Dr Besançon).

Persistera-t-on toujours à opposer le Désir et l'Amour ?

Le serait vraiment dommage — et un peu ridicule, au surplus.

D'autant plus que, dans cette opposition, on devine un souci évident, fut-il obscur, de rabaisser le *désir*, c'est-à-dire la joie charnelle.

Quel mépris — et sous une plume médicale encore... dans cette expression dédaigneuse, et vaguement salissante : « évacuation d'hygiène ».

Qu'un esprit, par ailleurs, aussi libéral que le docteur Besançon, puisse subir encore, inconsciemment, l'influence de traditions aussi étroites, cela n'est-il pas pénible ?

Cependant, la chose est compréhensible, étant donné qu'il existe, hélas, beaucoup trop de personnes (des hommes, presque toujours), qui *désirent* sans amour. Elles obéissent à l'instinct — et celui-ci est impérieux. L'Amour, c'est autre chose. C'est plus vaste et plus profond. Ce n'est pas simplement un assouvissement, c'est une élévation et une offrande.

N'empêche que le Désir, associé à l'Amour, réalise

à nos yeux la forme la plus complète et la plus radieuse de l'harmonie des sexes.

Efforçons-nous de monter toujours plus haut — sans nous croire obligés de dédaigner la foule de ceux qui s'arrêtent en chemin. Ce n'est d'ailleurs pas leur faute. Sans doute n'ont-ils pas rencontré l'être d'élection que tous nous avons désiré ?

Notre mépris serait d'autant plus injuste que ces personnes sont les premières victimes de leur... incapacité.

On n'est pas responsable d'avoir manqué de chance — ou d'éducation.

Car la culture morale, l'affinement de la pensée, la tournure poétique de l'esprit, l'accession à la bonté, toutes ces belles choses, et d'autres encore, ne peuvent se développer dans l'atmosphère de la médiocrité, dans la bassesse de l'égoïsme, dans la vulgarité d'une pensée que paralysent les préjugés, les traditions, le mensonge, l'ignorance ou la sottise.

Affranchis-toi donc, avant toute autre chose. Essaie de grandir, de devenir meilleur, plus sage, plus noble aussi. C'est à cette condition que tu pourras aspirer à un bonheur... digne de ce nom ! Un bonheur qui te permettra d'épanouir, à la fois, ta chair, ton cœur et ton esprit...

\*  
\*\*

« Posséder un femme » ! Tu crois la posséder ? Parce que tu es allongé sur elle ; parce que ta main, vorace, bouscule ses seins nus et voyage

éperdument à travers ses fesses et ses cuisses, ses épaules, son cou, son dos — partout? Tu crois la posséder parce que tu la pénètres en la serrant follement contre toi? Qu'en sais-tu? Elle a fermé les yeux. A quoi pense-t-elle? A qui? Lassitude, trahison, adultère? Elle est bien loin de toi, pendant que tu laboures avec fureur ses parties les plus intimes... En ce moment divin, tu donnerais ta vie pour elle, tu lui sacrifierais tout... Elle se contente de rêver à une robe nouvelle, à un ressemelage — peut-être à un rendez-vous? Elle calcule: dans cinq minutes, il aura fini. Un quart d'heure pour me rhabiller et j'aurai le temps d'aller aux *Galleries*. A moins que j'aie retrouvé cet Alphonse ou ce Jules! qui ne m'em-balle guère, mais qui insiste tellement...

« Posséder » une femme? Ah! que les hommes sont bêtes — et aveugles...



Un grand amour... c'est un grand égoïsme.

Ils s'aimaient depuis quinze ans, et d'autant plus passionnément qu'ils ne pouvaient se rencontrer qu'avec de continuelles difficultés et en cachette. Lui, était marié, et avait deux enfants. Elle, vivait chez ses parents. Ne voulant pas briser son foyer légal, ils avaient renoncé à s'unir, mais cette situation les faisait cruellement souffrir.

Trop malheureux, il s'est suicidé. Sa maîtresse, ne voulant pas lui survivre, s'est empoisonnée le jour même.

Elle a dit à sa mère : « Je suis bien, je vais mourir ! » Sans une parole de regret pour la douleur de ses parents qui allaient être privés de son affection (*France-Soir*, 14-2-61).

Un grand amour, répétons-le, c'est un grand égoïsme. Et cependant, ils n'ont pas voulu être heureux en brisant les obstacles légaux et familiaux qui les empêchaient de vivre librement, intégralement leur amour.

Il n'a pas voulu abandonner sa femme et ses enfants pour aller vivre avec la maîtresse qu'il aimait. Il a préféré mourir — abandonnant malgré tout sa femme et ses enfants. Il s'est donc sacrifié pour rien ?

Le résultat est le même.

En dernier ressort, c'est donc la Société qui l'a emporté.

Il aurait encore mieux valu qu'il divorce — et qu'il s'occupe de ses enfants. Puisqu'il leur avait donné la vie, sa responsabilité était engagée.

Ce n'est pas un héros — c'est un faible.

Il ne méritait même pas d'être aimé, comme il le fut, jusqu'au sacrifice.

Puisqu'il avait eu le courage de prendre une maîtresse, il devait agir en conséquence et ne pas se laisser paralyser (et immoler) au nom de préjugés tyranniques et de traditions ridicules.

\*\*

Je n'ai pas parlé des brutes qui torturent des enfants. De ces parents ignobles s'acharnant sur les petits martyrs qu'ils assassinent lentement,

les privant de nourriture, les brûlant au fer rouge... Ceux-là reculent assurément les bornes de l'horreur. Ils relèvent de la pathologie. Leur place est au cabanon.

Que dire aussi de ces gangsters voleurs de bébés, faisant « chanter » les parents pour leur arracher une forte rançon et finalement assassinant le malheureux bambin sans défense? Les fauves les plus féroces, les tigres, les panthères, sont mille fois moins odieux que ces monstres, enfantés par une société hideuse, où l'alcool, l'argent, le sadisme sont rois...

Et ces sauvages qui ont torturé un petit bossu à Draveil (il en est mort). Et ces enfants, qui ont arrosé un chat avec du pétrole, afin de le faire brûler?



## BADAUDS, SUIVEURS ET MOUTONS

Car il est écrit : « Malheur à celui  
qui n'est pas comme tout le monde ! »

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

Les formes de la badauderie sont multiples. Il faudrait leur consacrer plusieurs chapitres ! Parmi les actions quotidiennes de l'homme combien sont vraiment libres, spontanées, sincères ? Pas beaucoup.

On obéit à la routine, à l'habitude, à la mode. *Tout le monde* coupant sa barbe, je dois également couper la mienne, même si cela me déplaît. Je dois porter un chapeau de telle ou telle forme, une cravate de telle ou telle couleur, parce que c'est la mode, parce qu'on fait *comme ça*.

Dans le monde actuel, il n'y a vraiment rien de sincère, rien de libre, rien de spontané. Rien...

Par hasard, mes yeux tombent sur une série de gravures, dans un magazine. Ce sont des portraits, destinés à faire connaître différents modèles de coiffures féminines. Et je vous prie de croire qu'il en existe des coiffures compliquées, frisées, ondulées, bouclées... Certaines ressemblent à de véritables casques, on dirait des bonnets (à poil) des grenadiers de la Cour d'Angleterre. Il y a des « queues de cheval » (ou de vache), pendant derrière le cou

des jeunes personnes désireuses... de ne pas passer inaperçues de leurs concitoyens. On trouve aussi des chevelures inspirées de Saint-Germain-des-Prés, crinières flottant au hasard, non peignées... ou tombant verticalement jusque dans le milieu du dos, comme des ficelles plus ou moins rigides, ou des spaghettis jaunâtres... la crinière d'une désespérée que l'on viendrait de repêcher auprès du pont de Grenelle...

Mais j'allais tourner la page, d'autant plus que la question ne m'intéresse guère. La chevelure n'est pas mon primordial souci, ni la mienne ni celle des voisins — et même des voisines. J'allais tourner la page lorsque mes yeux, par hasard, sont tombés sur une frimousse particulièrement gracieuse, avec une de ces bouches mutines... que l'on aimerait... Mais soyons sérieux. C'est la légende du portrait qui retient mon regard. Il est intitulé :

#### *Désordre étudié.*

La demoiselle est en effet mal peignée — ou même pas peignée du tout. Je ne l'avais pas remarqué de prime abord. Plusieurs mèches de cheveux couvrent le front. Une autre flotte négligemment devant l'œil droit.

Ce désordre est « étudié ». Ça veut dire que c'est du chiqué.

Et moi qui étais sur le point de l'admirer, cette fillette ébouriffée !

— En voilà au moins une qui est sincère ; elle se moque du « qu'en dira-t-on ». Elle s'habille comme bon lui semble, sans se préoccuper des autres. Elle est trop intelligente pour perdre des heures entières devant un miroir, trop raisonnable pour gaspiller des milliers de francs en teintures et en frisures, en « permanentes » et en « mise en plis » (*sic*). Elle n'éprouve pas le besoin de se badigeonner le museau,

de se noircir les yeux ou de se faire une bouche brutalement écarlate. Foin des maquillages, des rembourrages, des replâtrages...

Voilà au moins une femme sensée, franche, naturelle... Bravo ! Bravo !

Encore une déception. Ce « désordre » est *étudié* — c'est-à-dire qu'il est... réfléchi préparé, savamment calculé — *ordonné*, pour tout dire.

*Un désordre ordonné... on aura tout vu !*

Ce n'est donc pas par hasard que cette boucle de cheveux dissimule — en partie, seulement en partie... et cela est fort heureux — un œil qui s'efforce d'être troublant, d'être pervers, ou faussement ingénu, cela dépend, car tout peut *s'étudier*, tout peut se feindre ! Son emplacement a été soigneusement choisi. Plusieurs expériences ont été faites ; les « essais » se sont succédés. Le « désordre » n'est qu'une apparence, un trompe-l'œil. C'est un « genre » que l'on se donne. On veut se différencier des autres. Quoi de plus ridicule, et très vulgaire, au fond, que toutes ces coiffures trop savantes, ces têtes de poupées qui donnent l'impression de sortir de la vitrine d'un marchand de perruques ou de postiches. Impossible de prendre ces femmes-là dans ses bras sans risquer l'effondrement d'un échafaudage laborieusement édifié.

Avec le désordre *étudié*... nous sommes en progrès, me direz-vous. Ne vous y fiez pas trop, jeunes gens. Mettez un frein à vos baisers indociles. Mêlez-vous des caresses trop spontanées. Vous mélangeriez les mèches... Vous risqueriez de créer un véritable désordre, un désordre vivant, un désordre sans règle et sans loi, à la place de ce chiqué de désordre, que l'on a pris le soin de choisir et de copier dans un magazine spécialisé dans cette branche d'activités...



Que la terre gronde, que la guerre se fasse menaçante, que la Société devienne chaque jour plus monstrueuse d'égoïsme, d'hypocrisie, de tyrannie... peu importe ! Ce qui compte, c'est de plaire, c'est d'être admirée, ne fut-ce que par le plus médiocre et le plus stupide des passants. Ce qui compte, c'est de dépasser *les autres*, par son maquillage ou par ses décorations, par son mâle, son chien, sa voiture ou sa vêtüre. Ce qui compte, en somme, c'est de briller, ou de s'imaginer qu'on brille — ce qui revient au même.

Et vous n'y pourrez rien — ou si peu de chose. Les modes changeront de forme, mais la servitude de LA MODE persistera, toujours aussi puissante. Il y aura encore de beaux jours pour les coiffeurs qui s'enrichissent... et pour bien d'autres... car la race des marionnettes, plus ou moins charmantes, est éternelle. Et l'on prendra toujours mille fois plus de soins pour orner sa tête que pour la garnir inté-rieurement, l'enrichir intellectuellement ! :

---

Oh ! Chevelures savantes et artistiques, si magnifiquement compliquées, vous avez trop souvent le tort de dissimuler ou de voiler des visages charmants. Pourquoi faut-il que vous couronniez plus souvent encore, des cervelles de linottes, des intelligences puérides, des âmes de poupées superficielles, maniérées, prétentieuses... et surtout irréductiblement égoïstes ? Rares sont les exceptions, mais réjouissons-nous : il y en a !

Avec leurs cheveux au désordre *ordonné*, certaines veulent nous donner l'illusion de la LIBERTÉ, comme

ces hommes volontairement débraillés, mal peignés, mal embouchés, essayant par tous les moyens d'émerger d'une masse qui mijote dans son uniformité. Mais la Liberté, la *vraie*... ce n'est pas cela. Pauvres fan-toches, comment vous l'expliquer ? Comment faire saisir aux ridicules marionnettes que vous êtes, en quoi consiste l'Individualisme ?

Ce travail d'émancipation nul ne peut le faire pour vous. Il faut que vos yeux s'ouvrent et que vous appreniez à reconnaître la valeur des actions, ou des coutumes, la stupidité ou l'inutilité des gestes.

Tant de choses n'ont aucune importance auxquelles vous sacrifiez cependant l'essentiel, parce que votre *conscience* est endormie. C'est elle qu'il faudrait secouer, libérer du fardeau de tous ces conformismes, dans lesquels dès votre enfance vous avez été plongé. Avouons que cela demande de très sérieux efforts. Il faudrait pourtant choisir : Etre vraiment *soi-même*.

La servitude de la mode, jusqu'à présent, pesait surtout sur les femmes. Mais les hommes d'aujourd'hui, les jeunes surtout, se montrent aussi stupides, aussi moutons. Cela tient sans doute à leur médiocrité mentale, au vide désolant de leur cerveau, à leur manque absolu de personnalité. Les vieux obéissent moins à la mode, simplement parce qu'ils sont plus routiniers et ont horreur de changer leurs habitudes...

Nos contemporains sont complètement privés d'originalité : L'humanité ressemble à un grand troupeau.

On pense *en série*. On agit de même. Et pour les « amusements », c'est encore pareil.

Que ce soit en matière religieuse, ou patriotique, ou pour la couleur de ses chaussettes, on commence d'abord par regarder le voisin. « Qu'est-ce qui se porte cette année? »

Si les voisins vont à la messe, on y va aussi.

Si la mode changeait, on irait aussi bien à la loge maçonnique où à la Libre Pensée.

Tel qui crie : « Vive De Gaulle! », criera demain : « Vive Tartempion! » — ou « Vive Staline! » Tout dépend de la mode. Le mouton suit la foule.

Si vous annoncez aux badauds que Greta Garbo ou le duc de Windsor débarquent à la gare Saint-Lazare, ils s'y précipiteront en trombe. Ils ont acclamé (de loin!) George VI. Ils se cuisent la couenne au soleil pendant des heures pour apercevoir Doumergue ou Lollobrigida. A moins qu'ils n'attrapent une bronchite en piétinant dans la boue une matinée entière pour les obsèques de Foch, de Juin ou de Cucu-lariko (du Cirque d'Hiver...).

Je ne suis jamais arrivé à comprendre le plaisir que l'on peut éprouver à faire la haie derrière trois rangs de flics bourrus pour voir défiler un macchabée dans un corbillard guignolesque, une procession, une cavalcade militaire, etc. Ou pour entrevoir vaguement un Monsieur qui soulève automatiquement son gibus pour satisfaire des milliers de cornichons qui s'égosillent à cent mètres de sa voiture...

Que les hommes sont donc bêtes!

On aura tout vu. Un écrivain de talent, Maurice Bedel, ne s'est-il pas appliqué à démontrer, dans les *Nouvelles Littéraires*, que les humains n'étaient pas du tout *suggestibles* (4-7-46).

Il en veut à certains politiques qui barbouillent les trottoirs avec leurs slogans et qui accumulent les imprimés sur la tête du « Français moyen », en vue de l'endoctriner, avec une intensité qui nous vient directement des Etats-Unis (1).

Ils perdent leur temps, nous dit M. Bedel. Les Français sont moins sots; ils se méfient des propagandes trop intenses. Ils ne se laissent pas bourrer le crâne. Ils ont même l'esprit de contradiction, et quand on leur présente une idée avec un peu trop de persévérance, et bien, ils adoptent l'idée opposée, histoire d'embêter le monde.

« Le Français est ainsi fait qu'à toute invitation à croire il oppose d'abord un refus, quitte

---

(1) Signalons à ce propos la récente publication d'un livre de l'Américain William J. Lederer: *Un peuple de moutons*. (« Le manque de connaissances internationales a fait des U.S.A. un peuple de moutons. »)

L'ignorance des questions internationales n'est pas le seul facteur de veulerie, d'indifférence et de sottise. L'ignorance politique et sociologique et (davantage encore) l'ignorance des problèmes religieux, livrent aux exploiters de tout acabit le cerveau — désarmé et sans défense — des multitudes de tous les pays du monde.

*Pas d'esprit critique... pas d'éducation, pas de rationalisme... pas de démocratie !*

à revenir sur son premier mouvement, mais s'y tenant de préférence. Lui conseille-t-on par affiche ou placard la meilleure des moutardes? Il refuse le conseil, il demande à réfléchir ou, pour employer une expression qui lui est chère, à se rendre compte. Aussi longtemps qu'il ne l'aura pas goûtée, éprouvée dans l'accompagnement de tel ou tel plat, il se défiera; les papilles mêmes de sa langue lui paraîtront suspectes de trahison si elles manifestent d'emblée leur satisfaction. Tel il se montre dans ses rapports avec la moutarde, tel il est dans l'ordre de choses qui nous occupe. »

Le soir où M. Bedel écrivit ces lignes, combien de pipes avait-il bourré? Il était drôlement dans la fumée en tout cas.

Il y a bien quelques types qui se méfient des *réclames*, c'est entendu, et qui ont bien raison. Mais la grande masse, que notre psychologue en chambre, semble réellement méconnaître, est vraiment moutonnaire.

Elle achète le cirage du *Chat Noir* et elle boit un *Dubonnet*, tout simplement parce qu'elle a lu cent fois, mille fois des réclames concernant ces produits. Comme les lecteurs qui courent après le roman de M. Untel, de l'Académie Française, qu'il est bon d'avoir lu, car tout le monde en parle dans les milieux *selects*.

Les commerçants le savent et c'est pourquoi ils n'hésitent pas à sacrifier des millions pour



leur budget de publicité : n'importe quelle camelote arrive à se vendre, à condition d'être bien lancée.

La réclame, tout est là ! C'est le secret du succès, pour le fromage et pour l'apéritif, pour les drogues et pour les vedettes de cinéma, pour les politiciens et pour les poules de luxe. On lance un artiste comme on lance une nouvelle marque de rouge à lèvres ou une nouvelle chanson de charme (?).

Allez donc dire aux comédiens et aux chanteurs que la publicité ne sert à rien... J'en ai connu qui étaient malades, littéralement, parce que leur nom, sur les affiches, était imprimé en caractères légèrement moins grands que celui de leurs collègues.

Allez donc dire aux évêques et aux curés que la propagande intense est inutile... Eux qui multiplient les processions, pèlerinages, exhibitions, manifestations et cérémonies de tous genres, qui ne lâchent pas une minute, de l'enfance jusqu'au trépas, le cerveau de leurs clients, tant ils craignent de le voir échapper. La moutarde religieuse est cependant bien peu piquante, mon cher Bedel, et pourtant elle trouve encore des milliers de clients, grâce à l'obsession d'un bourrage de crânes savamment organisé.

Et vous savez bien que c'est la même chose pour les partis politiques, pour les grands journaux, etc.

Qu'il y ait des réfractaires, je vous l'accorde, mais ils sont peu nombreux. Bien loin de caractériser l'ensemble du peuple français, ainsi que vous le prétendez à tort, l'esprit critique est plutôt exceptionnel et je suis le premier à le regretter.

Cette mentalité moutonnaire et suiveuse est surtout vivante quand on s'adresse aux vieilles traditions réactionnaires, cléricales ou patriotiques. L'esprit *Grégoire* alors se déchaîne; l'hérétique est vomé, excommunié, balayé — lynché!

Au lieu de se gargariser de chimères, M. Bedel ferait bien mieux de descendre un peu dans la réalité, de retrousser ses manches et de travailler avec ceux qui s'efforcent (ô les téméraires!) d'éduquer les foules et de les mettre en garde contre les *bourreurs* de tout acabit, qu'ils soient d'hier, d'aujourd'hui, ou de demain.

Le Français n'est d'ailleurs pas le seul être conformiste et moutonnier. Hélas non! Et le chauvinisme de M. Bedel pourra, au moins, se rassurer sur ce point. Les autres peuples sont aussi faciles à enrégimenter que nous. Particulièrement les Américains, auxquels je faisais tout à l'heure allusion, bien qu'ils aient la prétention de marcher en tête des nations civilisées.

Ilya Ehrenbourg, qui fit un voyage en Amérique du Nord, a fait d'intéressantes observations à ce sujet (reproduites dans le journal *Ce Soir*).

Tout est standardisé, uniformisé. Les vêtements, les meubles, la vaisselle, etc. alors seulement son tirage pourra atteindre des centaines de milliers d'exemplaires, parce que l'Américain moyen ne veut pas choisir lui-même. Le droit de choisir, il le confie au « club ».

La presse et le cinéma privent de leur personnalité les gens qui, le soir, se promènent dans quelques milliers de « Main Street ». Et c'est en cela que réside, en Amérique, cette énigme que constitue la mélancolie unie aux loisirs. »

La *standardisation* des esprits est, en effet, beaucoup plus grave que celle des chaussures ou des parapluies!

Mais tout cela est lié...

Comment Ehrenbourg ne l'a-t-il pas compris?

C'est parce que les esprits sont pliés à la discipline que les individus acceptent de faire des gestes en série et ne sont nullement choqués par l'uniformité de leur existence. Au contraire, c'est l'assujettissement de la volonté qui rend possible le nivellement des habitudes, le conformisme dans le travail, dans les loisirs, dans l'habillement, etc.

Si l'on veut réagir contre ces tendances asservisseuses (aussi contraires à l'esthétique qu'au libéralisme), il faut donc s'attaquer à la mentalité « grégaire », à la tyrannie de l'équipe, de la corporation, de la ville, de la société. Il faut

réveiller *l'individualisme*, non sous sa forme étroite et mesquine, certes, mais dans une aspiration puissante vers l'originalité saine et libre,

« Il y a quelque chose de décourageant dans ce genre d'uniformité : les mêmes maisons, les mêmes meubles, la même vaisselle, les hommes dans des costumes semblables, les femmes portant les mêmes robes... Malgré tout, je ne suis aucunement d'accord avec les esthètes européens qui se sont moqués de la standardisation des objets en Amérique. Qu'importe que tous les costumes se ressemblent, s'ils sont abordables à tous ! »

On voit que M. Ehrenbourg ne se montre pas trop sévère (sans doute a-t-il pensé à la Russie...).

Mais ce ne sont pas seulement les caleçons et les cafetières qui sont faits sur le même modèle :

« Beaucoup plus affligeante est la standardisation de l'âme. Les Américains aiment beaucoup parler de leur liberté; pourtant leurs opinions, leurs goûts, leurs sentiments et, par voie de conséquence, leurs actes, sont réglés du dehors.

« Par exemple, le cinéma décide du type de beauté, et les journaux multiplient les détails sur la femme « idéalement faite » : toutes les Américaines suivent ces conseils en vue de ressembler le plus possible à une star de cinéma quelconque, et les hommes, sans s'en apercevoir, tombent amoureux, sur la base de ces données.

« Il n'y a pas de livre vendu à plus de quelques milliers d'exemplaires qui ne soit recommandé à l'attention du lecteur par un « club du livre » ; par l'épanouissement normal de la personnalité — que le *conformisme* paralyse et étouffe.

Défendons-nous contre la publicité — contre ses mensonges, ses tromperies... Réagissons contre les tentatives de suggestion et d'envoûtement de l'esprit qu'elle multiplie pour arriver à ses fins ! Obligeons ces charlatans à respecter au moins notre tranquillité !

Car, à force d'entendre rabâcher que le fromage *Untel* est le meilleur de tous les fromages, on risque d'être influencé malgré soi. D'autant plus que la Radio et le Cinéma utilisent la musique. Leurs *slogans* mensongers ou idiots sont scandés sur des airs à la mode, sur des « scies » que tout le monde connaît et dont le rythme, malgré nous, se grave en notre subconscient. Je me surprends moi aussi à les fredonner (malgré moi) ces rengaines musicales, en les associant parfois aux paroles publicitaires, mille fois entendues et qui célèbrent le Vin du Goupillon ou le savon Joseph.

Quoi faire ? Prendre une position catégorique, peut-être ? Et décider qu'on n'achètera plus, jamais, aucun des produits ou des denrées qui se livrent à une publicité aussi exagérée — et aussi inquiétante ?

## LES PERROQUETS

J'ai depuis longtemps remarqué que l'homme infortuné qui voit trop loin devant lui devient facilement un ennemi public pour ses compagnons à courte vue.

G. CLEMENCEAU.

L'esprit moutonnier se manifeste dans le langage comme dans tous les autres domaines. Prêtez l'oreille aux conversations, dans un milieu social quelconque, et vous serez frappé par le fait suivant : les gens emploient une sorte d'argot, ils répètent des expressions à la mode. Ils pensent en série — et ils parlent comme des perroquets.

Il y a des expressions qui sont en effet à la mode et que tout le monde emploie, du matin au soir.

« Tu t'rends compte? »

Cent fois au cours de la conversation, la même formule reviendra. Votre interlocuteur ne s'en aperçoit même pas. Il répète sa phrase d'une façon automatique, à tort et à travers. « Tu

t'rends compte? » Je cite cet exemple — j'en pourrai citer cent de même nature.

Au régiment, c'est la même chose. Mille fois vous lirez sur les murs la sempiternelle formule: « Encore 125 jours demain, *au jus*. » *Au jus!* Des milliers de perroquets ont répété et répéteront la formule, sans éprouver jamais le désir de la modifier, de la rénover; sans éprouver non plus ce sentiment de gêne, de honte, que l'on devrait ressentir quand on bafouille une leçon apprise, quand on copie servilement un modèle, quand on renonce, en un mot, à être soi-même.

« Elle est du tonnerre! »

« Dans l'immédiat... »

A son *Exégèse des Lieux Communs*, Léon Bloy pourrait en ajouter, des pages!

Faire le perroquet, c'est bien moins fatigant! Pas besoin de chercher, de réfléchir, de s'interroger soi-même. Il suffit de rabâcher comme un phonographe.

\*  
\*\*

On peut se demander, parfois, si les découvertes les plus sensationnelles ne portent pas le germe d'irréremédiables décadences.

Depuis le jour où il débarqua sur une petite scène

des Champs-Élysées, voilà une quarantaine d'années (il ne fut alors pas pris au sérieux), le *Robot* a fait son chemin. Il se « perfectionne » tous les jours. Il est devenu à la mode.

Bientôt, il remplacera l'Homme. Un homme si fainéant qu'il ne pourra plus se passer de *Robots*.

Il y en aura de toutes sortes, spécialisés dans les fonctions les plus inattendues.

Cela commença avec l'appareil automatique le plus simple. On lui introduisait une pièce de dix centimes et l'on avait la satisfaction (quand l'instrument fonctionnait de façon normale, ce qui n'était pas toujours le cas), de recevoir en échange une tablette de chocolat ...qui aurait coûté moitié moins cher à l'épicerie voisine.

Ensuite, on inventa d'autres machines, distributrices de savonnets, de parfums et de confiseries variées.

Il y eut même des sortes de billards de petit modèle, qui fonctionnaient, comme tous les *robots*, à grand renfort de monnaie — et qui ne rendaient jamais rien. Ce sont ceux-là, bien entendu, qui ont le plus gros succès.

Et voilà maintenant le *Robot qui donne des conseils* !

Etes-vous hésitant pour aller en vacances ? Remplissez 5 ou 6 fiches sur lesquelles vous exprimerez vos préférences (montagne, mer, genre de paysage, distance, etc.). La machine classe les renseignements et vous indique l'endroit idéal.

Désirez-vous souhaiter la bonne année à votre belle-mère ? Un joli cadeau pour l'anniversaire de votre petite amie ? Inutile de torturer votre imagination. Voilà d'autres bulletins à remplir : métier,



âge, sexe, couleur des cheveux (?). Immédiatement, le *Robot*, qui n'est décidément pas bête, vous indiquera s'il faut acheter un soutien-gorge ou une pipe, une cravate, une peinture de Picasso ou le tome sept des œuvres de Teilhard de Chardin.

Fini les longues réflexions ! Les pénibles efforts cérébraux ! On ne se fatiguera plus. Le *Robot* décidera à votre place ; vous n'aurez plus la peine de penser — sans doute même finirez-vous par en perdre l'habitude et la possibilité (1).

Dans la société de demain, quel sera le plus « Robot » ? La MACHINE OU L'HOMME ?

*Qu'ajouter à cela ?*

Un homme incapable de se conduire consciemment et bien docilement soumis aux conseils qui lui seront fournis par une machine automatique... Un homme qui passera sa vie entre ses Robots, sa Télévision, son Percepteur, son « Stade » dominical et son service militaire ? Qui consultera son confesseur avant de baiser sa femme (2)... Ça ne sera plus un homme, mes chers amis, mais un polichinelle, un pantin articulé.

C'est pourtant vers cet *idéal* (si j'ose dire) que nous nous dirigeons, pour le plus grand soulagement d'une foule de « Bovins » de ma connaissance jeunes ou vieux, intelligents ou crétins, riches ou miséreux...

---

(1) Je connais plusieurs personnes qui ne sont plus capables de faire une *addition*... depuis qu'elles possèdent une machine à calculer !

(2) En attendant que ça se fasse automatiquement, comme tout le reste...

Les « vacanciers » sont donc terminés et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants réintègrent leurs domiciles et reprennent leur petit train-train. Avec un enthousiasme plus ou moins grand, ils retrouvent leur concierge, qui a déjà la goutte au nez, car la température est bien rafraîchie pour la saison, ce qui leur vaudra un petit discours sur les caprices de la météorologie et de très amères réflexions sur les désordres de l'atmosphère. Ce petit discours, les « vacanciers » l'entendront dix fois dans la journée. Qu'ils reviennent d'Auvergne ou de la Gironde, tous les copains du bureau ou de l'atelier seront prêts à leur administrer les mêmes réflexions philosophico-météorologiques accompagnées d'identiques hochements de tête. Le collègue auquel vous serrez la main, l'épicier qui fait semblant de s'extasier sur votre teint épatamment bronzé (alors qu'il vous a vendu, lui-même, la drogue et le pinceau...) abonderont dans le même sens et parleront de la pluie et du beau temps. Pendant ce temps-là, on évite les sujets brûlants.

Pas un mot sur Monsieur Debré. Ni sur M. Mollet (Guy), Edgar Faure ou Manoury-Bourgès. Pas un mot sur les aboiements du petit Bidault, ce roquet échappé d'une sacristie, ni sur le sombre regard de M. Soustelle, s'efforçant laborieusement de nous inquiéter. On remet à plus tard les controverses sur la grandeur de M. Plevin, comparée à celle de M. de Gaulle — sept centimètres et demi de différence, ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

Il s'est passé pourtant bien des choses pendant que les « vacanciers » accompagnés de leur marmaille et d'innom-

brables valises et paquets de charcuteries et victuailles aussi coûteuses qu'encombrantes, se sont empilés par millions dans les trains supplémentaires. A moins qu'ils se soient éparpillés sur les routes, heureux comme des rois (de légende) de pouvoir déguster leurs sandwiches au bord d'un talus jonché de papiers gras — ou merdeux.

Mais on ne parlera pas de Cuba, ni de Lulumba... Il y aurait trop à dire. Honni soit qui Mali pense !! La Jordanie, la Colombie, le Laos... renvoyés à plus tard. Pour le moment, développons courageusement nos vantardises ; efforçons-nous d'en boucher un coin au copain qui veut faire croire à tout le quartier qu'il a pu grimper sur les Aiguilles vertes — ce dont tout le monde se fiche au surplus. Répondons-lui en étalant les merveilles de Saint Trop' — dont il nous fut impossible d'approcher, en raison de la multitude de corniauds qui embouteillaient routes et chemins, mais dont nous avons noté tous les détails dans les colonnes de *France-Soir*, pour la modeste somme de 0,25 NF. (A noter que le rédacteur dudit journal a dû lui-même en rajouter pas mal — étant d'ailleurs payé pour le faire).

Allons, au boulot ! La vie recommence. On ne tardera pas à les oublier ces vacances merveilleuses — et onéreuses. Car la bourse est vide, hélas !

(La souscription permanente en faveur de *La Calotte* va en supporter les conséquences... Et pourtant !)

Le métallo apprend, avec une fureur mal contenue, que le nombre des véhicules est trop grand et qu'il faut en ralentir la fabrication. Le père de famille nombreuse se demande si l'on ne se fout pas de lui (il le mériterait bien...) en n'augmentant ses allocations que de 5 ou 7 %. Et ainsi de suite.

Et cette guerre d'Algérie ? Quand finira-t-elle enfin ? Personne n'en sait rien. On attend. On verra bien.

Pendant ce temps-là, des malins, des gros malins, font des affaires — et ce sont de grosses affaires ; il va sans dire. Marchands de godillots, fournisseurs de pinard, industriels, vêtements militaires, ferrailles de guerre... Certains se font éventrer, d'autres empochent des dividendes. Celui-ci a dû tout quitter, sa famille, ses occupations, sa fiancée, pour aller enquiquiner des indigènes lointains. Mais cet autre rêve de conquérir des galons, une décoration supplémentaire cousue sur ses pectoraux — s'il les rapporte sans être détériorés. Mais on sait fort bien que MM. les Généraux meurent généralement — c'est le ca. de le dire — dans leur lit, avec de copieuses retraites. On s'entend à faire transpirer le contribuable patriotard tout autant que l'Arabe récalcitrant ou le *négro* dont la docilité semble enfin s'épuiser — mieux vaut tard que jamais !

Les vacances sont truinées, dites-vous ? Ce n'était qu'une feinte — un petit morceau de sucre pour calmer les rouspéteurs éventuels. En réalité, le Vieux Monde est toujours là. Avec son égoïsme, sa férocité, son amour de l'Argent — et l'immense hypocrisie qui s'efforce de dissimuler toutes les ordures, toutes les tares, toutes les infamies de notre Société, chère aux Kennedy et aux Roncali de tout acabit.

Au travail, les gars !

Seulement, ce manque de gymnastique cérébrale est dangereux. Car l'organe qui ne fonctionne pas s'atrophie. Le perroquet est donc condamné à devenir de plus en plus un esprit grégaire, un suiveur, un automate mûr pour tous les asservissements.

## LES TYRANS D'EN-BAS

Non, la liberté n'est point faite pour nous; nous sommes trop ignorants, trop vains, trop présomptueux, trop lâches, trop vifs, trop corrompus...

MARAT.

Je dois le dire et je le dirai.

En prenant la plume, je me suis engagé, devant ma propre conscience, à bannir tous les partis-pris et à ne reculer devant aucune vérité. Qu'elle soit de droite ou de gauche, l'hypocrisie me répugne. Ce besoin de franchise m'a fait beaucoup d'ennemis, même parmi les « camarades » et les « frères », ô ironie.

Taper sur le capitaliste, et sur le fasciste, parfait! Bravo! On vous encouragera, tout au moins en paroles (lorsqu'il s'agit de payer de son argent, c'est déjà plus dur — et de sa peau, donc!).

Mais n'allez pas vous permettre, homme loyal, de critiquer ce qui se passe dans votre propre maison. Dévoilez les tares du voisin, mais fermez les yeux sur les turpitudes de votre Parti...

Je n'aurais jamais su faire ça. C'est pourquoi, sans doute, je n'ai voulu adhérer à aucun parti,

à aucune église, à aucune secte. Etre Indépendant est mon bien le plus précieux.

Le combat pour la Liberté n'en aura pas moins de valeur pour les conscients, pour les virils... même s'ils ne sont pas suivis !

A quoi ça sert, la propagande ?

Imbéciles, on pourrait tout aussi bien reprendre votre formule négative et désespérante et l'appliquer à tous les autres domaines de la pensée et de la vie :

*A quoi ça sert l'Idéalisme ?*

*A quoi ça sert l'Amour, la Fraternité, le Dévouement ?*

A quoi ça sert le culte de la Beauté, les splendeurs de la Nature, les merveilles de l'Art — sous tous ses aspects ?

A quoi bon les raffinements de la Poésie, l'enrichissement que nous apportent la Philosophie, la recherche de la Vérité, dans tous les domaines ?

Pourquoi lutter contre le Mensonge, la Superstition, le Fanatisme ? Rompre des lances avec la bêtise humaine ? A quoi bon sacrifier une partie de notre temps, de notre argent ; nous exposer, peut-être, à des rancunes, à des persécutions ? Il est si facile de courber l'échine, de se soumettre, comme un mouton imbécile et de trembler lâchement devant l'Iniquité triomphante...

A quoi bon lutter contre les injustices, prendre le parti des opprimés ?

« Tant pis pour ceux qui succombent dans un combat inégal, s'il m'est possible de préserver ma gamelle, de mettre un peu d'argent de côté (suprême

idéal de tous les rampants et de tous les gogos éternellement détraqués...). Que le voisin se dém... se débrouille ! Chacun pour soi — et Dieu pour tous, c'est-à-dire pour personne. »

« *Allons plus loin* : pourquoi se dévouer pour ses semblables ? Assurer à son père et à sa mère une vieillesse aussi douce que possible ? Pourquoi adorer une épouse ou une maîtresse, se donner de tout cœur à l'éducation des enfants, à l'entraide des camarades, à une solidarité humaine aussi large que le régime infernal du capital le permet ? A quoi bon

— Votre propagande, vos journaux, vos idées... à quoi ça me servira, tout ça ?

L'avons-nous fréquemment entendue cette déclaration !

On ne veut s'intéresser qu'à des choses *sérieuses*, c'est-à-dire vraiment tangibles. Le reste, c'est du « bla-bla-bla » — du vent — de la politique (1).

Pour ces rampants, c'est l'argument suprême et décisif.

— Ça ne me rapportera rien !

Ils ne connaissent que l'*intérêt*, sous sa forme la plus égoïste et la plus plate.

Donnez-leur un pourboire et ils vous lécheront les chaussures.

Mais ils vous lâcheraient sans hésiter si la moin-

---

(1) Beaucoup accepteraient cependant d'en faire, de la *politique*, s'ils avaient la certitude que cela leur *rapporterait* quelque chose ! De l'avancement... Une meilleure place... De l'argent ! Si vous parlez timidement de la nécessité de lutter pour un « idéal », on se moque de vous et l'on vous traite de rêveur, de fumiste — ou même d'hypocrite ambitieux...

dre mésaventure vous était survenue, ou s'ils apprenaient subitement que votre fréquentation est plus ou moins compromettante.

Concernant les propagandistes d'avant-garde, le *vulgaire* n'éprouve pas grande sympathie.

Il les considère comme des « cinglés », des rêveurs, des esprits plus ou moins « originaux », des gens « pas comme tout le monde » — et dans leur esprit je vous assure que le reproche n'est pas mince.

que le chemin de la Finlande passe sans doute par la Bérésina? Et qu'il serait préférable, premièrement, de sortir de l'impasse algérienne et deuxièmement, de se tenir désormais à l'écart de toutes les entreprises internationales qui ne seraient pas inspirées par un esprit de collaboration fraternelle et pacifique avec tous les peuples sans exception ?

Plus de Grands, ni de Petits ! Plus de « Blocs » antagonistes, ni à l'Est, ni à l'Ouest, ni ailleurs ! Plus d'hypothèque pesant sur nous, quelle vienne d'Adenauer ou de Roncalli, de New-York ou de Moscou... Liberté pour tous — dans la justice, enfin réalisée !

...J'étais donc plongé dans ces méditations assez banales je l'avoue, quand l'ami qui m'accompagnait entreprit de me détromper.

— Décidément, tu vas mal, Dédé ! Pas question, pour une fois, d'aller au cass'pip' ! Tu sais donc plus lire, papa ? S'agit uniquement et spécialement, d'un match de football, que la France a d'ailleurs gagné (de toute justesse).

Me voyant confus (autant que réjouis) de ma méprise, le gars s'appliqua à me reconforter, sans le faire exprès (au contraire) en déplorant ce qu'il appela la grande catastrophe française des Jeux Olympiques de Rome.

Pauvre France ! gémissait-il. Elle n'a obtenu



qu'une ou deux médailles (et de bronze encore), alors que l'U.R.S.S., pour ne citer qu'elle, collectionnait je ne sais combien de médailles d'or ! Suisses, Danois, Turcs, Allemands, Anglais, Belges et Hollandais sans parler des Italiens (on leur devait bien ça) nous dament le pion — et comment ! Un vrai Trafalgar ! Une honte nationale ! Un effondrement « catastrophique » et une humiliation inacceptable et j'en passe d'autres.

Et comme le gars en question était un gringalet aux pectoraux inexistant, surmontés d'un cou d'une longueur insolite, et dont les genoux cagneux gonflaient dangereusement le pantalon, il était merveilleux de l'entendre glorifier le sport, parler de notre insuffisance en stades (vouï, madame), de notre carence physiologique endémique (*sic* et *sic* !) de cette « cuisante débâcle » qui nous déshonore irrémédiablement. Concluait-il en s'efforçant de remonter ses épaules.

Connaissant l'assiduité qu'il apporte à la fréquentation des matches en tous genres, je n'ai pas eu la cruauté de lui faire observer que cet entraînement ne lui avait guère été profitable — musculairement parlant. Il eut été cent fois plus efficace pour lui

La position n'est pas commode. On s'attire de nombreuses et féroces inimitiés. L'empêcheur de dormir ou de tripoter en rond. Celui qui refuse d'être complice des ambitieux, des traîtres, des profiteurs. Car il y en a. Et partout, partout.

J'aime passionnément l'humanité, et j'ai consacré le meilleur de moi-même à la lutte en faveur des opprimés. Tous les tyrans me dégoûtent — et ceux qui les supportent, les adulent ou les soutiennent. Après les avoir abattus, irai-je me

faire tyran à leur place ? Je me dégoûterai moi-même...

Peuple, méfie-toi des démagogues ! Ce sont les pires ennemis. Ils ne te caressent que pour mieux te tondre. Au fond, ils te méprisent et se moquent de toi, mais tes épaules leur sont nécessaires pour décrocher la timbale (qui ne sera pas pour toi). Ils te haïssent et s'ils pouvaient te serrer la vis un bon coup, ce serait rapidement fait. Plus tard, peut-être. Pour le moment, ils ont besoin de tes voix, de ton suffrage et de ta cotisation. Ils te diront donc que tu es grand, que tu es noble et beau, que tes ennemis ont tous les torts, et que tu as tous les droits en même temps que toutes les vertus.

Si tu les crois, tu es un imbécile — et tu es perdu.

Qui donc a prêté à Rucklin cette pensée scandaleuse : « Je préfère avoir tort avec un parti que d'avoir raison tout seul ! »

Dire la vérité à l'Ouvrier, toute la vérité, même quand elle est pénible à entendre, c'est pourtant le meilleur moyen de servir sa cause et de travailler à sa véritable libération.

Ils me dégoûtent, ceux qui disent au Peuple qu'il arrivera au bonheur total et universel sans avoir besoin de faire des efforts et de se perfectionner. Ils mentent — volontairement. Ils ont d'ailleurs, intérêt, les maîtres, ou les aspirants-maîtres, à empêcher la masse de s'instruire.

N'est-ce pas en se *corrigeant* qu'elle deviendrait capable de progresser et de prendre en mains la conduite de ses propres destinées? Ce jour-là, devenus inutiles, les chefs et les dirigeants n'auraient plus qu'à disparaître.

Ils me dégoûtent ceux qui refusent au travailleur le droit à l'Idéal et qui lui parlent exclusivement de son Ventre.

Pour eux tout est subordonné au beafsteack.

Un beafsteack toujours plus gros, toujours plus saignant et facile à conquérir. Idéal de fauve, ou de chien affamé.

*Il faut vivre*, assurément. Je vous l'accorde.

Mais il faudrait ajouter : il faut vivre... afin de développer en nous les plus hautes et les plus belles qualités de l'Homme : Dignité! Conscience! Amour! Liberté!

A quoi me servirait de bâfrer comme un bouledogue et de digérer comme un chanoine, si je devais renoncer aux aspirations les plus élevées et aux joies les plus pures, les plus désintéressées?

N'écoutez pas ceux qui veulent tout subordonner à l'estomac. Ils vous font injure. Devenez capables de lutter pour autre chose que la Tripe ou le Porte-Monnaie. Sans les mépriser pour autant (ne tombons pas d'un extrême dans l'autre). Méfions-nous des flatteurs, des politicards,

des bonimenteurs. Allons à la Vérité, quelle qu'elle soit, de tout notre cœur, sans mettre d'*œillères*, sans étouffer la voix de personne...

! \*  
\*\*

Je n'ai pas contre le riche une haine particulière. S'il m'arrive de plaindre sa bêtise ou de moquer sa prétention, je ne jalouse pas son argent.

Ajouterai-je, d'autre part, qu'il n'est pas suffisant d'être pauvre pour mériter ma sympathie?

Le pognon rend idiots ou crapules la plupart de ceux qui le possèdent. Mais ceux qui n'en ont pas sont généralement aussi crétins et aussi canailles que les rupins. Le désir de s'enrichir suffit à étouffer en eux tous les sentiments généreux et toutes les aspirations vers la Justice — et la Propreté.

\*  
\*\*

Et ces *révolutionnaires* cent pour cent, ces prolétaires organisés, ces syndiqués conscients, ces pionniers de l'avenir, qui se saoulent comme des bourriques? Qui n'auraient pas dix francs pour acheter un bouquin et qui en dépensent

le double ou le triple sur le comptoir? Qui titubent à travers les rues et dégorgent leur vinasse en montant l'escalier? Ça des pionniers de l'avenir, des précurseurs de la Cité Harmonique, avec leurs pieds sales, leur ignorance bestiale, leurs prétentions de brutes et leurs appétits d'alcooliques.

Vous savez sans doute que, grâce à un certain ministre qui s'appelait Pomaret, les travailleurs ayant été employés pendant soixante années consécutives dans le même établissement, reçoivent la médaille d'Honneur du Travail !!

Vous avez bien lu : on donnera une médaille aux ouvriers qui seront restés *soixante ans* chez le même patron...

Il est difficile de mieux se foutre de la gueule de ces pauvres prolos.

Mais ils acceptent la médaille (qui n'est même pas en chocolat). Ils seront glorieux comme des paons et s'efforceront de redresser leur carcasse vidée, épuisée, écrasée par tant de peines, d'efforts prolongés, d'exploitation impitoyable.

Ils iront se faire photographier avec leur petit joujou. Aussi fiers, et aussi ballots, que les pères de famille de quatorze enfants dont *La Croix* (rédigée par des célibataires...) publie régulièrement les binettes inintelligentes.

Le plus vil esclave, c'est celui qui est content de l'être.

Avouez-le donc : par bien des côtés, l'esclave est aussi répugnant que son maître.

S'il tremble lâchement devant son supérieur, il se venge, non moins lâchement sur l'inférieur.

Tel prolo qui bafouille avec servilité devant le contremaître de l'usine se rattrape le soir chez lui en cognant sur sa femme ou sur ses moutards. Alors, là, il se redresse. Et il gueule ! Ah ! c'est un mâle à présent...

A l'usine même, s'il a quelques apprentis sous ses ordres, il en fait souvent de vrais souffredouleurs, il les tyrannise et les abrutit par ses mauvais traitements.

Comme le sergent qui s'acharne à la caserne sur le trouffon, parce que le capitaine l'a engueulé lui-même !

Pas reluisante, l'humanité...

\*\*

Autrefois, on disait : le Peuple. Aujourd'hui, on dit : *la Masse*.

Autrefois, on disait : vos délégués. Maintenant, il y a la *base* et il y le *sommet*!!!

Les délégués, secrétaires, etc., on les appelle

des *responsables*. Est-ce à dire que les cotisants et les électeurs soient tous... des irresponsables? c'est-à-dire des inconscients?

Quel mépris pour l'Individu! De plus en plus, le conformisme triomphe. La personnalité humaine est méconnue. Que dis-je : elle disparaît. Si elle existait, elle se montrerait, elle réagirait, elle grognerait. Elle n'est plus capable que de bêler des applaudissements et de suivre avec veulerie les chefs qui la conduisent à l'abattoir... Dans l'immense nivellement des troupeaux sociaux, l'HOMME devient de plus en plus rare. Et on lui fait la vie de plus en plus dure...

\*\*

Avec vos millions d'adhérents, de cotisants, d'électeurs, vous n'avez pas été capables de sauver la République espagnole ! Ni d'ailleurs la Quatrième République — qui ne valait même pas la Troisième! Qu'avez-vous fait pour empêcher la guerre d'Algérie de durer sept ans? C.G.T., partis socialistes et communistes, etc., qu'avez-vous tenté d'efficace, de sérieux? Vous ne connaissez que les revendications matérielles, le *po-gnon*, mais l'Idéal, la défense d'une grande Cause désintéressée? Comment vos adhérents connaîtraient-ils cela, puisque leurs mauvais bergers ne leur en ont jamais parlé?

\*\*

Je sais bien que, pour certains « socialistes » (de toutes obédiences, y compris les communistes), la *Lutte de classes* est souvent envisagée dans un esprit assez mystique. Manque d'approfondissement dans les idées, ou paresse mentale engendrant une sorte de fatalisme, presque toujours...

N'empêche qu'ils ont tort ceux qui proclament que la lutte de classes n'existe plus. Même s'ils le croient sincèrement, ils font une mauvaise besogne.

Sur quoi basent-ils leur raisonnement ? Sur le fait que la misère est en voie de disparition. Il y a peut-être (?) encore des pauvres, mais ils sont de moins en moins nombreux et, de toutes façons, ils ne crèvent plus de faim et de froid avec autant de fréquence et de cruauté qu'à l'époque où vivait Marx et même encore au début du siècle présent.

Il n'est pas douteux que le sort des classes *non*-possédantes s'est amélioré assez sérieusement depuis 40 ou 50 ans. Les ouvriers d'aujourd'hui jouissent d'un confort plus grand ; ils ont des congés payés et font des voyages, vont au cinéma, s'intéressent aux sports (parfois même exagérément), sont mieux vêtus et mieux nourris, ainsi que leurs enfants, etc.

S'ensuit-il que *le pouvoir de l'Argent* ait perdu de sa malfaisance ? Ce serait une bien grande sottise de le croire. Il faut comprendre, au contraire, que les exploités ont le plus grand intérêt à voir se propager un tel sophisme, afin d'empêcher les « prolos » de se révolter et de travailler à l'instauration d'une société véritablement et sincèrement démocratique.

La ficelle est grosse et malgré cela beaucoup s'y laissent prendre.



C'est une supercherie de présenter comme démocratique un régime qui n'assure pas le développement *intégral* de la personnalité.

— Le fait qu'il y ait des gens riches, et même très riches, possédant des palais, des yachts, des bijoux et des diamants, n'est pas choquant par lui-même, me disait un de ces « raisonneurs ». Ce qui est choquant, c'est que les gens soient privés du *nécessaire*.

Mais il se consolait en constatant que leur nombre diminue de plus en plus.

A part les « vieux », concédait-il, et ceux qui ne pouvant plus travailler, ne disposent que d'allocations vraiment dérisoires.

Si le sort des *petits* s'est légèrement amélioré (grâce à la lutte de classes dans une large mesure d'ailleurs) — on ne peut tout de même plus s'éclairer à la chandelle, ni labourer avec un bâton pointu — la vérité nous oblige à faire observer que la mentalité des *gros* n'a guère changé. Si l'on aide davantage les pauvres, c'est aussi parce que les progrès techniques permettent à la bourgeoisie de le faire, sans le moindre danger pour ses privilèges. Bien au contraire, *ceux-ci sont fortifiés*, étant donné que les ignorants aperçoivent moins clairement qu'autrefois la nécessité de se défendre et de revendiquer.

Si l'on déclare qu'un état social qui permettra à chacun de manger et de dormir sous un toit, d'une façon aussi sommaire et grossière que ce soit, est un état acceptable, satisfaisant, au-delà duquel il est impossible de tendre, alors je n'ai plus à discuter.

Mais si l'on pense qu'une telle amélioration est précaire et fragile, alors il faut admettre la nécessité de poursuivre la lutte contre les privilèges de tout acabit.

Qu'on le veuille ou non, aussi longtemps qu'il y

aura des riches et des pauvres, cet antagonisme se poursuivra. J'ajoute qu'il est indispensable et même salulaire qu'il en soit ainsi. A moins que l'on veuille voir les peuples s'enfoncer de plus en plus dans la veulerie et l'acceptation résignée d'une existence végétative, sans noblesse et sans espoir. Trop d'individus n'ont déjà que trop tendance à renoncer à toute activité émancipatrice. Le fait d'aller au stade régulièrement ou de posséder un frigidaire, la *télé*, voire une petite auto, suffit à les anihiler moralement — face au Capitalisme et au Fascisme qui se fortifient chaque jour !

La lutte des classes est *un fait*. Son existence n'est pas due à la « volonté » des révolutionnaires ; elle découle au contraire du libre jeu des institutions capitalistes. Le rôle des révolutionnaires consiste à utiliser pour des fins conscientes l'antagonisme fondamental qui oppose les intérêts des pauvres au désir d'omnipotence des détenteurs de la richesse.

Il va sans dire que cette lutte, si « révolutionnaire » qu'on puisse la concevoir, ne repose nullement sur la haine. Si malfaisante que soit leur activité, les individus ne sont pas personnellement « responsables ». Le capitaliste est un « produit » du milieu social, au même titre que le fonctionnaire, l'ouvrier, le commerçant, le paysan — et le plus misérable des déshérités.

*Nous ne faisons pas la guerre aux hommes, mais aux principes qu'ils défendent et aux tyrannies qu'ils incarnent.*

Méfions-nous donc de tous ceux qui déconseillent (sincèrement ou non...) la poursuite d'une lutte de classes — animée d'un esprit de transformation révolutionnaire de la Société !

\*\*

Les paysans se révoltent... non pas contre les intermédiaires et les maquignons qui les grugent, ou l'Etat ou le fisc, qui les ruinent... Pas du tout ! C'est à Jean Gabin qu'ils en veulent.

Au lieu de placer ses capitaux en bons du Trésor, il a trouvé plus malin d'acheter une ferme, d'y élever du bétail et d'y faire pousser des denrées comestibles.

Concurrence inacceptable !

Les paysans n'admettent pas que des « industriels » ou des « artistes » se livrent à l'élevage de la volaille — en gros — c'est-à-dire avec les méthodes modernes. Ce qui leur permet de vendre beaucoup moins cher la volaille en question. Des installations ont été saccagées — et des milliers d'innocents poulets exterminés. Il est vrai qu'ils sont faits pour être exterminés et nul ne songe à s'apitoyer sur leur sort, pas plus que sur ces porcs que nos *révoltés* campagnards ont chassé sur les routes — sacré tour de cochon à leur faire.

Ce n'est pas seulement le paysan qui se montre conservateur et routinier. Les autres corps de métier sont tout aussi rétrogrades. L'esprit *corporatiste* s'affirme sous une forme aussi étroite, aussi tyrannique qu'avant la révolution — « Tu es paysan et tu le resteras ». Fils de mineur ou de charcutier, tu seras comme ton papa, charcutier ou mineur, même si cela ne te plaît pas.

Que fait-on pour lutter contre les intermédiaires ? Pas grand chose. Ils nous rançonnent et nous affament à leur gré.

Les consommateurs ont pourtant une arme à leur

disposition. Pourquoi ne font-ils pas grève, eux aussi, comme les producteurs, comme les maqui-gnons et les spéculateurs ?

Si le bœuf est trop cher, décidons de n'en plus manger pour le moment. On peut vivre sans bœuf, non ? Et même sans viande... Quelques jours de végétarisme ne feraient de mal à personne — et la viande diminuerait.

Pour que la vie soit moins chère, il faudrait que les consommateurs et les producteurs s'entendent directement. Mais l'Etat n'y a pas intérêt. Lui aussi, ce parasite n° 1, prélève une grosse diune sur le prix de la viande — et des autres denrées. Plus c'est cher, plus le rendement des *taxes* gagne du volume.

C'est pour cette raison sans doute que le très capitaliste gouvernement de la Cinquième n'aime guère les *coopératives*, augmente leurs charges, s'efforce de les empêcher de remplir leur bienfaisante mission économique. Le gouvernement fait semblant de lutter contre la cherté de la vie... et il ne cesse, pourtant, de veiller jalousement à la défense des privilèges capitalistes.

S'il y avait dans les masses populaires un peu plus de dévouement et de vigilance, ce n'est pas seulement sur le marché du bœuf — et de la vache ! — qu'il y aurait du changement...

Je m'expose, évidemment, à passer pour un rouspéteur invétéré, un insupportable grincheux. Je dois cependant vous l'avouer, rien ne m'agace autant que ces interminables articles sur le Bœuf...

« Suivez le Bœuf ! » ; « La grève du Bœuf » : « Le Bœuf revient sur le marché... » ; « Le Bœuf est en hausse » ; « Le Gouvernement veut faire baisser le Bœuf... ». Et tous les jours, à défaut d'être dans nos assiettes, le bœuf est dans le journal. Pour la plus grande joie des journalistes, toujours à court de copie.

Pourquoi ça m'énerve ?

D'abord, parce que je trouve révoltant qu'on amuse les gens avec ces histoires de beefsteack, alors qu'il y a tant de questions plus graves, plus sérieuses, plus urgentes — et surtout plus dangereuses.

Les dangers de guerre, par exemple ; les odieuses tueries d'Algérie également. Ce genre de *bougeries* me paraît plus digne d'attention...

Je reconnais que la question alimentaire a son importance, mais je trouve horripilant qu'on nous casse les oreilles avec elle, alors qu'on ne fait rien de sérieux pour lui donner une solution.

Vous avez bien raison de trouver que la viande est trop chère et de crier contre les intermédiaires voraces qui exploitent, à la fois, le paysan producteur et le prolo consommateur. Car ces parasites prélèvent la part du lion, tout le monde le sait et cela n'est pas spécial à la boucherie. Dans tous les autres secteurs commerciaux, c'est la même chose.

*Et l'on parle de démocratie ?*

Je m'insurge contre une telle mentalité. Je pose en principe que l'homme d'un seul métier s'abrutit. Il faut varier les occupations ; la fatigue est ainsi moins grande, on travaille mieux, avec une satisfaction plus vive. L'idéal serait de faire alterner le travail « intellectuel » avec les travaux « manuels ». Tous les gens compétents, psychologues ou pas, sont d'accord sur ce point. Et c'est à ce moment-là que nos révoltés de la cambrousse ou nos corporatistes à la Pétain veulent nous enfermer, plus étroitement que jamais, dans le cadre étouffant du *métier* unique, automatique et canulant ?...

*Et l'on parle de progrès ? !* Que M. Valéry Giscard d'Estaing, ministre des Finances, ultra-calotin, toujours fourré au Vatican, possède à lui seul les deux tiers de la commune d'Authon (Loir-et-Cher),

la chose est choquante, je vous l'accorde (même au point de vue « chrétien »).

Que la famille Debré détienne sept propriétés rurales (trois à Debré, quatre à son beau-père) à Tonneins (Lot-et-Garonne) où l'on cultive le tabac, ce qui représente de très gros revenus... On peut se demander si cela ne représente pas également un certain nombre de privilèges et de passe-droits (étant donné que la culture de cette plante malfaisante est assujettie à une réglementation rigoureuse).

Quel remède à cela ? Abolir le peu de liberté qui nous reste ? Pas du tout.

*Nationaliser la terre ! Interdire l'accaparement. Empêcher qu'un homme puisse disposer à lui seul de 10.000 hectares, tandis que des milliers de travailleurs n'ont rien du tout.*

Ensuite, vous pourrez laisser les gens faire ce qui leur plaira. De la vigne, ou des choux. Si ça se vend mal, tant pis pour eux. Ils feront autre chose. Vous grognez parce que vos artichauts ne se vendent pas et vous rêvez d'en rendre la consommation obligatoire ? Ce sera le meilleur moyen de m'en dégouter. Vous craignez qu'on vous fasse concurrence ? Vous avez tort. Améliorez vos produits. Donnez satisfaction à la clientèle. Et surtout débarrassez-vous de tous les intermédiaires voraces. Pour lutter contre les *gros*, que les *petits* s'organisent... qu'ils créent des *coopératives* pour la production, pour l'achat ou la location des machines, pour la *vente directe* au consommateur...

Il y a bien d'autres solutions plus efficaces que d'aller saccager le poulailler du voisin — sous prétexte... que ça n'est pas son métier.

*A bas toutes les barrières ! Toutes les contraintes ou interdictions non justifiées...*

## LA FOULE IMBÉCILE

La rougeur de la honte me monte au front, quand je songe que je fais partie de cette foule imbécile qu'on appelle sans vergogne « peuples civilisés » !

GARIBALDI.

Le monde entier a été remué par un événement sensationnel : un boxeur nègre a triomphé d'un boxeur allemand.

Le match eut lieu à New-York, avec un succès incontestable : 80.000 spectateurs y assistaient. La recette s'éleva à un million de dollars, soit environ 50 millions de nouveaux francs français, au cours du jour.

Si vous aviez demandé cent sous à ces gens-là pour une œuvre utile ou fraternelle, ils vous auraient envoyé bondir, en déclarant qu'ils n'avaient pas le rond et en égrenant le chapelet des lamentations les plus douloureuses sur la dureté des temps, la crise, la vie chère et le poids des impôts.

Mais dès l'instant qu'il s'agit d'aller contempler une brute noire, qui donne des coups de poing dans le menton d'une brute aryenne, on se précipite, on se bouscule.

On se bouscule également à Auteuil ou au Tremblay pour voir courir cinq ou six canas-sons, chevauchés par des jockeys farceurs, qui sont plus ou moins de mèche pour rouler le parieur imbécile.

Lorsque la juvénile Cécile Sorel fit ses débuts au music-hall, la rue de Clichy fut envahie par une foule innombrable. Des anglais étaient accourus par avion. On revendit des places de loges 600 fr. pièce (en valeur de l'époque).

Dans « Ici-Paris » (13-6-62), une photo de Brigitte Bardot, après des centaines d'autres — ce qui laisse supposer que ce magazine (?) est vraiment à court de copie.

C'est la légende du dessin qui attire mon attention :

« Elle rêve d'être une femme comme les autres. Mais, de toutes les photographies de B. B., celle-ci est la seule où elle ait l'air (à peu près) comme tout le monde. »

Faut-il en avoir une couche pour écrire de pareilles âneries !

Avoir l'air « comme tout le monde », tel est donc l'idéal de la platitude contemporaine ? Nous nous américaniserons de plus en plus et nous nous enfoncerons dans le conformisme le plus ridicule et le plus terne ?

Faire comme tout le monde ! Manger et s'habiller comme tout le monde ! Et surtout PENSER comme tout le monde !!!

Pas fatigant, étant donné que « le monde » ne pense guère...

Triomphe de la routine, de l'esprit moutonnier.

Mais le comble c'est de prêter à B. B. le souci de s'effacer, de devenir une femme comme les autres... (Quelles autres ? M<sup>me</sup> de Gaulle ? Paola ?



Si B. B. avait été une femme quelconque, elle n'aurait certainement pas fait une carrière aussi fulgurante et elle vendrait du chewing-gum dans un Uni-Prix ou des photos de M. de Gaulle à l'Arc de Triomphe aux cohortes de touristes visitant Paris en autocar du Sacré-Cœur aux Folies-Bergère en passant par les Invalides... comme tout le monde !

O ! quel monde !...

A Juan-les-Pins, on payait cent francs pour entendre... Créline Rossi!! On se chamaillait avec les gens qui faisaient la queue, pour passer avant eux ! On se poussait, on grognait, on palpitait d'angoisse... Et ces fous auraient refusé de faire un effort pour une chose utile ou saine !

On se bouscule à la Corrida de Muerte. Dix ou vingt pesetas d'entrée... Vingt mille spectateurs (et spectatrices !) braillant, hurlant, excitant le matador du geste et de la voix. Jouir des souffrances d'un cheval poussif et paralysé par l'horreur, dont les intestins s'enroulent autour des cornes du taureau, quel régal !

Et les sadiques qui se délectent aux combats de coqs...

Et les malades qui donnent cinq mille francs ou le triple à une tenancière pour le droit d'appliquer le martinet au postérieur plus ou moins ramolli d'une putain, qui ne touchera que cinq cents balles pour sa déchéance...

L'homme est terriblement badaud, terriblement moulon.

Son vernis « civilisé » est bien superficiel et il

se laisse, hélas, trop facilement entraîner par les caprices de la mode, les emballements irréflechis, la tutelle du qu'en dira-t-on — et la griserie cruelle et sanglante des foules déchaînées.

« Vous m'en direz des nouvelles, à la prochaine Dernière des Dernières! » J'avais écrit cette phrase en mars 1939 (voir page 151 de la première édition du présent ouvrage). Je ne croyais pas si bien dire. Faut-il rappeler Dachau, Buchenwald — et les horreurs du colonialisme aux abois, les plastiquages de l'O.A.S., etc., etc.?

Boulevard Barbès, près du métro. Un homme sort d'un restaurant, en courant.

Aussitôt, une rumeur s'élève dans la foule qui flânait. Cinquante, cent personnes se précipitent. Et bientôt c'est une multitude immense qui se précipite derrière le fuyard, aux traits livides et contractés, qui se précipite droit devant lui pour échapper à cette meute...

Qu'avait-il fait? Qu'est-il devenu? Je n'en ai rien su. Mais j'ai bien failli me faire écharper sur place. Pour avoir fait quelques réflexions à voix haute, sur la lâcheté et la bêtise des gens qui hurlaient et qui frappaient sans savoir pourquoi... Quelle imprudence! Je me fis apostropher et menacer. Et par des femmes! Jeunes et peut-être jolies, si la colère ne les avait hélas défigurées.

Bien entendu, leurs marlous étaient prêts, à leurs côtés... Foule infecte! Combien je te méprise...

## L'INGRATITUDE HUMAINE

En général, les hommes sont sots, ingrats, jaloux, avides du bien d'autrui, abusant de leur supériorité quand ils sont forts, et fripons quand ils sont faibles.

VOLTAIRE.

Les ingrats sont écœurants.

Vous avez rendu service à quelqu'un. Vous vous êtes mis en quatre pour lui être agréable. Il vous avait sollicité. Il avait fait appel à votre dévouement. Comment refuser? On se dérange. On va trouver Pierre ou Paul. On se heurte aux hostilités, aux indifférences, aux dédains. Qu'importe, c'est pour un copain! On multiplie démarches et tentatives. On fait pour l'ami ce qu'on ne ferait certainement pas pour soi-même! S'il s'agissait de moi, de mon intérêt propre, j'enverrai promener tous ces gens là, je refuserai de m'abaisser, de m'humilier pour obtenir quoi que ce soit. Mais... c'est pour un copain! Il compte sur moi, le frangin. Il attend, impatiemment, le résultat de mes démarches et le fruit savoureux de mon dévouement. Je ne peux lui faire faux-bond. Il me prendrait pour un muflé, un mauvais camarade...

C'est un devoir de solidarité qui m'incombe. Je me dépenserai donc. Je viderai mon porte-monnaie, d'autant plus facilement qu'il n'est pas très rempli...

Et dire que, dans six mois (ou dans trois semaines..) ce « cher frère » ne me regardera plus. Pourquoi faire? Puisqu'il a obtenu ce qu'il désirait, il n'a plus besoin de moi et n'attend plus grand chose de mon dévouement. Il évolue dans une autre direction. Sans doute rencontrera-t-il d'autres poires, ailleurs...

Trop heureux encore si ce brave copain, qui m'avait importuné, supplié, tapé, ne devient pas un jour mon plus féroce ennemi, s'il ne va pas aboyer avec les adversaires les plus déloyaux. Le service que vous lui avez rendu? Il était moins grand que vous le supposiez. L'avantage que vous avez obtenu pour lui? Il aurait pu l'obtenir autrement — et beaucoup mieux. En somme, le copain n'est pas lié, pas du tout. Il insinuera peut être qu'en lui rendant service (oh! si peu...) c'est vous qui aviez une arrière-pensée. Vous spéculiez là-dessus. C'est un placement que vous vouliez faire. Fi! le vilain monsieur! Et l'on vous dépiautera sans pitié. On épluchera votre passé. On vous découvrira des tares lointaines et graves, bien antérieures à l'époque où l'on vous embrassait, cajolait, glorifiait. On avait alors intérêt à fermer les yeux — et comment! Mais aujourd'hui, la poire est mangée, le citron est pressuré, vidé, inutilisable. Pourquoi se gênerait-on?

Ne parlez pas d'ingratitude. Il n'y a pas d'ingrats. Il n'y a que des salauds.

Ne parlez pas non plus de reconnaissance. Quand j'ai rendu service à quelqu'un, je l'ai toujours fait sans la moindre illusion et sans la plus légère espérance. Parfois même, *je savais* (en prêtant quelque argent, par exemple) que mon bienfait éloignerait le type pour toujours, que son amitié (?) en mourrait, qu'il éviterait de me revoir (dame!), qu'il détournerait la tête dans la rue, afin de ne pas me saluer. Je le savais. J'en étais certain. Et j'accordai quand même le service ou le crédit demandé. Poirisme? Faiblesse? Désir de multiplier les expériences, car la vie, en réalité, n'est autre chose qu'une longue expérience, très éducative! Les vingt balles que j'ai prêtées n'ont pas été tout à fait perdues. J'ai compris, j'ai appris. Je me suis fortifié. Demain, je connaîtrai les hommes un peu mieux — et ça peut toujours servir. Evidemment, je m'emballerai de moins en moins pour eux. Mon regard, plus clairvoyant, saura lire beaucoup mieux dans leurs yeux, dans leurs grimaces, dans leurs fausses déclarations affectueuses.

On n'est jamais tout à fait *poire* quand on est sceptique; on n'est vraiment jamais *roulé* quand on le sait, et qu'on en a conscience. Ce n'est pas être aveugle que de fermer volontairement les yeux.

Les ingrats pullulent. Ils sont laids, ils sont bas — ils sont faibles surtout. L'ingrat a des épaules trop chétives pour supporter le poids

du service que vous lui avez rendu. S'il était plus robuste, il vous remercierait en souriant, et sans bassesse, et il rendrait à d'autres, en dévouement, le bien que vous lui avez fait. Cela serait beau, noble, grand. Quand on veut faire du bien, se rendre utile, on en trouve toujours l'occasion. Mais l'ingrat est un égoïste rampant, sans ressort moral, sans courage... S'il avait été courageux, d'abord, aurait-il quémandé, supplié? Avant d'en venir là, il aurait épuisé tous les moyens d'action. S'il a fait litière de sa dignité pour vous solliciter, c'était déjà mauvais signe. Je n'aime guère les amis qui me tendent la main. Mais combien j'ai aimé ceux qui me l'ont tendue, pour me venir en aide, alors que je n'avais rien demandé! Le véritable ami doit aller au devant du désir; il s'efforce de découvrir la misère cachée et de la soulager avec discrétion... Et le véritable ami, loin de pleurer pour avoir une obole, repousse au contraire, jusqu'à la dernière limite, l'affectueux concours de son frère. Qu'il accepte ou non, peu importe. L'intention vaut l'acte. Jamais je ne pourrai l'oublier.

— Cependant, tu ne dois pas être lié? Si l'ami qui t'a rendu service devient un fourbe, un méchant homme, un rénégat, lui garderas-tu malgré cela ta reconnaissante affection? Ce serait une répugnante prostitution...

Tout à fait d'accord. Ce n'est pas parce que tu m'as rendu service que je dois te lécher les bottes jusqu'à la fin de tes jours, même si tu devenais aussi dégoûtant qu'un Bergey ou un

Doriot. Mais j'aurai préféré mourir cent fois que d'aller demander quoi que ce soit à des personnages aussi cyniques. Ce sont eux, ou leurs pareils, qui m'ont demandé des services, qui se sont assis à ma table, qui m'ont passé la main dans les cheveux (car autrefois, j'en avais), qui m'ont mendigoté quelques sous. Je préfère cela. Si j'avais reçu le moindre appui d'un Tardieu ou d'un Millerand, je ne m'en consolerais jamais. Gustave Hervé lui-même, quand il me défendit en Cour d'Assises (1907!), fut largement payé, en réclame et en pognon. Il faisait son métier d'avocat, assez bruyamment pour me faire coler le maximum.

Je pourrais, ici faire revivre des souvenirs bien émouvants. Au temps de l'occupation, sous le régime du rutabaga (rationné), nous serions morts de faim, tous les trois, s'il ne s'était trouvé, dans cinq ou six départements, des amis dévoués pour nous envoyer de temps en temps un colis de beurre, un morceau de viande ou de lard... A ceux là j'ai toujours conservé la plus profonde reconnaissance. Ils m'ont réconcilié avec l'Humanité, en me montrant qu'il existait quand même, dans le grand désert de l'indifférence et de l'égoïsme universels, des cœurs vraiment généreux, des amis capables de se dévouer, sans rien espérer en retour. Quel immense *bien moral* ils m'ont procuré!

C'est une grande joie d'avoir des amis (soigneusement choisis! triés sur le volet) et de savoir que l'on pourrait, le cas échéant, compter

sur eux, d'une façon totale. Je ne souhaite pas de les mettre à l'épreuve, mes amis, mais je sais que si j'étais traqué je pourrai aller chez celui-ci, ou chez celui-là, et qu'il me recevrait, qu'il exposerait sa liberté, sa vie même, pour m'abriter, me protéger, me sauver. Je n'aurai pas besoin de le lui demander. Il le ferait de lui-même et sans phrases inutiles.

En effet, si je n'aime pas les ingrats, puante vermine qui dissimule sa bassesse sous le merveilleux manteau de l'amitié, je n'aime pas beaucoup non plus ceux qui s'en vont clamer sur tous les toits qu'ils ont rendu tel ou tel service à Durand ou à Dupont, qui se drapent dans leur générosité, qui étalent leur bonté à tous les coins de rue et qui prennent le ciel et la terre à témoin de la magnificence de leurs sentiments. A les entendre, ils se sont sacrifiés, immolés, ruinés. Leur bourse fut toujours ouverte, et leur cœur, mille fois trop bon, fut exploité sans relâche par les pires intrigants. Comme ils sont à plaindre, ces êtres sensibles, ces altruistes invétérés! Pour tous leurs bienfaits, ils n'ont récolté que des méchancetés et n'ont été payés (car ils comptaient l'être) que par la plus noire ingratitude.

Je n'aime pas ces esprits larmoyants et prétentieux. D'abord, je suis convaincu qu'ils exagèrent. Ils n'en ont pas fait autant qu'ils le prétendent. Peut-être même n'ont-ils rien fait du tout. Leurs lamentations n'ont pas d'autre but que d'aller au-devant des tentatives mendi-



gotes toujours possibles et de plus en plus fréquentes en nos temps économiquement difficiles. En déclarant à l'avance qu'ils ont été mille fois bernés et estampés, ils préviennent indirectement l'auditoire. Ça veut dire qu'il ne faut pas vous y frotter! Chat échaudé craint l'eau froide... Ne lui demandez rien à ce pauvre malheureux dont la bonté fut mise au pillage de façon si ignoble et si fréquente!

Le procédé n'est pas tellement bête. A bon chat, bon rat! Le procédé n'est pas bête, mais il me dégoûte. Je n'aime que la franchise et la propreté.

Admettons que le bonhomme ait été réellement joué et escroqué plus souvent qu'à son tour? Cela permettrait de supposer qu'il n'est pas très intelligent. A geindre de la sorte, ne voit-il pas qu'il prend figure d'imbécile? Le cocu va-t-il dans tous les cafés raconter en détail les exploits adultérins de sa conjugale moitié? Pourquoi m'importunez-vous du récit des « crasses » de vos prétendus amis? C'est pour me mettre en garde contre eux, direz-vous? Vous désirez me rendre service (tout en assouvissant une sombre rancune contre le saligaud qui trahit votre confiance!) Merci beaucoup de votre zèle mais je ne tiens jamais aucun compte, dans mon activité personnelle, des expériences faites par le voisin. J'ignore de quel côté sont les torts, dans votre querelle. Qui me prouve que vous avez vraiment raison? Si votre ancien copain est un malpropre (*a priori* il n'y a rien d'im-

possible, au contraire — hélas!), je le verrai bien par moi-même. J'ai toujours observé, étudié, analysé les hommes — et les femmes aussi, mais c'est rudement plus difficile..

Relis *les Caractères*. Ou quelques pages d'Epicure. Dépouille-toi de toute rancune. L'ingrat a cru te dépouiller? C'est lui qui est volé. Il perdra cent fois plus d'un côté qu'il n'aura gagné de l'autre. L'idiot! Il perdra ton cœur, ta puissance d'amour et de bonté... Pour quelques billets il abandonnera la spontanéité de tes élans, la douceur de ton regard, le réconfort de vos conversations familières... Et il se croit malin, l'imbécile?

C'est pourquoi je n'écrirai pas certains noms... qui sont pourtant au bout de la plume. Celui que j'aidais à sortir de prison, et qui me remercia de la campagne que nous avons menée en sa faveur, en m'attaquant de la plus vilaine et déloyale façon, dès sa mise en liberté. C'était l'individualiste le plus égocentriste que l'on puisse imaginer. Et cet autre que j'épaulais pour ses débuts de conférencier (c'était d'ailleurs mon devoir de le faire) et qui me traîne dans la boue, quelques années plus tard, sans autre motif qu'une basse et inavouable jalousie « Ote-toi de là que je m'y mette! ».

N'insistons pas. Gardons pour nous notre cœur. Efforçons-nous d'oublier.

Si tu as été trahi, cher lecteur, je comprends ton amertume. Cependant, il faut poursuivre ton chemin.

## DISSERTATION SUR LES FAUX ET LES VRAIS BESOINS

Oui, l'Amour est un *besoin*.

Il ne faut pas avoir peur de ce mot, ni d'ailleurs d'aucun autre mot.

Ceux qui font la grimace quand on leur parle d'un *besoin*, montrent tout simplement — et tout bêtement — leur ignorance.

Ils affectent de ne voir dans le besoin — ou les besoins — que les côtés les plus bas, les aspects les plus vulgaires de notre nature.

Ils ne pensent qu'à la physiologie pure — ce qui est « matériel », ainsi qu'il leur arrive de le préciser, en pinçant les lèvres.

A moins qu'ils ne fassent semblant de les pincer. Car il m'est difficile de croire à leur sincérité : cette attitude fait partie de tout un ensemble de préjugés rétrogrades, de conceptions étroites et de coutumes moutonnières.

Si vous leur dites que la physiologie et la psychologie sont inséparables, ils ne trouvent rien à vous objecter, mais ils restent prisonniers de cet idéalisme, indécrottablement spiritualiste qu'ils tiennent de leurs grands-parents.

Certes, ils admettent le besoin de manger et de boire et le besoin de dormir. Sur ces problèmes, qui

sont tellement élémentaires, il n'y a pas de contestation possible. Aussi l'on passe bien vite... pour se réfugier sur un plan prétendument plus élevé où règne une atmosphère si pure que l'âme humaine peut s'y épanouir en toute « liberté ».

Faut-il parler aussi de ceux qui vont jusqu'à mépriser les besoins corporels ? Peut-être ne sont-ils pas toujours aussi fous qu'on pourrait le croire, ni aussi tartufes ? Mais on en trouve évidemment pas mal de chacune de ces catégories...

Ne parlons que des sincères.

Le spectacle de ceux de leurs congénères qui s'empiffrent sans retenue, proclamant *urbi et orbi* qu'il n'y a pas de devoir plus urgent que celui de satisfaire les besoins, alimentaires surtout, car il est de bon ton de ne pas parler des choses du sexe (on ne leur accorde que des allusions égrillardes), ce spectacle leur soulève le cœur de dégoût et ils tombent aussitôt dans une exagération contraire. Ils prônent l'abstinence, la mortification, le renoncement.

Je partage leur répugnance, mais je repousse leurs conclusions.

Il ne faut pas haïr le plaisir, quand il est sain et naturel. Ce sont les faux plaisirs qui me choquent et dont je me refuse à devenir l'esclave.

Quelque ergoteur me dira sans doute que toute classification de ce genre est plus ou moins arbitraire ?

Le docteur Legrain, un jour, me rapportait le propos tenu par un de ses malades, affirmant hautement ne pas être un ivrogne, se réclamant même de l'anti-alcoolisme. Questionné avec patience, cet homme, qui se targuait de ne jamais boire d'alcool, avait naïvement conclu qu'il ne consommait, en

moyenne, qu'une *cinquantaine* de verres de vin par jour. Il trouvait la chose naturelle. C'était là le chiffre de son *besoin* !

Quant à celui qui fume cinquante ou soixante cigarettes dans sa journée, si vous lui dites qu'il abuse, il vous considère comme un maniaque, un pisse-froid, un esprit porté à la misanthropie...

Il est donc indispensable de bien situer le problème — et de définir les termes que l'on emploie.

Délimitons :

les besoins naturels et les besoins artificiels ;

les besoins utiles et ceux qui ne le sont pas ;

les besoins qui sont bienfaisants et ceux qui sont déraisonnables et malfaisants.

Ce classement étant fait, on verrait un peu plus clair. Car toute la question consiste à déterminer, parmi tous les besoins que nous éprouvons, *quels sont ceux qui peuvent contribuer à notre développement harmonieux, qui ne sont pas contraire à la santé, mais qui peuvent favoriser, au contraire, le développement de toutes nos facultés, physiques ou morales.*

Il n'y a pas d'autre critérium que celui-là.

Pour établir notre règle de conduite, il nous faut écarter toutes les idées préconçues, nous baser uniquement sur l'expérience et l'observation, c'est-à-dire sur l'étude des faits.

## LES MENUS DÉPLAISIRS DE LA SOCIÉTÉ

Rien n'est plus rare au monde  
qu'une personne qui soit supportable.

LEOPARDI.

*Le fumeur.* — La plupart des fumeurs exagèrent. Ils sont évidemment libres de s'empoisonner et de saccager leur santé, mais ils devraient comprendre que la liberté du non-fumeur est aussi sacrée, aussi respectable que celle du tabagique lui-même.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ils ne se posent même pas la question.

Lorsque l'envie leur prend de fumer, ils sortent leur cigarette ou leur pipe, quel que soit l'endroit où ils se trouvent et ils se mettent immédiatement à empuantir l'atmosphère.

Que ce soit au restaurant, ou dans un quelconque lieu public, ou même en réception chez des amis, peu importe... un vrai fumeur est toujours prêt à satisfaire sa manie et à vous envoyer sa fumée à la figure. On en trouvait

autrefois quelques-uns qui s'excusaient en présence des dames ou des enfants; ils deviennent de plus en plus rares. Peut-être même objecteront-ils qu'il y a beaucoup de femmes qui fument à présent. C'était bien mal porté naguère, mais à présent « cela fait chic ». Les femmes ne sont pas moins poseuses, snobinettes et moutonnières que les hommes.

Je ne suis pas un maniaque et je n'irai pas embêter le Monsieur qui grille une cigarette dans le chemin de fer (mais s'il était bien élevé, il irait dans le couloir). Qu'il en fume une ou deux, ça va, mais à la dixième je m'insurge. Et s'ils sont trois ou quatre de cet acabit dans le compartiment et s'ils ont la prétention de m'obliger à vivre durant des heures entières dans ce nuage nauséabond, alors, je ne discute pas — j'ouvre la fenêtre, quelle que soit la température.

Le fumeur ne comprend pas cela. Il est tellement imprégné par l'odeur du tabac, que son odorat finit par s'atrophier et que sa gorge ne réagit plus à l'âcre chatouillement de la fumée. Il trouve extraordinaire que les autres ne soient pas comme lui. On me regarde un peu comme un phénomène quand je déclare quelque part que je ne suis pas fumeur et que je n'aime pas la fumée. J'ai presque l'impression que c'est moi qui suis l'anormal, le malade, le détraqué. Entout cas, un original, un drôle de type, un emmerdeur, un qui ne veut pas « faire comme les autres » — ce qui est le plus grand crime! Ne

pas être conformiste! La chose est impardonnable.

Fumez chez vous, nom de Dieu! Crachez sur vos carpettes ou dans vos draps, c'est votre affaire. Mais pas en public, pas à mes pieds. Respectez au moins celui qui persiste à croire que les poumons de l'homme sont faits pour recevoir de l'air pur et non une fumée produite par la combustion d'une herbe vénéneuse... Puisque cela me dégoûte, ne me l'imposez pas. Si j'allais déféquer devant vous, que diriez-vous?

Je ne veux même pas faire valoir l'argument *santé* — ce n'est pas ici le lieu de le faire. Le fumeur se fait du mal; il détériore sa santé, ses nerfs, sa mémoire, son cœur, les plus essentielles de ses facultés. Cela est connu. Encore une fois c'est son affaire. Il peut aussi absorber des drogues, ou se piquer à la morphine, ou s'enivrer d'alcool; il peut même se suicider d'un seul coup en se jetant dans la Seine au lieu de se suicider à petit feu, je n'y vois pas d'inconvénient. Au contraire. Il y a tellement trop de monde sur la terre! Je lui demande simplement de ne pas m'embêter avec sa fumée, sa cendre et ses mégots.

C'est surtout quand je voyage avec un fumeur que j'applaudis à la parole de Jean-Jacques : « L'haleine de l'homme est mortelle pour l'homme ».





Quoique la néfaste habitude de fumer soit une manie absurde à tous points de vue, le fumeur n'est pas obligatoirement un imbécile. Car s'il veut bien s'efforcer de réfléchir quelques instants, il conviendra lui-même que ce besoin morbide est aussi impérieux que ridicule.

Mais, cela reconnu, et surtout si sa santé se trouve compromise, comment le malheureux intoxiqué parviendra-t-il à se débarrasser de son esclavage ?

A un camarade, affligé depuis de nombreux mois d'un mal de gorge inguérissable, je posai la question. D'une voix affreusement enrouée, il me répondit : « Les médecins me défendent absolument de fumer, mais j'aime mieux crever que de cesser. » J'eus grande envie de lui répondre du tac au tac : « Mais, crève donc, cher ami, si tu y tiens tant, ce n'est pas moi qui te plaindrai ! »

Ne l'eut-il pas mérité ?

Cette « étrange » manie, comme la qualifiait le Professeur Richet, étant entrée dans les mœurs, n'étonne plus personne, à force d'accoutumance. Mais que le fumeur intelligent, par un effort d'imagination, se représentant comme s'il voyait, pour la première fois, un individu fumer, c'est-à-dire rejeter à chaque instant de la fumée de sa bouche après l'avoir avalée, quelle ne serait sa stupefaction ! ? ! « A quoi cela peut bien répondre, se demanderait-il ? »



#### *Conséquences supplémentaires :*

Argent perdu, vestons et chemises brûlés par la cendre chaude.

*Titres de journaux :*

« Il s'endort avec une cigarette et met le feu à son lit ». Granges, caves, forêts brûlées par des mégots, etc., etc.

C'est incroyable que des femmes pourtant si soucieuses de leurs personnes puissent copier ainsi cette stupidité masculine au détriment de leur santé, de leur beauté (dents jaunes, mauvaise haleine, etc.). Et aussi... Bel exemple pour leurs enfants !

En effet, qu'un fumeur plus ou moins invétéré persiste à s'intoxiquer et à se « cancériser » tant que bon lui semble, cela ne regarde que lui. Quant à empoisonner ses voisins sans leur assentiment, c'est de l'inconvenance frisant même la muflerie. Mais les fumeurs sont si candides, qu'ils ne s'en doutent même pas.

Si J. Roumet se plaint même d'être indisposé dans son jardin par la fumée du cigare de son voisin (ce qui peut paraître un tout petit peu excessif), que dire, par exemple, des émanations méphitiques exhalées au cours d'un banquet par de désinvoltes maniaques ne se préoccupant aucunement des nausées qu'ils peuvent occasionner à leur entourage ?

Bref ! la cause est amplement entendue et en conclusion formulons cette prière :

Chers fumeurs, mes frères, loin de nous l'idée de vous obliger à renoncer à votre grand amour pour Sainte Nicotine, mais nous vous en prions : « Allez donc faire ça plus loin ! »

ARMANGEOL

L.D.M.A.A.

*(Ligue des malheureux anormaux antitabaquiques).*

Des chercheurs du Jefferson Medical College de Philadelphie (U.S.A.) ont trouvé dans la fumée de cigarette, du nickel en dose assez élevée, et il semble bien que ce métal soit en cause dans l'apparition du cancer pulmonaire chez les fumeurs.

Ils ont procédé à des essais sur des rats qui ont été soumis trois fois par semaine à un jet d'air contenant des traces de nickel. Après un an, ces rats développèrent un cancer. Or la

dose totale absorbée était inférieure à la moitié de la dose ingérée par un individu fumant deux paquets de cigarettes par jour.

Le nickel agirait de la sorte : mis en présence de monoxyde de carbone, il formerait un gaz très dangereux : le carbonyl de nickel.

Une cigarette produit, en se consumant, une quantité de ce gaz correspondant à 2 à 7 % de la fumée émise (d'après *Guérin*).

Ils sont bien rares, hélas, les fumeurs capables de réfléchir et de prendre ensuite la résolution virile et courageuse de cesser de fumer !

Les preuves de la toxicité du tabac sont pourtant innombrables. Que faut-il donc leur dire pour qu'ils soient capables de comprendre — et de se libérer ?

Maintenant encore, dans mon jardin, il m'arrive fréquemment d'être empoisonné par la fumée de cigare du voisin qui *pétune* de l'autre côté du mur.

J'ai entendu, avec écœurement, un fumeur raconter comment il avait réussi, avec l'appui de ses collègues, à faire licencier une dactylo qui avait essayé d'obtenir l'interdiction de fumer dans le bureau où ils travaillaient tous ensemble.

Combien d'employés de bureau sont ainsi obligés de subir la *dictature* des fumeurs sous peine de se faire mal voir ou de perdre leur emploi ?

Le voilà bien le fascisme sous la forme individuelle et le masque des prétendus « braves gens » !

J'enrage lorsque je vois des « rationalistes », déclarés sociaux, flétrir sans ménagement l'irrationalisme des croyants..., mais qui trouvent des sophismes de théologiens pour justifier l'usage... de poisons *overtoniens*, comme le tabac.

Ces pseudo-rationalistes invoquent la Science et la Raison quand elles les aident à condamner ce qu'ils n'aiment

pas, mais ils ne les écoutent plus lorsqu'elles leur commandent de renoncer à des jouissances frelatées auxquelles ils tiennent.

Quelle incohérence ! Pour moi, la libération humaine doit se faire contre toutes les intoxications, quelles soient religieuses ou overtoniennes.

Comment peut-on se réclamer de la Raison et de la conscience lorsqu'on est complice de mœurs qui honorent l'usage de l'alcool et du tabac, ennemis déclarés du cortex cérébral, siège de la raison et de la conscience...

Pour tous ceux qui luttent pour la promotion humaine, Armangeol me permettra-t-il de lui suggérer une autre méthode capable d'affranchir de l'esclavage tabagique ou alcoolique.

Quand on aime passionnément la Raison et l'émancipation humaine, on trouve dans cet amour une force suffisante pour se libérer de poisons qui (comme des chaînes) emprisonnent la raison, la conscience et l'esprit.

Quand on aime passionnément la solidarité humaine, on devient abstinent d'alcool et de tabac, *pour l'exemple*, afin de ne pas induire en tentation des êtres faibles qui risqueraient, pris au piège de ces toxiques, d'en devenir les esclaves.

On ne méditera jamais assez sur cette statistique : 95 % des bourreaux d'enfants sont des alcooliques. Mais combien de Français sont à l'origine ou complices de ces mœurs alcooliques qui assurent l'avènement constant de ces bourreaux d'enfants ?

Nos plaisirs nous dénoncent. Evoquerait-on, sans sacrilège, une haute conscience comme Gandhi le mégot à la bouche devant un « apéro » ? L'alcool et le tabac sont toujours liés au vice et à la débauche. Ni prostituées, ni « maquereaux » abstinentes. Evidemment. Mais pas davantage de raison vécue, de vie intérieure, de scrupule de conscience chez ceux qui sont attachés de façon permanente aux « plaisirs » de la cigarette et des boissons alcooliques.

*Pas de complicité avec tout ce qui contribue à la déchéance humaine.*

Les rationalistes conséquents devraient donc avoir davantage de motifs que les pratiquants de n'importe quelle religion révélée pour s'abstenir des poisons overtoniens, si pour eux Science, Raison, Solidarité humaine ne sont pas de vains mots.

Dans la lutte pour la paix, dans la liberté et la justice sociale, le vrai révolutionnaire se doit de mener le combat sur les deux fronts : celui de la réforme individuelle et celui de la réforme des structures économiques.

Quiconque refuse à payer une vie plus haute au prix de sa réforme personnelle n'est pas un révolutionnaire cohérent et sincère.

La biologie se révèle une science normative ; elle peut constituer les éléments d'une vraie morale humaniste, véritable code de la conduite de la vie.

Constatons-le, l'individu, rongé par les poisons exogènes, comme l'alcool et le tabac, qui ne réagit pas, sera encore plus incapable de se dégager des poisons endogènes plus subtils comme le fanatisme religieux, la haine, la jalousie et l'orgueil. La paix ne l'habite pas. Il n'est pas libre non plus, même s'il clame à tout vent son attachement à la paix, à la liberté et à la fraternité. Il bafoue dans ses actes l'idéal dont il se réclame.

... La somme de tels individus ne composera jamais une société d'hommes où la guerre, la tyrannie et l'injustice seront définitivement bannies.

Sous le règne de Marianne V, le citoyen qui se déclare incroyant et abstient d'alcool et de tabac, est irrémédiablement seul, parce qu'il fait l'union sacrée contre lui, depuis les pieux lecteurs de *La Croix*, jusqu'aux vigoureux anticonformistes du *Canard Enchaîné*, sanctuaire du Vieux Saumur. Le DIEU des catholiques, le DIEU PINARD et le DIEU TABAC asservissent, dans l'hébétude, la quasi-totalité de nos compatriotes.

« Je suis écoeurée.

« Comment pouvons-nous être assez fous et assez absurdes pour tolérer une telle humanité ?

« Que les femmes de toutes les nations ne s'insurgent pas et ne se refusent pas à donner la vie à des enfants, à les introduire dans un monde pareil, dépasse ma compréhension. »

Mme Roosevelt,  
Femme du Président des Etats-Unis  
(*L'Universel*, juin 1938).

*La famille nombreuse.* — Je n'aime guère voyager avec des fumeurs (qui ne s'abstiennent même pas de leur manie dans les voitures réservées aux non-fumeurs, ce qui suffit à montrer leur goujaterie) mais les familles nombreuses... elles me mettent en fuite, à l'autre bout du train.

D'abord le papa a l'air d'une tourte, neuf fois sur dix. Il rayonne d'avoir procréé tout cela; comme si les chiens, les rats, les canards et les harengs ne peuplaient pas davantage encore que lui.

Ensuite, la maman, la pauvre maman, me fait vraiment de la peine. Elle est généralement usée et flétrie, bien avant l'âge. Dans son maintien, dans l'expression fatiguée de ses traits, on devine son esclavage, les veilles prolongées, le souci des lessives et des raccommodages, les mille tracasseries, les misères supportées avec résignation.

Sa chair dolente me fait pitié, tandis que le mari me dégoûte.

J'ai presque envie de lui dire : « Alors ? tu es vraiment trop bête pour trouver une combine ? Tu vas continuer de lui fourrer un mioche tous les ans, à cette mercenaire ? Ton plaisir est donc bien bestial, bien tyrannique que tu ne puisses le maîtriser, le diriger, le dériver au besoin ?... Sale égoïste ! »

Son sourire béat me laisse deviner qu'il ne comprendrait pas et je me contente de prendre mes dispositions pour ne pas trop souffrir au contact des gosses.

Car il y a les gosses. S'il n'y avait que le père et la mère, ça ne serait rien. Mais les marmots ! Pour regarder par la portière, ils vont me marcher sur les pieds, essuyer leurs godillots boueux à mon pantalon et poser leurs doigts gras (beurre et confiture...) sur mon veston. En effet, tout cela boulotte, engloutit, baffle, absorbe le contenu des paniers que l'on commence à déballer, à peine arrivés dans le train. Certaines personnes semblent éprouver une volupté particulière à manger dans les trains et à jeter par terre leurs peaux de bananes ou de saucisson, les coquilles d'œufs, les os de poulet ou de cotelette, les rinçures noirâtres de leur timbale... Trop heureux si le petit dernier ne fait pas pipi sur la banquette, pour la plus grande joie de son abruti de père qui le contemple avec admiration — et la bouche pleine de pommes de terre ou de fromage.

Si vous allez souvent à Bordeaux, à Marseille ou à Quimper (cette dernière ligne se recommande aux amateurs de fortes odeurs...) et s'il vous faut passer la journée ou la nuit dans cette atmosphère délicate qui rappelle celle d'une salle de police (un *violon*), vous finirez par admettre, mon cher lecteur, que Malthus avait du bon...



Il y a aussi des gens qui voyagent avec des chiens ! Ils les prennent sur leurs genoux, ou ils les installent sur la banquette (à côté de vous). Ils vous regardent avec un air con, ou vaguement hargneux et semblent dire : « N'est-ce pas qu'il est beau mon caniche ? » Ils en rayonnent de fierté.

Le présent ouvrage étant consacré aux hommes, je ne m'attarderai pas sur les cabots et je me contenterai d'informer le lecteur que je préfère les voir de loin que de près. Pourquoi ? Parce qu'ils sentent fort et parce qu'ils ont des puces. Sans parler de cette fâcheuse habitude de vous lécher la figure et les mains, après avoir flairé l'urine de tous les réverbères...

Le chien est le seul animal qui se régale en mangeant ses propres excréments.

Et sa « mémère » embrasse le toutou sur la houbouche !!! Pouah !





En voyage, tout le monde cherche le compartiment vide... Quel bonheur lorsqu'il n'y a personne ! On pousse un profond soupir ; on éprouve une joie intense à la pensée que l'on pourra voyager tranquille, se mettre à son aise, ne pas être importuné par les odeurs, les grimaces, les regards ou la fumée de notre « prochain ». Un *prochain* dont on préfère en somme s'éloigner.

Vous me direz peut-être que cet individualisme est particulier au Français ? Il paraît qu'en Allemagne, les voyageurs cherchent au contraire le compartiment où il y a beaucoup de monde. Ils aiment à être en nombreuse compagnie et fraternisent volontiers. Plus l'atmosphère de leur tabagie est épaisse, plus ils sont heureux. C'est pousser l'esprit grégaire un peu loin. Mais ça cadre avec le pas de l'oie, le caporalisme et les autres qualités qui caractérisent un bon Aryen... à rien de libre !!!

Le monde se compose de trois sortes d'individus : les aventuriers, les intrigants, les imbéciles et ces derniers sont l'immense majorité des hommes.

NAPOLÉON I<sup>er</sup>.

*Les types à marottes.* — Ils sont nombreux. Prenons deux échantillons pour ne pas allonger trop ce chapitre.

Celui qui joue aux Courses. Je l'admire, le nez dans son canard. Armé d'un crayon, il pointe le nom des canassons. Absorbé par sa lecture et ses réflexions, il est complètement isolé du monde extérieur.

Quand ils sont deux ou trois, leur conversation porte uniquement sur Auteuil, Vincennes, Chantilly... Les chances respectives de tel ou tel « bourrin » et le mérite du jockey Untel, la solidité d'un tuyau recueilli (bien entendu) à la source la plus pure, tout cela les passionne au-delà de toute expression.

C'est pour l'amélioration de la race chevaline!!! A voir les gueules des books et de la plupart des joueurs, c'est plutôt la race humaine qui aurait besoin d'être améliorée...

J'en ai repéré un, dans un bar. Il déguste un café-crème, avec un petit pain. Comme il est déjà

tard, je suppose que ce sera là tout son dîner. Tout en mangeant, debout devant le comptoir, il va de temps en temps jeter un coup d'œil sur l'appareil télégraphique qui déroule les « résultats ». Ce bonhomme ne vit, incontestablement, que pour les Courses. Veston déformé, pantalon à franges, figure amaigrie... Eh bien, il est plein de confiance ! Même quand il aura perdu son dernier billet, il continuera d'espérer. Il vous affirmera que sa combine est absolument sûre et qu'il doit infailliblement gagner un jour (ou l'autre). Et le jour où il gagnera, alors... d'un seul coup (il en est convaincu), il rattrapera au centuple les innombrables sommes qu'il a perdues sur les champs de Courses que l'Etat tolère (bien à tort du reste... mais ça lui rapporte !).

Le croyant vit allègrement dans la détresse, car il a les yeux tournés vers le Ciel et il est persuadé que le bon Dieu le dédommagera un jour de toutes les avanies qu'il aura supportées. Il crèvera misérablement, exploité, berné, tyrannisé, mais sa foi n'aura jamais fléchi...

Le parieur aux Courses possède la même mentalité. Son Paradis à lui, c'est le Pactole sur lequel il compte, auquel il sacrifie tout. Il abandonne le boulot, il plonge sa famille dans la misère, il s'abrutit complètement. Peu importe ! Ses derniers sous partiront, son pantalon deviendra de plus en plus minable, il périra lentement de faim... mais il croira plus ferme que jamais, qu'un de ces jours, la Fortune fera craquer ses poches,

à Saint-Cloud, ou à Longchamp, ou au Tremblay...

\*\*

Dans tous les cafés parisiens (et sans doute aussi dans ceux de province), il y a des appareils, qu'on appelle communément des appareils à sous. Ce sont des sortes de billards automatiques, permettant d'exercer son habileté (?) en lançant les billes avec un bouton à ressort. Une niaiserie.

Mais de ces niaiseries, certains cafés, parmi les plus populaires, en possèdent plusieurs, installés en bonne place, encombrant la salle, autour desquels s'empresse toute une jeunesse curieuse, bruyante, vulgaire. Toute une jeunesse qui ne voudrait pour rien au monde mettre le nez dans un livre — à moins que ce soit, peut-être, une histoire d'espionnage insipide, ou une aventure sentimentale bête à pleurer.

Tous ces appareils sont ornés d'un grand tableau éclairé électriquement et portant quelques indications, en langue anglaise bien entendu, et un gros titre : Oklahoma ; Merry-Go, Round, ou quelque chose de ce genre.

Eh bien, sur ces tableaux lumineux, il y a toujours une femme de grande dimension. Cette image occupe en général presque toute la hauteur du tableau. Et nul ne sera surpris d'apprendre que cette femme est, dans tous les cas, très généreusement déshabillée, c'est-à-dire aux trois quarts nue. Bien entendu, ces images portent le soutien-gorge de rigueur, et leurs régions sexuelles sont voilées. Entre nous soit dit, ce ne sont pourtant pas ces régions-là qui sont les plus excitantes. Bien davantage évocatrices, à mon avis,

ces cuisses plantureuses, ces épaules bien arrondies et ces croupes à la fois si dodues et si fermes. Quand aux seins, est-ce bien par pudeur qu'ils sont dissimulés avec tant de soin, ou par prudence ? Bien rares, en effet, les poitrines impeccables...

Peu importe. Je veux simplement en venir à ceci.

Des censeurs à l'esprit borné, de pseudo-moralistes refoulés ou desséchés, prisonniers d'une mentalité anormale ou malsaine, victimes eux-mêmes d'une éducation trop sévère et contre nature, toute une légion d'hommes et de femmes, dans tous les pays du monde, n'ont pas d'autre préoccupation que de faire la chasse au péché. Préserver la jeunesse est leur principal souci, à les entendre. Le Sexe est un démon que l'on doit combattre sans arrêt et sans pitié.

Tous ces efforts sont inutiles. L'adversaire ne se laisse pas terrasser. En dépit des pires brimades il ne cesse de relever la tête. Loin de s'affaiblir, il gagne en astuce, en duplicité, en inventions sournoises, ce qu'il perd en franchise. Il ne s'affirme plus de façon virile et loyale ; il rampe hypocritement en frôlant les murs.

Beau résultat, Messieurs !

..

Jamais à court d'arguments (après tout, vous plaidez pour votre « job » comme on dit maintenant, c'est-à-dire pour votre gagne-pain ; ou pour vos conceptions personnelles, désireux de les imposer de façon arbitraire. Vous obéissez à votre tempérament (ou à votre manque de tempérament...).

La Morale, la vraie Morale, n'y gagne rien. Elle en souffre au contraire, elle en crève. Elle n'a pas de plus dangereux ennemi que vous. Mais le Sexe se moque de vos grotesques efforts.

C'est lui qui vient illuminer ces appareils à sous lamentables. Cette jeunesse à laquelle vous défendez de lire nos livres ; à laquelle vous interdisez des œuvres de saine éducation sexuelle, elle passe des heures, cette pauvre jeunesse, devant cet étalage lumineux de cuisses nues, de fesses au corps sculptural et dénudé. Ces poupées d'Amérique aux lèvres écarlates et au sourire à la fois imbécile et provoquant.

N'allez pas croire que cela me trouble — ou me froisse. Rassurez-vous, je connais le remède. Ce remède, vous le condamnez. Mais le Sexe se gausse de vos efforts rageurs. Il ne prend la porte que pour rentrer par la moindre fenêtre qui s'ouvre sur la vie. Car vous ne parvenez pas à les fermer toutes. Même au temps des Inquisitions les plus épouvantables, on n'y est pas parvenu. Et si le fleuve merveilleux de la sexualité est devenu un torrent parfois dangereux, brutal, perfide, c'est par votre faute, car c'est la conséquence des innombrables barrages que vous avez dressé, avec tant de sottise et de hargne impuissante, tout au long de son parcours.

...A l'autre bout du café, un tourne-disque transmet les gémissements, à la fois rauques et langoureux, d'un chanteur de cabaret à la mode. Mais le bruit de l'appareil à sous l'emporte, dans ce vacarme. Par moments, de vigoureuses secousses l'ébranlent, dans un véritable fracas de ferraille. Pour obliger la bille à rouler dans le trou voisin, le type, dont le visage se crispe, multiplie ses efforts, au risque de tout démolir. Au bout d'un temps plus ou moins long, ces joueurs se lassent et s'en vont. Mais, hélas, ils reviendront demain, d'une façon toujours aussi veule et aussi bête.

Et dire que tant de travaux utiles et sains attendent, vainement, des concours bénévoles, des bras musclés, des cerveaux clairs et des cœurs généreux !

\*  
\*\*

*Les sportifs.* — Football, boxe ou vélo, peu importe le genre de marotte. Mais le sportif est souvent un cerveau atrophié ou déformé.

Il fera deux cents kilomètres pour donner des coups de pied dans un ballon, mais il ne fera pas vingt mètres pour entendre une conférence philosophique ou scientifique, qui lui permettrait de s'instruire un peu.

Il achète l'*Auto* ou l'*Equipe* tous les matins et les dévore. Ne lui parlez pas de lire un beau livre. A la rigueur, il consentirait à se plonger dans un roman policier ou dans le récit plus ou moins dramatique et idiot d'une aventure sentimentale (ô combien !). Ses facultés intellectuelles sont assez limitées. Il n'admire que le muscle. Les « performances » du jarret ou du biceps l'enthousiasment.

Ce matin, dimanche 25 septembre, j'aperçois une grande manchette dans un journal :

*La France va affronter la Finlande.*

Je suis un vieux dur à cuire et ne me trouble pas

facilement, mais j'avoue avoir senti passer sur mon échine (qui commence hélas à se voûter) un léger frisson d'inquiétude.

Comment ! Il ne nous suffit pas d'être engagé, depuis cinq ans, en Algérie, dans une guerre ruineuse et cruelle... et qui ne peut aboutir à rien de bon, étant donné que l'obstination butée et rageuse d'une poignée de gros potentats et d'*ultras* rétrogrades restera impuissante à paralyser la marche à l'indépendance...

Nous allons encore, par dessus le marché, affronter la Finlande !

Après avoir gaspillé tant de vies humaines au Tonkin, pour défendre les domaines des « Missions » (le quart de la colonie), nous n'avons pas encore compris ?

Il ne nous suffit pas de faire griller la jeunesse française sous le meurtrier soleil du Sahara, nous voulons l'envoyer claquer de froid dans les régions antarctiques !

La *grandeur* de la France serait-elle en cause, une fois de plus ?

M. le général De Gaulle se chargera-t-il de nous en administrer la preuve, dans un de ces discours, à la fois conciliants, opportunistes et grandiloquents, dont il a le secret ?

Faudra-t-il lui faire observer très courtoisement, par le canal peu attrayant de M. le majordome Debré,

On consent à leur tendre l'oreille avec une certaine patience, une certaine pitié, On les écoute par complaisance — et sans les *entendre* vraiment. A quoi bon ? N'a-t-on pas décidé une fois pour toutes qu'ils n'avaient pas « les pieds sur la terre », que leurs espérances étaient illusoires et que la société



resterait *ce qu'elle est*, c'est-à-dire immorale et cruelle, déséquilibrée et injuste, aussi longtemps qu'il y aura des hommes, c'est-à-dire des égoïstes et des fous, incapables de se conduire raisonnablement.

Bien sûr, la Société ne sera jamais *parfaite*. Le mot de « perfection », trop absolu, ne signifie d'ailleurs rigoureusement *rien*. Dans un monde en perpétuelle évolution, d'incessants efforts resteront nécessaires, demain comme aujourd'hui. *Le progrès est possible*. Il est *relatif*, mais il est aussi *nécessaire*, et il est bienfaisant, dans la mesure où il nous rapproche de l'égalité, de la liberté et de la fraternité — ces trois mots superbes mais si galvaudés...

N'essayez pas de leur faire admettre ces vérités, bien élémentaires pourtant. Leur cerveau est trop paresseux. La résignation leur convient mieux que la « bagarre ». Ils serrent les fesses à la seule pensée du danger, ou d'un sacrifice si léger soit-il. Ils ne veulent pas comprendre que leur indifférence et leur inaction font le jeu des puissants et fortifient les tyrannies, qu'ils pourraient nous aider à balayer, *dès aujourd'hui*, s'ils consentaient à sortir de leur torpeur, pour nous donner le coup d'épaule que nous implorons si vainement.

Ah ! ces mollusques, ces avachis... Quel fléau pour le progrès humain !

« Il n'y a rien à faire ! Il y aura toujours des gros et des petits... des potentats et des esclaves... des miséreux et des milliardaires... »

Même s'il en était ainsi, ce serait votre faute et non la nôtre ! Mais l'évolution des techniques vous obligera sans doute à vous réveiller — et à marcher de l'avant, *malgré vous*. A moins que cette évolution vous écrase, avorton sans vigueur, et vous élimine intégralement...

de s'entraîner à quelques exercices de vulgaire culture physique, à domicile, tous les matins, plutôt qu'à s'esbaudir au récit journalistique des maîtres du saut en hauteur, du lancement de disques et de javelots et des athlètes de la natation.

Et dire qu'ils sont des millions dans son genre. Capables de vous préciser que tel Norvégien ou Japonais a pu sauter à quatre mètres douze de hauteur, ou que l'Italien Coculi a été battu, à la course, d'un dixième de seconde, par Joë dit Crâne de Buse du Connecticut ! Mais ces amateurs de sport n'ont pas lu une page de Stendhal ni de Remy de Gourmont... Si vous leur parliez de Darwin, par hasard, ils le prendraient pour un boxeur, tout comme ils confondraient Blanche de Castille avec Marilyn Monroë ! Quant à Clémence Royer, elle doit fabriquer des soutien-gorge, tandis que Spinoza dirige la « batterie » dans un orchestre de jazz...

— Mieux vaut encore le Sport que la Guerre, me direz-vous ? Malheureusement, tout ça marche ensemble. Tout ce qui contribue à atrophier l'esprit critique, à restreindre la culture intellectuelle, à détourner de l'étude au profit du cirque, une jeunesse asservie aux « besoins » artificiels les plus débilissants pour l'intelligence (et onéreux pour le porte-monnaie) : tabac, alcool, dancings, sports, loterie, plaisirs factices, tout cela travaille en dernier ressort pour les boucheries guerrières, pour le piétinement des troupeaux d'abrutis et pour les plus lourdes servitudes sociales.

Considéré comme un exercice rationnel de culture physique, le sport pourrait être bienfaisant, très bienfaisant même, en nos agglomérations ultra-civilisées. Mais quand ça tourne au championnat ; quand les gars de Sochaux font cinq cents kilomètres pour se mesurer avec ceux d'un

autre patelin ; quand on se passionne pour les couleurs de La Ciotat, de Quimper ou celles de Castelnaudary, alors on verse dans le crétinisme. Cette cohue ne pense plus qu'à triompher de l'adversaire. Ses instincts guerriers, plus ou moins barbares, se réveillent. On se grise d'une gloriole imbécile. Les véritables valeurs humaines sont totalement méconnues. Le sportif n'est plus qu'un polichinelle au cerveau creux. Il est mûr pour le fascisme, pour l'Eglise, toutes les guignolades et toutes les exploitations.

\*\*

*Les crampons.* — Ils arrivent à l'improviste, à toute heure de la journée. Ou encore ils vous accrochent au coin de la rue, avant que l'on n'ait pu s'enfuir sur le trottoir opposé.

Ils ont toujours quelque chose de sérieux à vous dire — et qui vous indiffère totalement. Ils entrent dans les explications détaillées et interminables et vous faites semblant de les écouter poliment, alors que vous voudriez les envoyer aux cinq cents diables.

Le crampon vous raconte sa vie entière, et les maladies de sa femme, et les succès scolaires de ses enfants, et ses déboires d'atelier, ou ses souvenirs du régiment. Quel que soit le sujet qu'il aborde, il est toujours aussi... crampon ! On le

maudit intérieurement, mais on le supporte ! Il vous donne la migraine, mais vous le quittez avec une chaude poignée de main. Vous lui dites : « Au plaisir de vous revoir », en vous promettant *in pello* de lui condamner sévèrement votre porte.

Tandis que le crampon vous assomme de ses récits, vous pensez amèrement au temps qu'il vous fait perdre, aux travaux qui resteront en panne, aux heures supplémentaires qu'il vous faudra faire, à la veillée qui s'imposera afin de rattraper un temps aussi stupidement perdu.

Que lui importe, à votre cramponneur ! Il a des loisirs, lui... Il est à cent lieues de s'imaginer qu'il puisse vous embêter. Peut-être même, quand il s'installe dans votre bureau ou dans votre salle à manger, se préparant à vous raser consciencieusement et sur toutes les coutures, peut-être même le crampon s'imagine-t-il vous rendre service et vous être agréable...



*Les Geignards.* — La plus désagréable catégorie des crampons.

Il y a des raseurs qui vous parlent de la pluie ou du beau temps, du roi Georges VI, ou de M. Maurice Schumann, qui tiennent à vous nar-

rer les derniers succès d'Edith Piaf ou de Crétino Rossi. Mais le geignard ne parle que de lui, de ses misères, de ses soucis, de son chien, de sa femme, de son boulot, de ses hémorroïdes ou de son estomac, de tout ce qui le touche, le concerne, le désavantage ou l'ennuie.

Bien souvent, il exagère. Il n'est pas aussi malheureux qu'il le prétend. Après vous avoir horripilé pendant une heure, avec ses infirmités, il s'en ira tout souriant prendre son apéro. Après vous avoir affirmé qu'il était ruiné et à bout de ressources, il vous quittera pour acheter un billet de la Loterie Nationale, ou pour aller aux Courses porter vingt francs à un quelconque bookmaker. Si les plaignards disaient la vérité, ils seraient tous morts depuis longtemps (ainsi que leurs interlocuteurs désespérés). Mais on ne les croit guère. On les écoute, avec une vague appréhension de voir le discours se terminer par un appel à votre portefeuille... Leurs descriptions sont trop sombres pour être parfaitement véridiques. S'ils étaient aussi découragés et accablés qu'ils le prétendent, auraient-ils encore de telles réserves d'énergie (et de salive) pour accabler avec le récit de leurs infortunes les amis qu'ils rencontrent à chaque coin de rue ?

Celui qui est vraiment malheureux se plaint moins. Même si vous l'interrogez, il éprouverait une sorte de pudeur à étaler devant vous sa détresse ; il aurait besoin de faire un effort pour vous confier sa peine et son tourment. Parce

que cela ne sert à rien. A quoi bon embêter le voisin avec mes ennuis ? N'a-t-il pas déjà les siens ? Quand je l'aurai *bassiné* copieusement, ma situation sera-t-elle améliorée ? Pas du tout...

Le plaignard est tout simplement un maniaque. Même s'il perdait les motifs (quelquefois valables, au moins en partie) qu'il a, pour ne pas trouver la vie excellente, il continuerait quand même de se plaindre. C'est un besoin pour lui. Il faut qu'il rabâche quelque regret, qu'il incrimine le Destin, la Société — ou sa concierge, ou sa femme, son patron, ses copains d'atelier. Il n'a pas de chance, il n'en aura jamais ! (Et vous non plus, puisque vous avez la guigne de le rencontrer : mais, vous ne le lui direz point, ce qui lui rendrait peut-être service, au fond ?)

Quand il aborde le domaine de la pathologie (de la sienne, bien entendu) le geignard n'hésite pas à vous donner les précisions les plus remarquables. Il ne vous laissera rien ignorer. La fréquence de ses selles, la difficulté de ses digestions, le gonflement de sa prostate ou les brûlures de son rectum, tout cela doit vous intéresser. Trop heureux s'il ne vous parle pas des mens-trues de sa femme, ou de la coqueluche de son marmot, non par altruisme et compassion, mais par égoïsme, et pour se plaindre encore — car c'est lui qui en souffre, bien entendu.

N'essayez pas de lui glisser, pour le consoler, que vous n'êtes pas mieux logé que lui, que votre

foie, votre cœur ou votre vessie laissent également à désirer. Il ne vous écouterait même pas et vous couperait bien vite la parole, afin de reprendre sa litanie énervante et égoïste.

Le plaignard me donne une furieuse envie de partir au désert — sans lui, bien entendu.

## LES MORALISTES

Il y a pas mal de tartuffes. C'est-à-dire des gens qui disent *blanc* et qui font *noir*, qui prêchent la chasteté et qui n'arrêtent pas de fornicuer. Et qui sont impitoyables pour les faiblesses du voisin, en ayant bien soin, pour se parer de vertus imaginaires, de dissimuler leurs turpitudes avec le plus grand soin, afin de satisfaire leurs penchants les plus libidineux sans être critiqués ou contrariés par personne.

A côté de ces hypocrites, il existe une autre catégorie de « moralistes », car tout ce monde là a la prétention de servir la Morale, avec un grand M. Quelle chose affreuse et répugnante que leur Mau-râ-le !

« Que celui qui n'a jamais pêché lui jette la première pierre. »

Parmi les innombrables banalités que l'Eglise attribue à ce fantôme sympathique qui fut appelé Jésus-Christ, celle-ci est assurément une des moins plates et des moins vides. Aussi des générations entières se sont-elles extasiées devant cette parole, qui prétendait renfermer la plus haute leçon de sagesse et d'humanité.

Evidemment, celui qui a *pêché* n'est pas qualifié pour jeter la pierre à autrui,



Mais celui qui n'a pas *péché*, est-il davantage qualifié ?

Toute la question est là.

Bien peu d'hommes ont eu le courage de la poser nettement et franchement.

D'abord il faudrait s'entendre sur la signification du mot « péché ». Qu'est-ce que c'est exactement ?

Si vous appelez péché et si vous considérez comme une chose honteuse un acte qui me paraît naturel et normal, comment pourrions-nous arriver à nous entendre ?

Lorsque Jésus a prononcé (soi-disant) la parole plus haut relatée, c'était à propos d'une femme adultère, que l'on voulait lapider à coups de pierres, selon la douce coutume juive. « *Que celui qui n'a jamais péché lui jette donc la première pierre.* » Et personne n'osa se présenter. Ils s'esquivèrent les uns après les autres. Jésus resta seul avec la pécheresse et lui donna son pardon (et rien d'autre ?).

Tous les gueulards étaient partis. Parce qu'ils avaient tous trompé leurs femmes. Dans ces conditions, ils ne pouvaient rien dire... Comment reprocher au voisin ce que l'on fait soi-même ?

Je pourrais épiloguer à ce sujet : tromper sa femme est-il vraiment un péché ? Le vrai crime, ne consiste-t-il pas, précisément, à vouloir enfer-

mer l'Amour dans un réseau de contraintes étouffantes et de réglementations sévères et tyranniques ? Celui qui commet l'adultère, c'est tout simplement un homme (ou une femme) qui manque de satisfactions, morales ou physiologiques, et qui est dominé par ses aspirations amoureuses. Il peut se tromper, et cela n'est pas rare, mais cela ne nous regarde point, il obéit à la grande poussée universelle des êtres vers le bonheur. C'est un égoïste assurément (et les autres aussi !). Mais aussi longtemps qu'il respectera la personnalité du voisin et qu'il n'emploiera pour se satisfaire ni la tromperie, ni la brutalité, à quel titre aurions-nous le droit de le blâmer — et surtout d'intervenir ?

Ceci étant dit, examinons à présent le cas du Monsieur ou de la Dame qui n'ont jamais péché — et qui auraient, de ce fait, le droit de me jeter des pierres.

De deux choses l'une : ou ils ont eu le désir de pécher ; ou ils ne l'ont jamais eu.

S'ils ne l'ont jamais eu, ils ne savent pas ce que c'est. De quel droit pourraient-ils, dans ces conditions, critiquer ceux qui sont constitués autrement qu'eux ?

Ont-ils éprouvé, au contraire, le désir de commettre un péché ? Dans ce cas, ils ont dû lutter pour ne pas suivre un penchant qu'ils croyaient dangereux (ou qui leur avait été présenté comme tel). Cette lutte a été plus ou moins pénible et ils sont parvenus à serrer les freins.

Cette « victoire » sera-t-elle véritablement profitable, soit pour eux, soit pour autrui ? On peut se permettre d'en douter, mais la question n'est pas là.

Demandons-nous plutôt si le fait d'être parvenu à maîtriser son tempérament personnel confère à quelqu'un le droit d'exiger que son voisin adopte la même conduite que lui. Un tel raisonnement pourrait nous mener loin.

S'ils ont pu triompher de leurs penchants, c'est parce qu'ils avaient la force de le faire. Tant mieux pour eux (ou tant pis, peut-être ?). Je ne comprends pas qu'ils puissent en tirer la moindre gloriole. Et qu'ils prennent un air pincé pour apprécier l'activité des autres.

Chacun mange selon son appétit. Je ne forcerai personne à engouffrer une ration identique à la mienne, mais je ne puis admettre que cet ascète m'empêche de manger ou s'applique à cracher dans mon plat.

A ce compte, ce seraient les rétrécis, les ralentis, les congelés qui gouverneraient le monde. Ou les hypocrites : ceux qui prêchent l'abstinence, la chasteté, le renoncement et qui... bouffent en cachette. En public, ils font les dégoûtés. Mais quand ils s'abandonnent librement à leurs instincts, ils s'en fourrent... jusque là !

Il serait pourtant si simple de laisser la liberté à chacun. Mangez, buvez, fumez, chantez, jouez, baisez... à votre guise. Evitez simplement de dé-

ranger personne. J'en ferai autant quand ça me plaira. Je ne veux pas qu'on m'oblige ni qu'on m'empêche. Je choisis librement mon heure, mon menu, mon partenaire. Si je fais un écart de régime et si j'en souffre, tant pis pour moi — je n'irai pas m'en plaindre à tel constipé ou pisse-froid de ma connaissance.

C'est une chimère enfantine de s'imaginer qu'il est possible d'imposer à l'Humanité toute entière des contraintes venant de l'*extérieur*, d'une façon plus ou moins autoritaire et brutale.

Il est ridicule et dangereux d'entrer dans cette voie. Nous en avons journellement la preuve par les nombreux attentats à la pudeur, les viols de plus en plus fréquents, dont sont victimes des femmes, des jeunes filles et même des enfants. Sans parler de toutes les perversions sexuelles, car la Nature violentée ne perd jamais complètement ses droits.

C'est une tâche irréalisable et insensée, que de vouloir *corriger* la Nature d'une façon aussi arbitraire. L'Eglise s'y est efforcée, elle a échoué.

Il est vrai que cela lui a permis de s'enrichir et de gouverner pendant vingt siècles.

Cette impulsion sexuelle qu'elle s'applique à canaliser à son profit en la maudissant et la domestiquant, elle n'est parvenue qu'à la rendre plus tyrannique encore — et parfois plus « vicieuse ».

... Non seulement ils me dégoûtent, les moralistes autocrates, mais ils me donnent une furieuse envie, pour obtenir la paix et garder ma liberté, de leur envoyer mon pied... quelque part ne fût-ce que pour le dégourdir un peu (le pied, pas le derrière).

## LES HYPOCRITES

Est-il rien de plus répugnant que le quidam qui vous congratule avec affection, multiplie les sourires, les gâteries, les prévenances — et vous déchire dès que vous avez le dos tourné ?

Cette sale espèce est très répandue.

Du haut en bas de la société règne l'hypocrisie.

A tous les échelons sociaux, on fait des grimaces. Mais plus on s'élève mieux on sait jouer la comédie. Les classes *supérieures* sont vraiment remarquables à ce point de vue. Les réceptions mondaines devraient lever le cœur à quiconque y assiste. Cette pourriture morale est navrante.

Les femmes surpassent les hommes dans cet art de la vacherie souriante et de la feinte séductrice et calculée.

« Chère amie » par ci, « chère amie » par là. « Comme vous êtes jolie ! élégante ! délicieuse ! Comme je vous aime ainsi ! et patati et patata ! ».

Cinq minutes après : « Oh ! vous savez, c'est

une pédante ! Elle se croit trop. Avez-vous vu comme elle est fagotée ? Entre nous, c'est une grue... »

Tout le monde est hypocrite. L'ambiance nous y oblige. Moi comme les autres. Il est presque impossible d'être franc et sincère, dans toutes les circonstances et avec tous les individus. On ne peut pas toujours proclamer la vérité, dire carrément ce que l'on pense. On craint de déplaire ou de froisser. Alors on fait semblant d'approuver des choses qui nous répugnent. Une telle attitude n'est pas reluisante. Faute de mieux, efforçons-nous du moins de nous taire, quand nous ne pouvons parler hautement ! Ayons l'horreur du mensonge. Ne consentons jamais à nous diminuer moralement, à nous ravalier, à faire le pitre. Si quelqu'un nous dégoûte, n'allons pas lui passer de la pommade. Evitons-le poliment. Ce sera plus propre.

Après des centaines d'autres, un journal parle des ruines de Pompéi. C'est un de ces sujets qui inspirent, inlassablement, les innombrables journalistes à court de copie.

Il écrit : « Lorsqu'on mit au jour les ruines de Pompéi, on y découvrit des dés. Le fait qu'ils étaient *pipés* inspire de tristes réflexions sur la constance de la nature humaine. »

Pourquoi tristes ? La nature de l'homme est

ce qu'elle est, ce qu'elle peut être. Analogue, en somme, à celle de tous les autres animaux.

On *triche* aux dés ? Parbleu ! On en fait bien d'autres : on se pille, on se massacre, on se dévore. Chez les insectes comme chez les poissons ou les mammifères (et chez l'homme, le plus vicieux et le plus sournois de ces mammifères, assurément).

*Truquer* les dés est chose assez anodine, mais le procédé est tout de même aussi déplaisant que le coup de matraque brutalement appliqué en sortant de la caverne... préhistorique.

Reconnaissons, au surplus, que notre société évoluée, chrétienne, et ultra-civilisée, n'a plus grand chose à apprendre en matière de tromperies, d'escroqueries, de supercheries en tout genre.

Les uns vous promettent le Paradis, moyennant finances. Les autres, en scrutant les lignes de votre main, vous prédisent un avenir d'autant plus sensationnel que vous aurez davantage versé Plus « réguliers », d'autres se contentent de vanter les propriétés (illusoires) d'une brillantine ou d'un dentifrice — ou la qualité de leurs vins (sophistiqués), l'excellence de leurs tissus, la supériorité de leurs principes politiques, moraux, philosophiques.

Depuis Pompéi, l'art de berner son *semblable* (sic) s'est perfectionné singulièrement !



## LES INCOMPLETS

On m'objectera : vous êtes entiché de grands mots ! La vie est beaucoup plus simple, hélas... Pourquoi vous montrer si exigeant à l'égard des autres ? Ils ne sont pas des héros ; ils vivent... comme ils peuvent ! »

Je ne suis pas exigeant. Je ne demande rien aux hommes. Je n'attends rien d'eux. Je parle contre la laideur, contre la méchancelé, contre le mensonge. C'est tout. Je le fais d'ailleurs sans illusion.

Dans certaines bouches, les grands Mots me laissent assurément indifférent. Ils ont été trop souvent accaparés et utilisés par les gredins de tout calibre : Morale, Vertu, Devoir, Patrie. Derrière ces belles paroles, ils abritent les plus répugnants appétits et les plus bas calculs.

Qu'ils agitent donc leurs oripeaux trompeurs : je ne marcherai pas.

S'ensuit-il que je doive les imiter et me vautrer dans leur égoïsme, leur cupidité, leur orgueil puant ? que j'irai me prostituer à leurs côtés et me plonger dans leur boue ? Que je renoncerai à clamer mon amour de la Conscience, de la Beauté, de la Vie Libre ?

Ce sont là encore des grands mots, mais ils signifient quelque chose. Ils n'ont pas été dénaturés et souillés par les hypocrites et les coquins.

Tu peux hausser les épaules quand je te parle de la Conscience et de la Propreté. Les grands sentiments ne sont pas à la portée des esprits et des cœurs vulgaires.

Je sais bien que la plupart des hommes n'ont aucun Idéal digne de ce nom. Leur pensée quotidienne est attachée à la pluie et au beau temps, au prix des cochons, des volailles, du lait et surtout du pinard, à un chapeau neuf, à une robe, à la Loterie Nationale, à la vache qui ne veut pas vèler ou au patron qui refuse une augmentation de salaire. Tout cela est évidemment naturel, mais... l'homme doit viser plus haut. Qu'il essaie de s'instruire, d'orner son cerveau, de vivre dans la dignité...

Je les appelle (*in pecto*) des *bovins*...

Cela n'est pas très respectueux. Je l'avoue et j'en fais humblement mon « *mea culpa* ».

S'ils ressemblent à des ruminants, ils n'en sont pas responsables, évidemment. Mais je suis consterné par cette impression d'indigence intellectuelle qui se dégage de leurs attitudes.

Au café, en chemin de fer, ou dans le métro, partout on les retrouve, pensifs et inertes. Irrésistiblement, j'évoque les autres « *bovins* », les vrais, ceux qui regardent passer les trains, mastiquant paresseusement quelques brins d'herbe.

J'en vois souvent, dans ces trains, dont le regard

est aussi vague, aussi pauvrement intelligent que celui de leurs congénères à quatre pattes. A quoi peuvent-ils bien penser, les uns et les autres ?

Que voulez-vous qu'ils fassent ? m'objecterez-vous. Eh bien, je voudrais, tout simplement, qu'ils sortent de leur apathie, qu'ils s'occupent à quelque chose, à écrire ou à lire, qu'ils soient vivants, en somme...

Croient-ils donc ne plus rien avoir à apprendre ?

Ignorent-ils qu'il existe des milliers de livres ou de publications dont la substance les enrichirait, les aiderait à se cultiver, à acquérir une connaissance du monde plus vaste et plus complète.

Le plus pauvre pourrait acheter un livre — il achète bien un paquet de tabac ! Car c'est tout ce qu'ils savent faire : griller des cigarettes. Pour tromper leur ennui, sans doute, meubler, tant bien que mal, ces minutes interminables et vides, si vides...

Mais en souffrent-ils, seulement, de ce vide, de cette léthargie absurde ? C'est peu probable. S'ils en avaient conscience, ils ne resteraient pas dans cet état.

Il ne m'est jamais arrivé une seule fois de sortir de chez moi, fut-ce pour une très courte absence, sans emporter *quelque chose* à lire. Si je faisais anti-chambre quelque part, je lisais — ce qui me permettait de ne pas trop déplorer le temps perdu. Et s'il m'arrivait de « faire la queue » (le moins possible, car j'en avais horreur) la chose me paraissait moins interminable et moins horripilante, s'il m'était possible de parcourir quelque petit bouquin, derrière le dos de mon voisin.

Tout jeune, j'avais déjà un faible pour les volumes au format réduit, que l'on peut facilement mettre en poche...

Observez-les. Pendant des heures entières, ils demeurent enfoncés dans cette apathie. J'en vois, de mes voisins de compartiment, qui vont de Paris à Lyon,

à Dijon, à Bordeaux ou ailleurs, laissant leur regard flotter sans expression, sans intérêt. Ils n'ont pas un livre avec eux, pas même un journal. On en vend pourtant, sur les quais...

Dans leur vie quotidienne, il en est de même.

Lamentable pauvreté du « mental » !

Ils dépensent cent mille francs pour un appareil de télévision, mais ils n'ont pas de bibliothèque. La lecture les fatigue, d'autant plus qu'ils manquent tout à fait d'entraînement. Il faut beaucoup moins d'efforts, à ces bovins placides, pour regarder défilier sur un écran les images insipides qui se succèdent — et dont ils ne tireront guère de profit « culturel », comme on dit dans le charabia d'à présent. Pour vous en persuader, il vous suffirait de leur poser une ou deux questions. Il est bien rare qu'ils aient tiré un enseignement de ce qu'ils ont vu, ou que leur esprit critique se soit éveillé, ou qu'ils manifestent le désir de creuser une question, d'apprendre davantage. Ils retournent bien vite à leur rumination, les *bovins* !

Paresse ou débilité ? C'est la même chose.

La peur de l'effort est le fruit normal de la faiblesse.

On reste ainsi prisonnier de la routine et de l'ignorance.

Le bovin est fait pour la servitude. Il l'accepte sans rechigner. Il maudit ceux qui lui parlent de libération. Ne peut-on le laisser figé dans sa nonchalance, dans sa veulerie, dans cette frousse qui le fait trembler — et reculer lâchement devant la nécessité de se dresser et de s'affirmer — dans la joie de vivre, l'orgueil de comprendre, l'appétit merveilleux de s'instruire et de vibrer, d'acquérir des idées originales ou de nouvelles connaissances...

Pauvre *bovin* ! Tu me fais pitié et je devrais te plaindre, au lieu de t'accabler de reproches inutiles.

Car tu es une victime !

Une victime ridicule et lamentable.

De la Société, d'abord, dans son ensemble.

Et aussi, et surtout, du système d'éducation en vigueur.

Par des méthodes trop autoritaires, trop artificielles, on atrophie le cerveau des jeunes.

On les dégoûte d'apprendre.

L'étude — qui est une joie — leur est présentée comme un Devoir. Avec un grand D majuscule, c'est-à-dire une corvée.

D'une intelligence normale — et parfois originale et puissante — on fait un esprit de cancre.

Une larve à forme humaine, au lieu d'un *individu*.

Enfant, il s'inclinera devant la contrainte. Mais à peine libéré de l'école, il se détourne de la Culture avec mépris. Il en est dégoûté pour toujours. On a brisé en lui le ressort de la Personnalité.

Il restera, perdu dans le troupeau. Un esclave, un matricule...

Un *bovin*... dont le regard flotte, incertain, et qui laisse passer les minutes, cette richesse incomparable, sans en extraire, au maximum, les voluptés diverses et les fécondes réflexions...

Bien entendu, on va m'objecter que la plupart des gens fournissent un travail pénible et qu'ils sont trop épuisés physiquement pour faire le soir, ou dans leurs moments de repos, des efforts intellectuels.

Il y a du vrai dans cette objection, mais elle ne me paraît pas de nature à affaiblir sérieusement ma thèse.

D'abord, les fatigues physiques de la classe ouvrière sont moins grandes qu'autrefois. Je reprocherai plutôt au travail moderne d'être monotone et abrutissant, sans intérêt.

Mais le travail de la pensée, de la réflexion, de l'étude, n'est-il pas susceptible d'apporter un dérivatif à l'esprit et ne peut-il contribuer à soulager chez le travailleur manuel l'accablement physique dont il souffre ?

J'admire l'ouvrier qui, en arrivant de l'usine, au lieu de traîner dans les cafés, se hâte de rentrer chez lui et qui prend un livre, s'appuyant sur une table ou s'allongeant tout habillé sur son lit ou sur un divan quelconque. Repos des muscles, culture de l'esprit... Et celui qui emporte un bouquin, une revue pour le déguster dans un square tranquille, ou dans la campagne ou les bois...

*Elever l'homme. Viser toujours plus haut. Voir toujours plus grand et plus beau...*

Tu ricanes ? Tu te complais dans la médiocrité mentale ? le contact de la fange ne te révolte plus ? Tu mérites alors ma pitié. Libre à toi, mais permets-moi de passer outre à tes objections. Depuis quand les aveugles montreraient-ils le chemin à ceux qui voient clair ? Celui qui a le nez bouché est-il qualifié pour déclarer que la puanteur n'existe pas ? Et celui dont le cerveau est engourdi viendra-t-il s'insurger contre les grands mots qu'il ne comprend pas et les nobles idées qui le dépassent ?

Ce serait ridicule — et cela se voit pourtant tous les jours.

Régismanset a bien raison d'écrire :

« Il est des gens qui ne sentent pas les mauvaises odeurs. De même, il en est qui ne voient pas le mal. »

Et ces incomplets ont la prétention de régenter les hommes sains, sensibles, virils, normaux...

Cette brave femme était prête à se précipiter sur un butor qui venait de botter un chien. Et je l'approuvais presque...

Mais un quart d'heure après, elle jubilait en lisant que huit apaches avaient entraîné une femme et l'avaient violée les uns après les autres. « C'est bien fait » disait-elle. Sous prétexte que « c'était une petite vache et qu'elle avait mérité une bonne leçon !!! »

Pas un mot de blâme pour les huit monstres — que j'aurais volontiers fusillés !

La tendresse de cette hystérique (quelle ignoble jalousie cette femme ressentait-elle, peut-être, contre une autre femme plus jolie, ou plus heureuse en amour ?) était réservée aux toutous...

Comment expliquer cette frénésie érotique ? Quelle satisfaction morbide peuvent éprouver ces bandits, lorsqu'ils se ruent lâchement sur une femme, afin de la prendre de force ? Ce besoin d'humilier et de faire souffrir la femme n'est-il pas une véritable manifestation de sadisme ?

Lorsqu'un satyre viole une femme au coin d'un champ, il peut avoir, indépendamment de son détournement mental, l'excuse de la privation

sexuelle. Manquant de coït depuis trop longtemps, il se jette sur la première proie féminine qui passe...

Mais les huit maquereaux qui ont violé la catin, pour la punir de s'être soustraite à la loi du milieu...

Mais la soldatesque qui viole les femmes pendant la guerre (et dans les colonies)...

Cette cruauté collective, ces lâches qui s'excitent mutuellement...

Les animaux féroces sont moins sales, moins cruels, moins vils...



## LES ORGUEILLEUX

L'Orgueil est parfois une tare singulière. Il n'est pourtant que l'exagération de sentiments parfaitement normaux. Quoi de plus légitime que la *fierté*, une fierté toute pétrie de modestie et de philosophie, c'est-à-dire de mesure ? Et la *dignité* personnelle ? Libérée de tous les assujettissements d'origine sociale, de toutes les corruptions qui la font dévier et déchoir, elle pourrait être salutaire.

Je conçois fort bien un certain Orgueil, basé sur la Raison, qui n'aurait rien de commun avec ce qu'on appelle la Fatuité. [La Fatuité, c'est l'Orgueil des imbéciles.]

Peut-on guérir de l'Imbécilité ? Difficilement — et à condition de s'y prendre très jeune.

Il faut être bien sot soi-même pour apprécier et rechercher l'applaudissement des autres sots...

J'aime, par contre, cette pensée de Courteline : « Il n'y a pas de volupté plus grande que d'être traité d'idiote... par un imbécile ! ».

Lorsque l'imbécile me traite d'idiote, je lui donne un coup de chapeau reconnaissant, car c'est un hommage qu'il me rend, sans le vouloir et surtout sans le savoir.

citahim  
evanc'e

Lorsque M. le Révérend Père de Saint-Mars, ce type parfait du Jésuite intégral, me fait la contradiction (à Nantes) et qu'il débute en disant : « Monsieur Lorulot ne s'est pas amélioré depuis trente ans que je le connais », il me fait un singulier plaisir.

Grande eût été mon inquiétude, s'il avait dit le contraire. J'espère bien ne jamais entendre, ni de sa part, ni de l'un de ses congénères, une déclaration aussi humiliante... pour moi !

Je ne suis pas candidat à l'admiration universelle et je ne tiens pas du tout aux compliments des Jésuites, ni à ceux des crétins qui se laissent mener par eux.

Qu'on me prenne tel que je suis — ou qu'on me laisse.

Ma plus grande ambition est de rester moi-même. Je ne tiens pas à briller, surtout d'une lumière artificielle. Il existe une multitude de gens qui ont besoin de recevoir de la poudre aux yeux... Tant pis pour eux. Qu'ils s'adressent ailleurs. Je ne suis pas un flatteur, un démagogue, un bluffeur, un arriviste. J'adore la simplicité. Je voudrais la connaître, la réaliser, l'aimer davantage encore.

Combien grande est ma joie de me trouver parmi des camarades sincères et « sans façons », pas « maniérés » pour un sou ! Comme on se sent à l'aise loin de tout *chiqué* !

Je souffre du voisinage des *crâneurs*.

Pour moi d'abord, parce que j'ai l'impression qu'ils me considèrent pour un nigaud, en voulant me faire avaler leurs histoires mensongères, le récit de leurs prouesses, l'étalage de leur vantardise. Pour quel gobeur me prennent-ils donc ?

Mais je souffre aussi pour eux — et davantage encore.

J'éprouve à leur égard une profonde pitié. Je les plains de se donner tant de mal, en pure perte. J'ai envie de leur dire : ne vous fatiguez pas... Je ne crois pas à l'authenticité de vos prétendus mérites. Et puis je m'en fiche ! Même si vous possédiez autant de génie que vous tentez de me le faire croire et même si vous aviez accompli des exploits plus mirifiques encore, je persisterai à voir en vous un Homme comme les autres. Pas moins, mais pas plus...

Je vais plus loin. L'individu doit être assez intelligent pour ne pas vouloir « en boucher un coin »... à personne.

Quel *mérite* ont-ils à être supérieurs (s'ils le sont) ceux qui se prennent pour des surhommes ?

On n'est pas responsable d'être venu au monde avec une intelligence moyenne — et même médiocre.

Si votre mémoire est brillante, si vos études ont été plus faciles et plus rapides que celles du voisin, est-ce un motif pour le mépriser ?

Suis-je coupable de la longueur de mon nez ou de la couleur de mes cheveux ? Pourquoi serais-je davantage responsable de la médiocrité de mes aptitudes intellectuelles, de mon manque de vocation... artistique, littéraire ou mathématique ?

... Quel fléau que les vaniteux ! Ceux qui exhibent des *titres* ou des *décorations* pour éclipser le commun des humbles citoyens — qui les vaut bien !

Je lis dans le *Crapouillot* : « A côté de 4.200 familles *vraiment* NOBLES, on compte, en France, à peu près 30.000 familles de fausse noblesse... »

Voilà donc ce que valent la « Gloire » et la « Noblesse » !

C'est du vent, du truquage, du chiqué.

Même celles qui sont *vraiment nobles*... qu'est-ce que ça veut dire, en effet ? Si on remontait vraiment à la source, on trouverait rarement une action belle et propre. Des coucheries de favorites, des grimaces de courtisans, de la corruption, du mensonge...

Prenons bien soin de ne jamais nous laisser éblouir par des vaniteux, des poseurs, des bluffeurs... D'autant plus que, bien souvent ils en veulent à notre bourse !

Toutes les formes de la vanité, si puérides soient-elles, découlent d'une même imbécilité.

Lu dans un magazine cette singulière publi-

cité : « Brunissez-vous tout le corps sans vous exposer aux rayons parfois dangereux du soleil... ». On donne ensuite le nom d'un produit, auquel je me garderai bien de faire de la réclame en citant son nom.

Singulière mentalité, qui consiste à épater les petites amies, au retour des vacances, en leur montrant un visage de négresse.

Exclamations et compliments : « Comme vous avez bruni ! Vous avez eu de la chance d'avoir un si beau soleil !!! Ici, il n'a pas fait beau temps. »

Bien entendu, la fausse négresse se garde bien de dire que la pluie n'a pas cessé durant toute sa villégiature. Il lui a suffi d'acheter un flacon de la drogue en question et de se badigeonner consciencieusement de la tête aux pieds, en épargnant seulement la région du nombril.

Avis aux crâneurs — et crâneuses ! Sans quitter Mouffetard ou le Pré-Saint-Gervais, vous pourrez raconter que vous arrivez de Saint-Trop — ou de Bordighera.

On peut également se procurer chez certains papetiers, des étiquettes de tous les pays du monde. On les colle sur sa valise pour faire croire aux badauds que l'on a visité Venise, Mogador, San Francisco ou Hong-Kong, S'en trouvera-t-il, des Kong, pour le croire ?

Votre concierge sera peut-être seule à en baver lorsqu'elle pourra lire, sur votre valise : « Hotel

Mondial, Honolulu », ou « Continental Palace,  
Vladivostock ».

Du chiqué ! Toujours du chiqué !

## LES VANTARDS

La vanité est souvent enfantine et futile. Aussi est-elle l'apanage des médiocres et des sots, tandis que l'orgueil, dans sa forme ordinaire, appartient plutôt à une élite. Telle est la raison, sans doute, pour laquelle la vanité est si fréquente chez la femme.

D<sup>r</sup> LAUMONIER.

*Les vantards.* — Toute vantardise est écœurante.

Chercher à éblouir son prochain, c'est le prendre pour un imbécile — en se déconsidérant soi-même.

Il faut avoir un esprit bien médiocre pour se vanter de sa compétence professionnelle, de la grosseur de ses biceps, de la coupe de son pantalon, du nombre de ses décorations, de ses succès sportifs ou de ses diplômes universitaires.

Un philosophe sait que l'idée de *mérite* person-

nel est contraire à la raison, à la fraternité :

Car un philosophe est avant tout déterministe.

Si je suis moins intelligent, moins fort, moins beau que mon voisin, est-ce ma faute ? Pourquoi cherche-t-il à me rabaisser en affichant sa supériorité d'une façon ostentatoire et prétentieuse ?

De toutes les vantardises, la vantardise sexuelle est la plus nauséabonde.

On ne la rencontre pas seulement chez les êtres peu cultivés, tirant un naïf orgueil de leurs performances génésiques. Dans les milieux « distingués » et « mondains » la vanité masculine s'affirme également. Sous une forme différente, car le vicomte du Jockey-Club ne parle pas la même langue que le plombier zingueur ou le gigolo des dancings. Mais la mentalité du mâle reste la même. Il étale le nombre de ses conquêtes. Il parade, évoquant la fréquence et la solidité de ses copulations. Si les femmes raffolent de lui, c'est évidemment, parce qu'il est capable de les satisfaire à fond. Pour un peu, il étalerait sa virilité au grand jour, afin de soulever l'admiration des auditeurs.

Ces Don Juan, de bas ou de haut étage, ne savent peut-être pas que le singe et le chien les surpassent en ce domaine — et n'en sont pas



plus fiers pour ça. Au moins ont-ils l'excuse d'obéir à l'instinct, alors que vous prétendez orgueilleusement être des individus raisonnables, doués d'une âme morale et d'un idéal exceptionnel et précieux.

Je n'entends pas mépriser l'amour (fût-il strictement charnel, ce qui est, hélas, trop fréquent). Au contraire. C'est parce que je l'aime passionnément, parce que je l'honore, que ces fantoches vantards me paraissent insupportables.

(Si j'en avais le loisir, j'ouvrirais ici une parenthèse, afin de rappeler que la surexcitation sexuelle est souvent d'origine pathologique. Non seulement les tuberculeux, les vérolés, les fiévreux sont très ardents, parce que la maladie les travaille, mais combien de nos crâneurs sexuels sont tout bonnement excités par le mauvais fonctionnement de leurs organes ou la trop grande plénitude de leurs intestins rétifs ? Beaucoup penseraient moins à l'amour, s'ils allaient seulement à la selle d'une façon régulière et copieuse. J'espère que mes charmantes lectrices ne m'en voudront pas trop de ce rapprochement entre l'amour et la ... merde. Je n'en suis pas responsable. La nature n'est pas toujours poétique — je suis le premier à le regretter. Il n'en est pas moins préférable d'être fixé, de regarder la vérité en face et sans hypocrisie).

Avez-vous remarqué le développement de certaine publicité... que j'appellerai cantharidale, si vous le voulez. On ne voit que des annonces pour les pilules Okuku, les dragées d'Hercule ou de Forsesque !!! La clientèle doit être nombreuse et son exploitation est assurément rémunératrice. Beaucoup d'hommes sont affaiblis par les pratiques solitaires, par les abus, par les perversions — ils essaient de se remonter. D'autres, qui sont normaux, rêvent d'accroître encore leur puissance génitale, afin d'embrasser... un horizon plus vaste et de porter à leur tableau de chasse un gibier plus abondant. Bref, c'est la ruée générale vers le plaisir, vers la volupté — à la façon des cabots.

Jamais vous ne verrez de publicité pour un produit susceptible de calmer les agités, de réfréner les appétits trop prononcés, de guérir, en un mot, tous les obsédés et tous les paroxystes de l'amour.

Cette catégorie de malades ne tient nullement à guérir, bien au contraire.

Je n'irai pas leur dire que l'on peut éprouver une grande volupté dans la domination de ses instincts, au lieu de se laisser dominer par eux, en leur cédant à tort et à travers. Ils me pren-

draient pour un ramolli — et cela me vexerait beaucoup.

En effet, si les types qui ne pensent qu'à faire l'amour du matin au soir me déplaisent, ceux qui affectent, sincèrement ou non, de mépriser les plaisirs de la chair, me répugnent davantage encore. Ce sont souvent des tartufes, se livrant en cachette aux plus viles turpitudes, tout en affirmant que le coït est une saleté. D'autres sont vraiment chastes. Ce sont des continents ou des con-gelés, comme je l'ai dit plus haut. Ils ne ressentent rien, ne désirent rien et s'étonnent que les autres ne soient pas comme eux. N'ayant jamais faim, ils voudraient m'empêcher de manger. La prétention me paraît abusive. S'ils ont le cœur desséché et le sexe ratatiné, tant pis ou tant mieux pour eux, mais qu'ils fichent au moins la paix à ceux de leurs contemporains qui sont aptes à forniquer.

Les Père-la-Pudeur sont terriblement raseurs et encombrants. Ils expurgent la littérature et censurent le cinéma et le music-hall. Ils n'arrêtent pas de vitupérer contre le relâchement des mœurs et sont continuellement occupés à renifler le derrière de leurs contemporains (et de leurs contemporaines) pour y placer des... muselières ! Loin de sauver la morale, ils la font détester, en la rendant repoussante, contre-nature, immonde...

## LES FAISEURS DE RAGOTS

Il y a des gens qui se plaisent dans les ragots, comme certains insectes se plaisent sur la bouse de vache.

Ils y farfouillent et s'en délectent éperdument. Jamais ils ne semblent éprouver la moindre rancœur, pas même la plus légère fatigue. A chaque nouvelle saleté qu'ils ont découvert, on les voit baver de jouissance.

Avec quel empressement ils se précipitent à votre oreille pour vous confier la grande chose. Cela ne saurait attendre.

— Vous ne savez pas ?

— Vous ne savez pas que Durand est cocu ? Vous ne savez pas qu'on a vu sa femme en compagnie de Dupont ?

— Vous ne saviez pas que Mamzelle Suzette se faisait entretenir par un vieux ? Que la femme à Constant, qui travaille au métro, se postituait afin d'acquérir les superbes toilettes qui lui permettent d'éblouir toutes les femmes du quartier ?

— Ça n'était pas naturel, s'pas ? Fallait bien qu'elle prenne l'argent quèque part ?

Le faiseur de ragots exerce particulièrement ses talents dans le domaine de la vie sexuelle. Il aime à flairer les bidets et le linge intime. Il n'a pas son pareil pour découvrir les turpitudes les mieux dissimulées. Mais, bien souvent, il baptise *turpitude* ce qui n'en est pas. Ce censeur à jet continu, ce colporteur de have et d'ordure, laisse entendre qu'il est personnellement parfait et cela lui confère le droit de rabaisser tous ses voisins et d'afficher partout les tares qu'il prétend avoir mises à jour. Car on ne peut rien lui cacher. Il a du flair et il s'en vante.

— Je m'en doutais depuis longtemps ! affirme-t-il fièrement.

Le contraire l'eût surpris, vexé, mécontenté même. En ne fournissant aucun aliment à ses campagnes de dénigrement, on lui cause un tort incontestable. Les gens sur lesquels il n'a rien pu découvrir doivent être terriblement hypocrites et dissimulés !!! Aussi va-t-il redoubler de vigilance pour arriver à surprendre leur vie secrète. Et la joie de notre explorateur de poubelles sera grande, le jour où il pourra triomphalement vous fourrer sous le nez le résultat nauséabond de ses dégoutantes investigations.

*Le faiseur de ragots me fait l'effet d'un vicieux. C'est une sorte de malade. Son microbe s'appelle l'envie. Il ne peut soulager son mal, très provisoirement, qu'en déversant à tort et à travers les flots de sa bile glaireuse. Il faut que tout le monde y passe. Nul n'échappe à ses insinuations perfides,*

à son instinct clabaudeur. Découvrir une *fiente* sur le bas de votre pantalon ne lui causerait qu'un faible plaisir : il faut qu'il la promène dans tout le quartier et l'exhibe triomphalement (et vertueusement) aux regards les plus indifférents.

A côté de ce maître fureteur, grand découvreur d'immondices, incomparable chasseur de secrets, il faut placer l'immense armée des « ragoteurs » sans talent.

Ceux-là n'ont rien découvert, rien inventé et se bornent à répandre et à colporter les ordures que le hasard, ou une main habile, a dirigées vers eux.

— Il paraît que... On m'a dit que...

Ils n'affirment rien. La chose ne vient pas d'eux ; mais ils la répandent avec un tel zèle qu'ils parviennent toujours à lui donner de la consistance.

Au surplus, ils trouvent aisément des âmes complaisantes pour y loger leur petit venin. On le recueille pieusement et on le transporte bien vite un peu plus loin, en l'augmentant, en le délayant si possible. Un bon faiseur de ragots doit toujours « en rajouter ».

Lorsque le petit *caca* du début aura passé dans les mains d'un certain nombre de colporteurs de ragots, il sera devenu une boule imposante de merde. Il ira en grossissant sans cesse, par l'effort de tous les cœurs pourris, car ils sont légion,

Et la victime de cette cabale sournoise ne parviendra plus jamais à se laver, à se justifier.

Le faiseur de ragots aimerait mieux se faire couper en mille morceaux que d'avouer qu'il s'est trompé, qu'il a sali quelqu'un à tort.

... Il serait pourtant nécessaire (et facile) de se débarrasser du faiseur de ragots.

Il suffirait de l'interrompre dès les premières paroles, de refuser de l'entendre et de lui tourner le dos.

Il suffirait de lui dire : « Je suis tout disposé à écouter ce que tu veux me dire sur le compte de Pierre ou de Paul, mais il faut que ce soit *en leur présence*, afin qu'ils puissent se justifier, s'il y a lieu. Es-tu consentant ? »

Vous le verrez alors se récuser en bredouillant. Vous aurez coupé l'herbe sous le pied du faiseur de ragots.

Mais ne vous illusionnez pas : il ira un peu plus loin continuer la sale besogne un moment interrompue.

## CULTE DES MORTS

Je n'aime pas beaucoup aller dans les cimetières. Mais le premier novembre, je n'y mets jamais les pieds.

Il est tout naturel que nous pensions à ceux que nous avons perdu, mais pourquoi le faire à date fixe ?

Vous allez encore me trouver *original*, pas « comme tout le monde » !!! Mes sentiments ne sont pas réglés par la coutume. Je n'ai pas besoin de regarder le calendrier pour savoir qu'il faut penser aux morts aujourd'hui, plutôt que dans huit jours.

Je les observe avec pitié, coltinant leurs pots de chrysanthèmes, ces milliers d'automates qui se dirigent vers les lugubres endroits où pourrissent paisiblement les morts.

A la sortie du cimetière, ils iront « prendre un verre » et ce soir ils se divertiront au Cinéma,



Ils vont sur la tombe des disparus parce que c'est l'habitude, parce que c'est le jour, parce que tout le monde y va et nullement parce que leur cœur est tourmenté par le regret des morts.

— Il est pourtant beau de rendre hommage à ceux qui ne sont plus, de montrer que nous pensons à eux...

— C'est précisément pour cela que je refuse de vous suivre. Ma pensée s'envole librement vers les morts. A tout moment, je me remémore leur visage, leurs idées, leur activité.

Déposer quelques fleurs sur un tombeau est un geste puéril, mais non exempt d'une certaine poésie — à condition qu'il soit libre et spontané. Si le geste est commandé par la routine, il perd, à mes yeux, toute sa valeur.

Pensez davantage aux vivants ! Faites votre devoir envers eux ! N'attendez pas qu'ils aient quitté la vie pour leur manifester de l'attachement, de la patience, de la bonté... N'essayez pas de vous acquitter avec quelques fleurs et une visite annuelle au charnier. Votre conscience est peu exigeante, en vérité !

Combien d'hypocrites, au surplus, dans cette cohue de badauds ? A part quelques-uns, qui

sont vraiment sincères et émus, chez la multitude, la pensée est absente et le cœur indifférent. Et ceux qui ont commis contre le mort les pires infamies et qui versent ensuite des larmes mensongères, quand il n'est plus là... Ah ! si les morts pouvaient se dresser, crier leur dégoût à ces comédiens, à ces fourbes !!!

Mais les morts sont bien morts. Ils n'entendent rien ; ils ne parlent plus. Ils n'ont plus besoin de quoi que ce soit. Les fleurs que vous leur portez, ils ne les verront point. En réalité, ce n'est pas pour eux que vous les portez, c'est pour vous — et pour la galerie. L'opinion publique, cette vieille et tyrannique maquerelle. « Il ne faut pas que l'on puisse croire que je ne pense pas à mes morts ! » Toujours la crainte du *qu'en dira-t-on*.

Allez moins souvent dans les nécropoles. Dépensez moins d'argent en couronnes et autres inutilités funéraires. Donnez des jouets aux enfants au lieu de bâtir des tombeaux. Apprenez donc à vivre, ô vous qui larmoyez et tremblez devant la mort, parce que vous êtes incapables d'en comprendre la vraie grandeur.

## LA VIE ELLE-MÊME

L'Amour, et sa divine *œur*  
La Mort, qui l'égale en *douceur*...

Anatole FRANCE

Par moment la vie elle-même me dégoûte. Je la trouve tellement grise, monotone, quotidienne... Et sans issue. A quoi bon tant lutter, tant souffrir, tant peiner, puisqu'il faudra, bientôt peut-être (et très rapidement, de toute façons) renoncer à tout et succomber devant la mort — cette dégoûtation suprême.

Répéter toujours les mêmes paroles, et refaire interminablement des gestes identiques, on s'en fatigue... Certains jours, l'accablement est si grand que l'on cède à l'amertume. On est sur le point de lâcher pied...

Ces gens endimanchés qui se véhiculent aux jours de fête...

Leurs conversations ineptes, leurs plaisanteries banales...

Leurs parties de *belote* interminables... Le tintamarre de la fête foraine... La chienlit des mariages « en blanc »...

La passion qu'ils apportent aux combats de boxe, aux exploits des cyclistes, des coureurs à pied et des canassons de Longchamp... Les défilés de troupes, les revues, les processions...

Tout cela me donne des nausées.

Qu'ils fassent cent kilomètres pour un concours de jeu de boules ou qu'ils se gorgent de victuailles ou de liquides, leurs « distractions » ne me tentent guère.

J'évite soigneusement la cohue, les transports en commun, la puanteur du tabac, la sueur des pieds, le contact de la laideur et de la médiocrité. Je voudrais m'enfuir, bien loin, tout seul...

Mais la vie elle-même finirait par me dégoûter. Elle est parfois si pesante et si lourde à traîner...

C'est moi qui dois avoir tort, je le crains. Ces inconscients, ces braillards, ces bons-vivants sont heureux (du moins je le suppose ? qui sait ? Ou peut-être cherchent-ils à s'étourdir, à « tuer le temps », comme ils disent ?).

On ne devrait pas trop demander à la vie. On ne devrait pas trop réfléchir, pas trop penser, pas trop rêver. Les exigences du cœur et de l'esprit, quand elles sont trop grandes, finissent par vous accabler.

Au fond, pourquoi les hommes tiennent-ils tant à la vie ? Je le comprends de moins en moins.

Ils s'ennuient. Ils souffrent. Ils n'arrêtent pas de récriminer et de geindre.

Tout petits, il faut déjà leur donner des jouets, pour les distraire. Et quand ils sont grands, ils se torturent les méninges pour occuper leurs instants. Ils sont embarrassés de leurs loisirs (des loisirs ? je mourrai sans en avoir jamais eu... je me serais drôlement embêté moi aussi).

Ils imaginent les amusements les plus variés et les plus cocasses et le lendemain d'une *cuite* répugnante, ils vous diront : « J'ai bien rigolé ! ». Mais ils ne donnent le change à personne. S'ils arrivent à s'étourdir, la tristesse et l'ennui les reprennent bien vite...

... Quand ils sont jeunes, ils essaient de crâner, ils vivent pour la galerie, ils sacrifient au snobisme. Ils ne s'amuse guère, mais ils font semblant de s'intéresser à une foule de choses qui sont à la mode, pour faire comme les autres, pour ne pas avoir l'air d'être des arriérés.

Et quand ils sont vieux, chenus et tremblotants, bafouilleurs et gâteux, ils continuent dans la sénilité, sans savoir pourquoi, automates qui se cramponnent, jusqu'au bord de la tombe...

— Vous avez raison ! les hommes ne sont pas très intéressants, en général. Beaucoup d'entre eux nous répugnent, mais... ce n'est pas *leur* faute.

C'est vrai. Je suis déterministe. Je sais que les individus sont le produit du milieu dans lequel ils vivent et par lequel ils sont façonnés. C'est pour cela que je n'ai pas de haine contre eux.

Du dégoût, oui. De la haine, non. Ce n'est pas leur faute s'ils sont ridicules, égoïstes, jaloux et cruels.

La vipère non plus n'est pas responsable. Ce n'est pas sa faute si elle est née vipère et si elle possède un mortel venin. On l'écrase quand même, la vipère...

Moi, je ne veux ni écraser ni violenter personne. Je m'écarte simplement. Je m'en vais à la recherche d'un air un peu moins vicié..., d'une ambiance plus calme et plus tranquille.

## CEUX QUE J'ADMIRE

Autant j'admire celui qui supporte  
stoiquement la souffrance, autant je  
hais celui qui fait volontairement  
souffrir les autres.

André LORUON.

Je n'ai parlé que de ceux qui me dégoûtent.  
Il y en a d'autres, beaucoup d'autres.

Ceux qui me laissent indifférent.

Ceux qui ne soulèvent en moi que de la pitié.  
Pitié méprisante parfois ; pitié fraternelle sou-  
vent.

Ceux qui m'amuse, par leurs gestes grotes-  
ques, leur prétention ; qui me désarment par  
l'excès même de leur inconscience.

Ceux dont je me détourne, tout simplement  
parce qu'ils me font triste et que leur plainte

finirait par troubler cette sérénité d'esprit qui représente pour moi le seul bonheur possible.

Aux misérables humains qui se vantent dans la boue, toujours prêts à se prostituer, à se vendre, je veux opposer en terminant les nobles figures des héros de la Pensée Libre, de la Révolte et de la Propreté.

Car il y a des hommes qui méritent l'admiration — et dont l'exemple suffirait à nous réconcilier avec l'humanité.

Ils ne sont pas Parfaits. Et c'est heureux. Ce sont des hommes comme les autres, avec des faiblesses, avec des manies, avec des tares même... Mais je les admire parce qu'ils sont Grands, Francs, Bons et Courageux.

Je ne citerai aucun Nom.

N'attendez pas que je livre à votre admiration un certain nombre de « Vedettes » de la Science ou de la Littérature. Souvent il arrive ceci : l'œuvre est admirable... et l'auteur ne l'est guère !

Comment peut-on écrire des pages sublimes et avoir un cœur sec, une âme boueuse ? Comédie ? Incohérence de la nature humaine ? Je penche



plutôt vers la suivante explication : On voit le Bien et on voudrait y atteindre ; on s'y efforce même. Mais la volonté n'y parvient pas, parce que la chair et l'instinct sont là, qui nous dominent, nous retiennent, nous paralysent...

Laissons donc les Œuvres, si géniales et puissantes soient-elles, et réservons notre sympathie pour les individus.

Un Ignorant peut être aussi noble qu'un Savant. Un miséreux peut être plus riche de fierté qu'un bourgeois. Un millionnaire peut avoir la mentalité d'un laquais. [Ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est de pouvoir dire : *Non !* C'est de se refuser à une mauvaise action, à une saleté quelconque — si rémunératrice soit-elle.]

Si l'on vous donnait un million, dix millions, cent millions... assassineriez-vous votre mère ? Est-il nécessaire de répondre *Non* ? Je dirai mieux : plutôt mourir cent fois moi-même que verser le sang d'un être humain, pour l'opprimer ou pour le dépouiller.

— Et si l'on vous donnait un million pour livrer votre fillette aux turpitudes d'un sadique ? L'injurieuse question !

— Si l'on vous donnait un million pour vendre la femme que vous aimez ? Quelle honte ! L'argent n'est rien. L'amour est tout.

— Vous-même, si vous étiez femme, accepteriez-vous de vous prostituer ? Il faut être bien faible, bien déchu, ou bien déséquilibré, pour en arriver là.

— Et ce million, si on vous l'offrait à vous, pour arrêter votre propagande, pour aller de l'autre côté de la barricade, pour collaborer à *Rivarol*, *Gringoire* ou à *La Croix* ?

— Plutôt la misère dans ma vieillesse que la honte sur mon front ! Si je trahissais mon idéal et mes amis (1), je me dégoûterais moi-même.

Voilà les hommes que j'admire. Ceux qui sont capables de sacrifier leur intérêt pour une Idée, pour un Amour, pour un But élevé. Si l'Idée est fausse, tant pis. Si l'être aimé est vil ; si le But est inaccessible ; si l'homme se dévoue pour une

---

(1) Certes, j'admets que l'on change d'idées, que l'on évolue, comme j'admets que l'on change d'amour, mais sincèrement, *pas pour de l'argent*. L'argent, l'ignoble argent, salit et pourrait tout ce qu'il touche.

Erreur; tant pis. N'obéissant qu'à la sincérité de sa raison et de son cœur; je le classerai quand même, s'il est capable de rester désintéressé et pauvre, parmi les héros de notre monde corrompu.

Au cours de cet ouvrage, j'ai dit mon mépris pour tous les vendus et particulièrement pour les prostitués de la politique et de la plume.

Le Journalisme franc et libre est mort. De *L'Aurore* au *Figaro*, les journaux sont des officines malsaines. aux ressources ténébreuses. Simples instruments entre les mains des financiers, des gouvernements. empochant indistinctement les subvention des Banques, ou des Fonds secrets, ou même des services de propagande étrangers...

Etonnez-vous après cela que les *employés* de ces journaux publient les pires saletés — par ordre de leurs patrons. Ils ont tellement peur d'être mis à la porte qu'ils effectuent sans rougir les plus sales besognes.

J'avais promis de ne citer aucun nom, mais je ne peux résister au plaisir d'opposer à ces putains de l'encrier, les braves écrivains capables encore de penser librement et de publier

courageusement leur opinion. Les Henri Jean-son, les Pierre Bénard et les Galtier-Boissière, si rares, hélas...

Goûtez-moi ces lignes consacrées par Galtier-Boissière à l'infect Stéphane Lauzanne :

« Cette dégoûtante apologie du droit du plus fort, cette glorification de la matraque, cette authentique provocation à l'assassinat, ce plaisir sadique à voir « tuer du pauvre », je les ai retrouvés lundi dernier, enrobés de quelques hypocrisies, dans un leader du *Matin* où M. Stéphane Lauzanne à propos de l'épouvantable exode des femmes et des enfants espagnols, osait écrire sous le titre : « *Le chantage à la pitié* » :

« *Pourquoi ces femmes et ces enfants s'enfuient-ils comme des bêtes traquées ? Qui les pousse ? Qui les a affolés ? Est-ce que Franco massacre les enfants et les femmes ?* »

« Quand on a lu ces lignes abominables, il est bien évident que « les Cosaques à cinq étapes de Berlin » du *Matin*, d'août 1914, font figure de plaisante galéjade !

« *Le chantage à la pitié !* » Quel admirable titre pour la première page de l'honorable feuille dont « Monsieur » Mouthon jadis narrait les avatars dans son livre fameux : « Du bluff au chantage ». Et quels nobles et généreux sentiments exhibe le jour-

naliste qui écrivit « Sa Majesté la Presse » et ne manque jamais d'exalter les vertus chevaleresques de la France tricolore !

« Depuis les abjectes excitations au massacre que vomirent après la Commune certains porte-plume versaillais, je crois que jamais un journaliste français n'a fait un tel étalage de muflerie et de bassesse.

« Ces spectres humains, ces jeunes mères qui portent leurs derniers nés dans les bras, ces enfants amputés, ces soldats blessés ou mutilés, le Lauzanne voudrait donc les voir refouler vers les rafales de mitrailleuses des aviateurs franquistes — s'amusant à « faire un carton » — et auxquels ils viennent miraculeusement d'échapper ? « Ah ! le salaud ! » (*La Flèche*).

Pan sur le muflé visqueux de la poufiasse du *Matin*.

Ça c'est du journalisme !

Ça c'est un homme !

Un grand bravo pour Galtier-Boissière... d'autant plus qu'il continue !

Votre bravoure nous console un peu de la veulerie générale, de la canaillerie masochiste des crapauds enrichis au service du Mensonge —

flagorneurs de la Force, lèche-culs de la bourgeoisie, de l'Eglise et du Fascisme...

Marcher vers la lumière... Ne faire de mal à personne, travailler pour la Justice et la Raison... Ne jamais s'aplatir devant un maître ; refuser tous les avilissements, trafics et prostitutions où se complaisent les larves grimaçantes que nous cotoyons chaque jour... Voilà l'Idéal vers lequel il faut tendre, par delà les Partis et les Sectes. Réaliser et nettoyer notre conscience. Résister aux influences d'un milieu corrompu. Repousser tous les mensonges et toutes les hypocrisies. Quel effort gigantesque à tenter ! Effort ardu — et toujours à recommencer... Pénible, décevant, c'est vrai ! Mais... trouvez-moi une autre raison intelligente pour continuer à vivre !!

## POUR CONCLURE

Vous-mêmes causez les maux dont vous vous plaignez. C'est vous qui encouragez la tyrannie par une lâche adulation de sa puissance, par un engouement imprudent des fausses bontés, par l'avilissement dans l'obéissance, par la licence dans la liberté, par l'accueil crédule de toute imposture. Sur qui punirez-vous les fautes de votre ignorance et de votre cupidité ?

VOLNEY.

J'ai cherché... J'ai tout essayé. J'ai mordu à tous les fruits. Mes déceptions ont été nombreuses.

L'argent? Cette ordure, qui fait commettre tant de vilénies...

La gloire? la notoriété? Rêveries de pitres, qui s'imaginent éblouir d'autres pitres.

L'ambition? une fumée. L'égoïsme? une bassesse. La religion? Pitoyable expression de la frousse.

Partout des tartufes, des foireux, des pognonistes — et des cons.

Je n'ai trouvé que trois sources de réconfort.

D'abord l'Action. N'importe quelle action, aussi élevée, aussi esthétique que possible. Se dépenser. Œuvrer. Batailler. Les résultats sont-ils maigres? Qu'importe! L'Action est salvatrice parce qu'elle nous aide à *sortir de nous-mêmes*.

La Science. Etudier. Enrichir son cerveau. S'efforcer à connaître un peu mieux ce monde mystérieux et indifférent.

L'Amour. Se « donner » pour une tête chérie. Sans autre espérance que de cueillir un peu de soleil dans ses yeux et de la voir sourire. Oublier, en un baiser, la noirceur du monde et l'insipidité de la vie...

Non, ce n'est pas vrai : la vie ne me dégoûte pas. Je l'ai toujours aimée passionnément. Même sans illusions, même sans espérance. Je continuerai, jusqu'à mon dernier souffle, à la chérir,



à la chanter... La vie! C'est l'amitié, fidèle et désintéressée, la fleur la plus rare, mais la plus précieuse aussi. C'est un baiser de la femme aimée, une pression de ses jolis doigts, un regard de ses yeux clairs... Etreindre sa chair superbe... Oublier toute la misère du monde en me plongeant dans ses cheveux parfumés... Prendre ensuite un bon livre... Oh les livres, eux aussi, je les ai passionnément aimés, beaucoup plus que les hommes. Les vieux livres poussiéreux, qui ne trahissent jamais et qui réconfortent de leur sagesse... Un bon livre... une femme adorée... Et la-haut, dans le ciel bleu, un nuage tout blanc qui flotte. Comme la vie pourrait être belle si les humains étaient un peu moins bêtes, un peu moins égoïstes, un peu moins méchants...

André LORULOT.

## SUPLÉMENTS

*Pour éclairer mes indignations et justifier mes dégoûts.*

En Espagne, certains prélats font semblant de sympathiser avec les grévistes. Mauvais signe pour Franco. Les rats d'Eglise, comme les autres rats, abandonnent le navire quand les dangers de naufrage se précisent. Mais en Italie, l'attitude des cléricaux fut bien différente. Alors que le mouvement de grève dans l'enseignement secondaire avait été presque général, par contre, les écoles primaires, qui sont, pour la plupart, des écoles confessionnelles, sont restées ouvertes. Pas de grève, lorsque l'Eglise oppose son veto ! L'Italie est pourtant gouvernée par les démocrates chrétiens !

Même en France, nos tartuffes du M.R.P. réservent des surprises aux nigauds qui persistent à avoir confiance dans la sincérité de leur esprit démocratique.

Dans *l'Anjou Laïque*, par exemple, on rappelle que le Conseil Municipal d'Angers, avait décidé, en 1961, la création d'un Collège Scientifique Universitaire, annexe de la Faculté des Sciences de Nantes.

La décision avait été prise à contre-cœur par la majorité des Conseillers. Seuls les élus du M.R.P., suivant

leur leader (un certain Sauvage), suivirent obstinément les consignes épiscopales et furent les seuls à s'opposer formellement à la proposition. Les bons démocrates (!) catholiques sabotaient délibérément une œuvre d'intérêt scientifique supérieur, surtout dans notre pays, actuellement si en retard sur le plan mondial, parce qu'ils voulaient éviter à tout prix une concurrence à la *Faculté catholique*...

Voilà leur démocratie ! Voilà leur patriotisme !

Lorsqu'ils montrent leur véritable visage, les affiliés du Vatican se manifestent toujours aussi fanatiques et intolérants.

(Ajoutons que la majorité du Conseil, qui n'avait pas osé repousser le projet, pour des raisons purement électorales, ne l'a pas encore mis sur le chantier et s'applique au contraire à le saboter très jésuitiquement. Car l'évêque est toujours dans la coulisse.)

Les journaux font l'apologie de ces constructions ultramodernes. Ils précisent que les architectes ont tout prévu, y compris l'emplacement du frigidaire et celui du poste de Télévision. Mais la bibliothèque ? Il n'en est pas question ! Et pourtant... rien ne peut remplacer la lecture, dans aucun domaine de la vie intellectuelle.

Et le livre demeure, non seulement l'élément irremplaçable d'éducation et de culture, mais le plus merveilleux instrument de détente nerveuse de délassement vraiment sain, naturel et normal.

Le bluff scandaleux et le luxe imbécile du nouveau paquebot *France* ont provoqué autant d'indignation chez les gens conscients que d'admiration... chez les badauds.

Ce bateau a coûté une quantité impressionnante de milliards, pour le plus grand plaisir des nombreux parasites qui voyagent gratuitement — aux frais de la princesse.

A commencer par Vincent Debré, propre fils de Michel, l'ex-ministre à de Gaulle...

Ce fruit sec s'est fait applaudir, non pas en faisant des discours « contre les princes qui nous gouvernent » (comme son père), mais en se déhanchant et désarticulant, en dansant le Twist.

Au cours d'un soirée de garde à laquelle assista tout le *gratin* de la Finance, de l'Industrie et de la Politique.

Il y avait le prince et la princesse Paola de Liège, le prince et la princesse Alexandre de Yougoslavie et un tas d'autres princes et roitelets, armateurs ventrus, richards en smoking, généraux et diplomates couverts de ferblanterie...

*« Le dîner fut somptueux, le prince Albert poussa un cri d'admiration lorsqu'on apporta le caviar d'Iran sur des blocs de glace taillés en forme de têtes de chevaux, de coquilles Saint-Jacques, de requins ou de gondoles. »*

*« Puis ce fut le foie gras des Landes, consommé de tortue au sherry, délices de soles, tournedos charollais, soufflé glacé Rothschild, le tout arrosé de champagne des meilleurs millésimes... »*

En lisant ces détails dans leur journal, les pauvres diables qui vivent péniblement avec la retraite des vieux ont dû tressaillir d'allégresse...

Ah ! qu'on est fiers d'être citoyens d'une Libre Démocratie !!!

En arrivant à New-York, la réception du *France* fut plus « prestigieuse » encore. Il y eut un dîner, avec un menu à détraquer le foie de tous ces polichinelles, grotesques et de leurs femmes maquillées comme de vieilles momies. Ensuite un bal, se poursuivit très tard dans la nuit, ce qui permit aux 1.200 invités, non seulement de frotter leur ventre à celui de leur partenaire, mais de gigoter suffisamment pour aider le plantureux repas... à descendre !

A la bonne vôtre, ô candides contribuables !

Parmi les plus récentes guignolades, signalons la pitoyable chic-en-lit des épousailles de la princesse Sophie de Grèce.

Seize ou dix-huit *têtes couronnées* plus grotesques les unes que les autres. De l'Angleterre puritaine au prince de la roulette monégasque, flanqué de son épouse en rupture de cinéma, à la lugubre Grande Duchesse du Luxembourg, à la réfrigérante reine du pays des Tulipes (et des fromages), sans oublier l'inquiétant Don Carlos ; quelle brochette de pantins sans envergure, de souverains pour fêtes foraines, de mauvais acteurs jouant leur rôle sans la moindre conviction !!!

Voilà donc tout ce qui nous reste des fastes de la Monarchie européenne... Médiocres débris de l'Histoire !

Evoquons au hasard quelques-uns de leurs prédécesseurs : François I<sup>er</sup> le vérolé ; Louis XVI le cocu impuisant (cocu d'ailleurs en raison de son impuissance) ; le crasseux et libidineux Henri IV ; Louis XIII, l'onaniste

et Henri III le pédé ; Anne d'Autriche et pas mal d'autres gourgardines, promenant leur diadème de bidet en bidet. Et Louis XIV, aussi pourri que Louis XV ; l'hystérique *Napolione*, et le gros porc Louis XVIII, plus con à lui seul que tous les autres réunis, ce qui n'est pas peu dire... Sans remonter aux Mérovingiens, bien entendu, aux Capétiens, Valois et autres Bourbons, remplis de bubons, et sans descendre, sur le plan international, aux Barberousse crotteux, aux Borgias incestueux (et à toute la Kyrielle (Kyrielle elison) de papes empoisonneurs, voleurs, sodomistes et prévaricateurs) au macaque Alphonse XIII, au tsar alcoolique Nicolas, cocufié et berné par le moine Raspoutine, au bigame Léopold II, au mégalomane Kaiser Wilhelm et à François-Joseph, qui provoqua la guerre mondiale pour être agréable à la Sainte Compagnie de Jésus. Et l'on passe, accablé de dégoût. J'en passe des dizaines, regrettant que l'on n'ait pas suivi le conseil du vaillant Diderot, lequel demandait que l'on étranglât le dernier des rois avec les boyaux du dernier des prêtres !

Elles ont vraiment bonne mine, les Wilhelmine et les Julianas, et les Paola, et cette princesse grecque, qui fait sa Sophie à côté de Baudruche, le manneken-piss refoulé, d'Elizabeth et des autres altesses, se faisant des politesses, comme disait Victor-Hugo, cependant que leurs sujets serrent les fesses, avant d'aller à confesse.

Quant au Con...te de Paris, il devait bien être dans un coin, en compagnie de Tante Yvonne et de René Coty, ce vieux pignouf, accointé d'une demi-douzaine de Pflimlin, de Gerlier le nécrophage, de Feltin gros boudin et autres Mouillé de Curville.

Tout ça délégué par Mon dédaigneux général pour que la grandeur française (tu parles !) ne reste pas à l'écart de l'universelle déflquescence !

... Ne sont-ils pas à plaindre ces sombres crétiens, tout empanachés soient-ils de décorations, de bijoux, de couronnes ; tous ces foireux de mascarade, tellement abêtis par leur entourage de courtisans et de larbins, qu'ils ne voient même pas quel ouragan s'approche, qui les emportera sans pitié survivance périmée et déliquescence des grands parasites d'autrefois ! ?

Il suffit d'un coup d'œil sur la rubrique des *Ventes*, à l'Hôtel Drouot ou ailleurs, pour être fixé sur la gabegie sociale et sur la badauderie des *richards*, car il ne suffit pas d'avoir de l'argent pour avoir de l'esprit et du goût ! Il est vrai que l'Argent en tient lieu. Car l'Argent remplace tout... y compris l'Intelligence !

Un fauteuil Régence a été adjugé 11.900 NF, soit 1.190.000 (A.F.). C'est-à-dire deux millions pour un fauteuil sur lequel personne ne posera jamais ses fesses.

Deux tabourets, également Régence, ma chère, ont atteint 10.500 NF. Et une bergère Louis XV a dépassé 14.000.

Un autre jour, une toile de David : « L'Amour et Psyché », est payée 24.500.000 (24 millions et demi) par un antiquaire américain. A quel idiot, ou à quel directeur de musée, la revendra-t-il ? et à quel prix ?

La vente des collections Murat, au Palais Galliera, a dépassé 500 millions. Un demi-milliard ! Où donc les Murat avaient-ils volé tout ça ? Cela remonte peut-être au temps des guerres de Napoléon ? Pourquoi ne pas restituer aux peuples ce qui reste de ces honteuses rapines ?

Pendant que ces parasites internationaux, ces goinfres

et ces jouisseurs, gaspillent des milliards, avec des gourmandises, la détresse des pauvres devient de plus en plus terrible, à travers tous les continents.

Dans *Tierra Muerta*, l'écrivain Castro Soromenho trace un tableau terrible de ce que supportent, en territoire d'Angola, les noirs sous-alimentés et analphabètes. Il dénonce les méthodes utilisées pour obliger les nègres à travailler gratuitement pour des services publics. Il signale certains trafics édifiants comme celui de ce fonctionnaire de Salazar qui achète une fillette à ses misérables parents pour une couverture et une poignée de sel. Il montre aussi l'œuvre *civilisatrice* des soldats qui incendient les misérables cabanes et violent les femmes des malheureux qui ne peuvent pas payer l'impôt et s'enfuient dans la forêt.

Il est temps, grand temps, que la clique militaire, colonialiste et fasciste soit réduite à l'impuissance — afin qu'un peu de morale, de justice et de propreté puisse apparaître dans ce monde de bandits et d'hypocrites exploités...

Le Comité spécial des Nations Unies sur les conditions de vie en Angola est entré en relations, à Dar-es-Salam, au Tanganyika, avec de nombreux réfugiés qui ont fui le Mozambique et les colonies portugaises. Ces délégués ayant manifesté le désir de poursuivre leur enquête sur place, le gouvernement portugais leur a formellement refusé la permission de pénétrer sur le territoire des colonies.

Le gouvernement portugais n'a pas la conscience tranquille et il voudrait empêcher que la lumière soit faite sur les abominables crimes qu'il ne cesse de commettre.

Quant au Vatican, il ne bouge pas, étant donné que le



Portugal est l'un des gouvernements les plus catholiques du monde entier !!!

Misère d'un côté... « surproduction » de l'autre — et destruction de denrées alimentaires qui pourraient sauver la vie à une multitude de malheureux !

Quarante tonnes de sardines ont été rejetées à la mer... Des milliers d'artichauts ont été détruits...

Plus d'un million de litres de lait ont été versés dans une mine désaffectée, car leur transformation en poudre de lait n'aurait pas été « rentable »... (*Le Monde*.) A part ça, on fait semblant de pleurnicher sur le sort des petits enfants des pays sous-développés...

Tous les jours, on trouve des informations de ce genre. Les cours s'effondrent... pour les *producteurs*, mais les prix se maintiennent, et souvent même augmentent... pour les *consommateurs*, pillés par le patronat, par les intermédiaires, les allocations familiales et les percepteurs.

Mais on a déjà consacré deux cents milliards à la fameuse **FORCE DE FRAPPE** chère à ce grand mégalomane, rendu stupide et aveugle par son chauvinisme et son ambition.

200.000.000.000 ! Deux cents milliards, c'est-à-dire deux cent mille millions d'anciens francs.

N'aurait-on pas mieux fait de distribuer cet argent aux pêcheurs, qui font un travail pénible et dangereux, aux agriculteurs, qui se crèvent pour joindre les deux bouts, à tous les exploités et à tous les miséreux ?

Un tel état de choses révolte et indigné « tout le monde ». Mais fait-on pour que ça change ?

Personnellement, une chose me dégoûte d'une façon particulière : les trois-quarts de ces victimes — qui se plaignent de l'injustice sociale — trouvent encore le moyen de verser des centaines de millions aux *mendiants* de l'ÉGLISE, pour construire de nouvelles églises destinées à glorifier le Dieu qui les fait si cruellement souffrir !!!

Ceux-là mériteraient bien qu'on les abandonne à leur sort !

Mais si les hommes nous dégoûtent par leur bêtise, il faut lutter, malgré tout, pour un idéal, pour un monde un peu moins stupide...

*Nota.* — Mon malicieux ami *Fleur-de-Gale* (ne pas confondre avec de *Gaulle* !) me souffle :

— Si toute la sueur dépensée par les peuples du monde entier à se trémousser aux accents d'un orchestre était mise au service de l'agriculture, il y aurait un peu moins d'individus sous-alimentés !

Cela n'est que trop vrai !

Sans parler des milliards gaspillés à l'achat de cigarettes nauséabondes et empoisonnantes...

Et d'un tas d'autres cochonneries plus ou moins stupéfiantes et abrutisseuses. Elles sont tellement nombreuses (alcool, sports idiots, boxe, catch, etc., etc.) qu'il n'est pas exagéré de dire que l'Humanité actuelle gaspille bêtement, au moins la moitié de son revenu à des choses *inutiles*.

Pendant que le nécessaire est trop souvent sacrifié. En particulier ce qui est du ressort de la culture intellectuelle !

*Populo aussi s'amuse...*

Dans *Constellation*, en effet, je lis une étude concernant le P.M.U.

Jamais le nombre des gens qui jouent aux courses n'a été aussi grand !

« Depuis 1955 le nombre des bordereaux distribués par dimanche est passé de 235.000 à 3.700.000 (Paris et province, pour 1.800 postes d'enregistrement). La recette moyenne par dimanche atteint actuellement 1 milliard 500 millions d'anciens francs (contre 68.000 millions en 1955). Cette recette a doublé depuis 1960 ! »

Un milliard et demi consacré à l'amélioration de la race chevaline !!! Alors que la race humaine dégénère chaque jour davantage...

Les courses (comme la Loterie Nationale), entretiennent chez les simples d'esprit le Mirage de la Fortune. Combien se ruinent, au contraire, en poursuivant cette sottise illusion — au lieu de s'instruire, et même se distraire sainement, agréablement !

Un certain M. Cormac Breslin, vice-président du Parlement finlandais a eu la patience de se livrer à des recherches et à des calculs (destinés à une Commission d'Etudes du Désarmement).

Selon son estimation, la fabrication d'armements dans le monde atteindrait la somme vertigineuse de 14 millions de dollars, soit 70 millions de NF (ou 7 milliards d'anciens francs par heure).

Toutes les heures et sans arrêt, on gaspille donc des

richesses qui permettraient de nourrir les affamés du monde entier.

Dame ! Un simple char coûte 180 millions...

Une fusée Polaris 550 millions...

Une division blindée, toute équipée et prête à la boucherie : ça revient à 200 milliards.

Un soldat français coûte à l'Etat la bagatelle de 1.200.000 A.F., tout compris, logé, nourri et habillé (les funérailles sont en plus).

Un autre statisticien estime que la guerre de 1939-1945 a coûté, à la France seule, 66 trillions. 278 milliards d'anciens francs. De quoi fournir une habitation décente, ou une petite maison, à toutes les familles françaises sans exception.

Et ça continue. Faut-il crier : « Au fou ! » ou « Au voleur ! » ?

## **TABLE DES MATIÈRES**

<b>Les Tricolores Guerriers .....</b>	<b>9</b>
<b>Les Prêcheurs de Résignation .....</b>	<b>23</b>
<b>Les Andouilles .....</b>	<b>27</b>
<b>Les Incurables .....</b>	<b>37</b>
<b>Ceux qui jugent .....</b>	<b>45</b>
<b>Les Mercantis .....</b>	<b>55</b>
<b>Catin, Marlous, Maquerelles .....</b>	<b>61</b>
<b>Bourriques et Poulets .....</b>	<b>77</b>
<b>Les Salauds totalitaires .....</b>	<b>79</b>
<b>Les Foireux .....</b>	<b>96</b>
<b>Les Politiciens .....</b>	<b>99</b>
<b>Les Girouettes .....</b>	<b>105</b>
<b>Déclin du Socialisme .....</b>	<b>109</b>
<b>Une belle Girouette : Le Pape .....</b>	<b>113</b>
<b>Les Prostitués de la Plume .....</b>	<b>123</b>
<b>Le Règne du « Clinquant » et des Cabotins .....</b>	<b>127</b>
<b>La Brute familiale .....</b>	<b>139</b>
<b>Badauds, Suiveurs et Moutons .....</b>	<b>149</b>
<b>Les Perroquets .....</b>	<b>163</b>



Achévé d'imprimer  
le 2 Novembre 1963  
par  
**PIERRETTE et JANE LORULOT**

---

Imprimerie de « L'idée Libre », Morsblay (Seine-et-Oise).